UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284435 5

UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s10cahiersdelaqui11pg

ONZIÈME CAHIER DE LA DIXIÈME SÉRIE

MAXIME VUILLAUME

MES CAHIERS ROUGES

VI. — *au large*

139948
139949.
261376.
20/11/31.

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant le dimanche
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
C15
sér. 10
no 11-13

275

777

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci,

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même;

c) le prix actuel;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Maxime Vuillaume, — *mes cahiers rouges,* — I. — **une journée à la cour martiale du Luxembourg;** — *avant-propos de Lucien Descaves* (IX-10, *mardi 4 février 1908*... deux francs

— — *mes cahiers rouges,* — II. — **un peu de vérité sur la mort des otages,** — 24 et 26 mai 1871 (IX-11, *mardi 18 février 1908*..... deux francs

— — *mes cahiers rouges,* — III. — **quand nous faisions le « Père Duchêne »;** — mars-avril-mai 1871 (IX-12, *mardi 3 mars 1908* ..... deux francs

— — *mes cahiers rouges,* — IV. — **quelques-uns de la Commune** (X-7, *mardi 12 janvier 1909*..... deux francs

— — *mes cahiers rouges,* — V. — **par la ville révoltée** (X-8, *mardi 26 janvier 1909*..... deux francs

MES CAHIERS ROUGES

VI. — *au large*

A LA MÉMOIRE

DE

JEAN-MARIE VUILLAUME

Ancien maréchal des logis chef d'artillerie
Chevalier de la Légion d'Honneur
Décoré de la Médaille Militaire

dont il est parlé dans ce récit.

EN PLEINE TERREUR

EN PLEINE TERREUR

dans ma prison

Juin 1871. — Rue de Richelieu. En face de la fontaine Molière. Mon deuxième refuge, depuis la défaite. J'ai été accueilli là par un mien cousin, attaché à un ministère. Tout le jour, il reste à son bureau, me laissant seul avec mes pensées, ayant pour me distraire — si je puis appeler cela une distraction — la lecture des journaux qu'il m'apporte le soir, après les avoir soigneusement dissimulés dans sa poche.

Tout le monde, en ces jours de délation infâme, est aux aguets.

Mon cousin m'a amené avec lui, tard, presque dans la nuit, me recommandant de monter avec précaution l'escalier — comme un voleur — afin que le concierge ne m'entendît pas.

Personne ne sait que je suis là-haut, prisonnier dans un petit logement du cinquième étage.

Mon fidèle cousin, en même temps qu'il m'apporte les journaux, m'apporte aussi ma nourriture. Pain, charcuterie. Je ne fume pas — pour qu'on ne sente pas l'odeur du tabac sur le palier.

Le soir, quand nous restons tous les deux, nous causons à voix basse.

Toujours le même sujet de conversation.

Comment partir, quitter Paris, la France, gagner la frontière.

Quelle frontière?

Londres? Bruxelles? Genève?

Par où?

Avec quel passeport?

Nul ne peut voyager en chemin de fer, coucher à l'hôtel, marcher sur les routes — sans passeport.

Cet indispensable passeport, on ne peut le demander qu'à une personne amie, qui consente à prêter son nom, son identité, donc à se compromettre un peu, si jamais la malchance voulait que le stratagème fût découvert.

Pendant les longues heures que je passe seul, à bâtir des plans, j'ai fait la revue de mes amis et connaissances. Je suis fixé. J'ai choisi mon homme. Le soir, je préviendrai le cousin.

— Un tel, allez voir un tel... Au quartier, nous étions amis... Nous nous sommes connus il y a tantôt quatre ans, à la reprise d'*Hernani,* (1) où nous étions voisins d'amphithéâtre... Ensemble, ce soir-là, nous avons tant et tant crié qu'à la sortie nous ne pouvions plus parler... Il doit se souvenir... Il ne refusera pas... Ça ira très bien... Il me ressemble comme un frère...

Le soir, le cousin rentre.

---

(1) La reprise d'*Hernani* au Théâtre-Français eut lieu le 20 juin 1867. La soirée fut des plus tumultueuses. La jeunesse des écoles y manifesta bruyamment, applaudissant à outrance les passages qui renfermaient quelque allusion hostile au régime impérial.

— Eh bien?

— Ton ami... Il m'a très bien reçu... Mais... Mais... Peur d'être compromis... Sa mère... Si tu te faisais prendre... Si on savait qu'il t'a prêté son passeport... S'il n'y avait que lui, il n'hésiterait pas... mais, sa mère...

— Bref, il refuse.

— Oui.

transes

Depuis que j'ai échappé à la cour martiale, les journaux que l'on m'a apportés dans mes refuges sont pleins de récits terrifiants.

Vallès a été tué rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, où il s'est fait traîner. Comme il se débattait, on l'a fait taire à coups de crosse dans les reins. Les soldats l'ont ensuite lardé de coups de baïonnette... (1)

Ferré, Vaillant, Cluseret, Billioray, rencontrés dans la rue, fusillés, eux aussi.

J'ai lu l'horrible récit de la mort de Varlin, arrêté sur la dénonciation d'un prêtre, fusillé aux Buttes-Montmartre, après qu'il eut gravi le plus affreux des calvaires, sous les injures et les coups.

Je frissonne encore au souvenir de l'horrible cimetière du square de la Tour-Saint-Jacques, du charnier plein de cadavres. Je l'ai là, ce récit, à portée de la main... Qui sont-ils, les infortunés, fusillés, pour le plus grand nombre, à l'infâme caserne Lobau, après avoir comparu,

(1) C'était, on le sait, un faux Vallès, qui avait subi ces tortures. D'autres infortunés furent ainsi passés par les armes, sur la dénonciation de quelque passant qui croyait reconnaître en eux, tantôt Billioray, tantôt Ferré, Vaillant, d'autres encore.

au Châtelet, devant la cour martiale du colonel Vabre... je le relis, ce récit...

... Ce qui épouvantait le regard, c'était le spectacle que présentait le square de la Tour Saint-Jacques. Les grilles en étaient closes. Des sentinelles s'y promenaient. Des rameaux déchirés pendaient aux arbres. Partout, de grandes fosses ouvraient le gazon et creusaient les massifs.

Du milieu de ces trous humides, fraîchement remués par la pioche, sortaient çà et là des têtes et des bras, des pieds et des mains. Des profils de cadavres s'apercevaient à fleur de terre, vêtus de l'uniforme de la garde nationale. C'était hideux. On les avait jetés là, précipitamment.

Une odeur fade, écœurante, sortait de ce jardin. Par instant, à certaines places, elle devenait fétide.

Des tapissières attendaient leur horrible chargement. Les berges du fleuve avaient reçu leur contingent de morts. (1)

Tous les jours, les mêmes épouvantables tableaux.

On pouvait venir me prendre ici — il suffisait d'une dénonciation (2) — me faire descendre l'escalier à coup de crosse, comme Vallès, me pousser au mur, là, en bas... venir ramasser mon cadavre, le porter dans quelque square, l'enfouir sur quelque berge du fleuve...

Et je restais songeur, angoissé, tremblant parfois, la tête dans mes mains... Seul.

— Tiens, me dit, un soir, mon cousin, voici un numéro du *Drapeau Tricolore*. Il est de l'autre semaine.

---

(1) Le *Moniteur Universel* du 1er juin 1871.

(2) « Le nombre des dénonciations anonymes adressées, soit aux quartiers généraux de l'armée, soit aux mairies, soit à Versailles, soit enfin, le plus grand nombre, aux commissaires de police de Paris, s'élève, depuis le 22 mai jusqu'au 13 juin, à 379.823. Le numéro d'ordre d'enregistrement à la Préfecture de police, où ces correspondances sont centralisées, a permis d'établir cette statistique de l'anonymat. » (*Opinion Nationale* du 16 juin 1871)

Je lus. C'était le récit, par Sarcey, d'une rencontre avec un convoi de prisonniers.

Comme je revenais à Versailles

— écrivait Sarcey —

en proie à ces lugubres visions (les incendies), je rencontrai sur mon chemin un long convoi de prisonniers que l'on expédiait de Paris.

Je m'arrêtai pour les voir passer.

Quel spectacle ! A peine distinguait-on dans le nombre une demi-douzaine de têtes énergiques qui lançaient sur nous des regards hautains ou farouches. Les autres n'avaient pas visage d'homme. C'était un grand troupeau de bêtes fauves, que leurs gardiens semblaient conduire à l'abattoir. Ils s'avançaient, la tête basse, l'air morne, les bras tombants, le corps tout entier s'affaissant sur lui-même comme si l'âme s'en fût retirée déjà.

L'âme avait-elle jamais éclairé de son rayon ces faces patibulaires ou bestiales ?

Avec quelle joie sereine, en revanche, l'œil se reposait à côté sur les loyales figures de ces braves gendarmes, qui, marchant d'un pas allègre aux flancs de la hideuse colonne, lui formaient un sévère et martial encadrement. (1)

Et je songeais toujours. Si j'échappe à la fusillade, on me conduira ainsi à Versailles... Je serai mêlé au troupeau de fauves... à la hideuse colonne...

Ceux qui dénoncent

Mon cousin rentre. L'air effaré...

— Qu'y a-t-il ?

---

(1) Le *Drapeau Tricolore,* par Francisque Sarcey. N° 4, du samedi 27 mai 1871. — Les 12 numéros du *Drapeau Tricolore,* hebdomadaire, du 6 mai au 22 juillet 1871, ont été réunis en un petit volume, sous le titre : *Trois mois d'émotions politiques, collection complète du Drapeau Tricolore,* par Francisque Sarcey. (E. Lachaud, éditeur, 1, place du Théâtre-Français, Paris, 1871)

— Tiens... lis.

Il me tend un journal, me désigne du doigt un écho, en première page.

M. Maxime Vuillaume, l'un des rédacteurs du *Père Duchêne*, qui avait pu jusqu'aujourd'hui échapper à toutes les recherches, a été arrêté ce matin rue d'Angoulême-du-Temple. (1)

— Tu vois. Tu es recherché. Fort heureusement, pas dans ce quartier... Tu as peut-être à tes trousses quelque confrère qui te tient rancune... Qui sait si, un jour ou l'autre, en suivant ta trace, il ne te découvrira pas ici ?

— Alors que faire ?

— Ce que tu voudras... Tu ferais peut-être bien de changer encore une fois... Je vais aller voir X..., notre parent... Il a, rue Dauphine, un vaste magasin, où, peut-être, tu serais plus en sûreté qu'ici... en attendant mieux.

Le parent refuse. Lui aussi a peur... Il a de la famille... Si on venait à savoir qu'il a caché quelqu'un de la Commune... Il serait lui-même arrêté... Que deviendrait son commerce... Les siens ?...

Décidément, c'est une antienne.

Le lendemain soir, j'ai épluché la *Petite Presse*.

Plus rien.

Ce n'est que douze jours plus tard, — je venais de quitter Paris — qu'à la même place où avait paru la note du 8, j'aurais pu lire les lignes suivantes :

Des renseignements qui nous parviennent nous font connaître que le sieur Vuillaume aurait été arrêté hier, rue Racine, vers cinq heures.

---

(1) La *Petite Presse* du 8 juin 1871.

Il aurait été, nous dit-on, mis immédiatement à la disposition de l'autorité militaire.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'au moment où nous écrivons, ce sinistre collaborateur des sieurs Humbert et Vermersch n'a pas encore été écroué au dépôt.

Chacun sait que ce zélé partisan de la Commune faisait partie du trio qui, dans le *Père Duchêne*, a, pendant trop longtemps, publié tant d'articles dans un style aussi ordurier que nauséabond. (1)

Plus tard, quand je fus à l'abri, on me nomma, à Genève, le joli monsieur qui s'était fait une spécialité de dénoncer ses anciens camarades. Celui-là ne s'était pas privé, aux jours dorés du *Père Duchêne,* de venir, à deux reprises, puiser dans notre bourse alors bien garnie. Il est mort. Paix à ses cendres.

On va perquisitionner

La dénonciation n'est pas ma seule frayeur.

Autant que la dénonciation, la perquisition est à redouter.

Une perquisition ?

Toc. Toc... Ouvrez... On ouvre... Des soldats, avec un sergent... Les autres sont en bas, gardant la porte d'entrée... Qui êtes-vous ?... Que faites-vous ici ?... Vos papiers... Êtes-vous chez vous ?... Ou alors, qui êtes-vous ?... Ouvrez ces tiroirs, ce meuble... Le sergent prend un paquet de lettres, les parcourt... Vous n'avez pas d'armes ?...

Si les renseignements que vous fournissez laissent

---

(1) La *Petite Presse* du 20 juin 1871.

planer quelque doute, vite à la prévôté militaire, ou au commissariat de police...

Combien ont été pris, raflés, ainsi !

On perquisitionne par quartier, par îlot, par rue, par maison.

Oh ! la perquisition !

On n'a pas encore perquisitionné dans ces parages de la fontaine Molière, où je suis réfugié.

Quand perquisitionnera-t-on ?

Demain ?

Plus tard ?

Sûrement un jour ou l'autre.

Et, à toute heure, à toute minute, je soulève un coin, un tout petit coin, du rideau... car il ne faut pas que quelque voisin, d'en face, m'aperçoive, se demande qui est là, quelle est cette figure qu'il n'a jamais vue...

Je jette un coup d'œil dans les rues voisines.

Non. Rien encore. Pas de pantalons rouges. Pas de perquisition...

Je reste ainsi, parfois, des heures à regarder, derrière le rideau de la fenêtre.

Machinalement, mes yeux se fixent sur le Molière de bronze. Je détaille son masque, sa chevelure, sa moustache, son pourpoint, ses manchettes... Ah ! je le connais, ce Molière !... Je la connais, la fontaine... Les moindres détails en sont gravés dans mon cerveau, aussi nets, aussi précis aujourd'hui que lorsque j'étais à épier, de la fenêtre de ma prison...

Voici le cousin.

Il est encore moins rassuré que la veille. A son bureau, on lui a parlé de moi. Quelqu'un qui connaît

nos liens de parenté. Cela le tracasse... Si on se doutait par hasard que je suis caché chez lui...

Allons... il faut partir.

gardien de la paix !

Rue de Châteaudun. Un autre parent. Un magasin de quincaillerie. Nous arrivons au moment où le parent, le patron, va se mettre à table. Il est célibataire. Seul avec une domestique qui le sert.

Nous lui expliquons ce que l'on attend de lui.

Bon garçon. Il accepte de me garder. Il a, là-haut, au sixième, une chambre de bonne qui est vide. En attendant, j'y coucherai.

A table. Nous causons.

On frappe à la porte vitrée.

— Bonjour... Je passe... Je suis entré pour te serrer la main...

Le visiteur, il m'a suffi de lever les yeux sur lui pour que mon sang ne fasse qu'un tour. Je dois être très pâle...

Ce visiteur, c'est un gardien de la paix.

Un gardien de la paix — de la paix! Longue capote grise à la jupe relevée à l'avant, képi à bande blanche, revolver d'ordonnance dans une gaine de cuir jaune au côté... Le revolver, il a le droit de le sortir de sa gaine, de le braquer sur le passant suspect, sur l'insurgé que l'on dénonce, sur la pétroleuse — l'horrible légende fait chaque jour ses victimes — et de leur trouer le crâne sans plus de façon.

Le gardien de la paix s'assied. Il a été sergent de ville sous l'Empire. Camarade de régiment du parent à

qui je viens demander asile. Il boit à petits coups la tasse de café qui lui a été offerte.

— Bien content que tout cela finisse, raconte-t-il. On n'a plus une minute à soi... Je suis à la mairie, rue Drouot. A tout instant, ce sont des gens qu'on amène... Il faut surveiller tout ce monde avant qu'on ne les joigne à un convoi de prisonniers pour Versailles...

J'écoute, terrifié.

— Allons, à un de ces jours. Je file à la mairie.

L'homme essuie ses moustaches, rajuste son ceinturon, assure son revolver... Il me tend la main comme aux autres... Il est parti.

— Un bon garçon, me dit mon parent. Ah! tu n'as pas à avoir peur de lui...

Mais si. J'ai peur tout de même.

Je ne coucherai pas dans la petite chambre du sixième.

Le soir, après dîner, je hèle un fiacre... Une demi-heure après avoir quitté la rue de Châteaudun, je suis place de l'École de Médecine.

Devant les grilles, deux sentinelles font, à la rencontre l'une de l'autre, les cent pas.

Là-haut, au balcon d'une maison (disparue depuis), de la lumière à une fenêtre. J'entre. Le concierge, homme sûr, vient à moi.

— Vous allez chez M. Bellenger... Il est chez lui.

Fuite

Bellenger est, chez lui, en pleine tranquillité. Le brave homme qui vient de m'aborder est sa sauvegarde. Au moindre indice de danger, il le préviendra. Chaque

jour, il lui monte les journaux, des vivres. Il lui donne les nouvelles.

Le jour tombé, Bellenger sort, rasant les murs.

— J'ai rencontré X..., me dit-il en rentrant... Vallès n'est pas mort. Ce n'est pas lui qu'on a fusillé. Mais un autre. Un sosie... Maître, notre chef du bataillon du *Père Duchêne*, est toujours au quartier. X... l'a rencontré, l'autre soir, rue Gay-Lussac... Humbert est caché par ici... Jusqu'ici, de notre bande, il n'y a personne de pris. (1)

— Est-ce qu'on fusille toujours?

— Non. Quand on est arrêté, on vous dirige sur Versailles.

Je respirai... C'était toujours ça... Il me sembla, à cette déclaration de Bellenger, que ma tête était plus solide sur mes épaules.

La maison de Bellenger devait être mon dernier refuge.

Depuis trois jours que j'étais là, nous avions fait des plans et des plans de départ, de fuite... Pas besoin d'aller, tout d'un trait, jusqu'à la frontière... Sortons d'abord de Paris... On ne demande rien aux

---

(1) Bellenger se trompait. Humbert était caché aux Batignolles, rue Truffault. Dénoncé par le concierge (15 juin), il fut conduit au commissariat de police voisin, où un agent le reconnut. Humbert protesta. Mais on découvrit chez les braves gens qui lui avaient donné asile une lettre adressée le matin même par sa mère. Madame Humbert demeurait 14, rue Soufflot. On y conduisit le prisonnier. Quand elle vit son fils, la pauvre mère se jeta dans ses bras. Humbert était perdu. On l'emmena dans un fiacre, d'où il s'échappa. Il fut repris à l'Odéon. A Versailles, il fut reçu par le fameux commissaire Clément, celui que nous appelions sous l'Empire le « vieux mouchard ». — Je vous attendais, dit ironiquement Clément, quand il se trouva en face d'Humbert. On sait qu'Humbert fut, le 21 novembre 1871, condamné aux travaux forcés à perpétuité par le conseil de guerre.

fortifications... Une fois sortis de Paris, nous verrons... Il me reste quelques billets bleus du *Père Duchêne*... Avec cela, à deux, nous pouvons aller loin.

Justement, voilà qu'il nous tombe — comme une manne au beau milieu d'une famine — une invitation à nous rendre, pour nous y cacher, dans une propriété, tout près, en Seine-et-Marne.

Un château, où le propriétaire ne fait que quelques rares apparitions. Un parc immense, dont les hautes futaies seront, contre les curiosités dangereuses, un impénétrable rempart.

Nous empoignons, avec joie, cette corde de salut.

Ce soir, nous dormirons pour la dernière fois place de l'École de Médecine.

Demain, à la gare de l'Est, à onze heures.

Nous sommes dans le train... Il roule... Attention... Les remparts... Arrêt... Des soldats prussiens, qui s'approchent des portières... Le train roule à nouveau... Pas d'incidents... Dans l'après-midi, nous franchissons la porte du château... Personne ne nous a remarqués...

Ah! on ne viendra pas nous chercher ici...

PREMIÈRES PÉRIPÉTIES

PREMIÈRES PÉRIPÉTIES

Imprudences

Derniers jours de juin. — Nous logeons chez le jardinier du château, pour ne point éveiller les soupçons. Le jour, nous le passons dans cette prison superbe qu'est le parc aux ombrages discrets, devisant des jours de lutte, de la défaite, des amis disparus, dont nous n'avons pas de nouvelles. Lorsque, au cours de nos promenades, nous nous trouvons en face de l'une des grilles, à travers lesquelles se déroule la campagne, il nous arrive de nous arrêter, d'attendre le passage de quelque voyageur, qui nous fixe, étonné de voir, dans ce parc d'habitude désert, deux jeunes gens inconnus, fumant tranquillement leur pipe.

— Ce n'est pas prudent de vous mettre ainsi aux grilles, nous dit un soir, au souper, la fille du jardinier. Cela fait causer dans le village. Je crois bien qu'on se doute que vous êtes des Parisiens.

Des Parisiens !

Être des Parisiens !

Cela suffit pour que l'on vous regarde, en ces jours cruels, comme des bêtes fauves, bonnes à traquer et à livrer sans merci.

N'a-t-on pas dit et répété sur tous les tons — cela n'a-t-il pas été affiché à la porte de toutes les mairies — que ces scélérats de Parisiens ont pillé, brûlé, assassiné, qu'ils ont versé aux soldats des breuvages empoisonnés, et mille autres histoires dont la moindre vaut la mort !

Pas de pitié pour ces Parisiens maudits !

Eh bien ! nous sommes propres, l'ami Bellenger et moi ! Bien sûr, cela va nous arriver un jour, qu'un bavard de village, aux heures de causerie, sous le porche de l'Église ou à la porte de la mairie, lèvera ce lièvre.

— Que diable sont donc ces deux individus qui, depuis huit jours, restent enfermés dans le parc du château ? Personne ne les a jamais vus... Sûr, ce doit être des Parisiens. Si on voyait un peu ce qu'ils ont dans le ventre, ces cocos-là ! Si nous allions au château ?

le garde champêtre

Et ils vinrent, les braves gens !

Une belle matinée de juillet, nous étions attablés autour d'un déjeuner frugal, mais appétissant, quand la cloche de la grand porte tinta doucement, annonçant un nouveau venu.

Au milieu de la cour, le képi vert à la main, je reconnus, je sentis le garde champêtre. Il causait à la jeune fille du jardinier, qui rentra aussitôt.

— C'est pour ces messieurs, dit-elle.

Le jardinier et sa fille étaient dans le secret. L'asile nous avait été procuré par l'intermédiaire de A..., mon

compagnon dans la funèbre journée passée à la cour martiale du Luxembourg. A... habitait le pays voisin et connaissait de longue date le monde du château.

— C'est le garde champêtre, reprit la jeune fille, qui vient demander les papiers de ces messieurs.

Les papiers ! Nos papiers ! Ni l'un ni l'autre n'en possédons, de ces fichus papiers ! Pour la première fois insurgés, nous n'avons pas eu la précaution élémentaire de songer d'avance à la fuite possible, au moyen de passer la frontière.

Bien d'autres, que nous devions retrouver plus tard, s'étaient approvisionnés d'avance d'un état civil acceptable. Mais, les jeunes, qui diable de nous y avait pensé ? On s'était jeté dans la lutte, avec toute l'ardeur et la foi du bel âge. Comme on dit, nous y étions allés de notre voyage. La défaite nous avait trouvés tous, pauvres cigales imprévoyantes, sans passeports, et sans papiers propres à favoriser notre fuite.

Dans la cour, le garde champêtre stationnait.

— Vous ne venez pas prendre un petit verre ? lui cria le jardinier, se faisant une figure joyeuse.

Depuis huit jours, nous lui avions raconté les massacres, les convois de prisonniers, toute l'effroyable hécatombe parisienne. Et il songeait certainement, le brave homme, à notre arrestation imminente, à l'emprisonnement qui nous attendait, à la mort peut-être.

— Non, non, répondit le champêtre. Quand ces deux messieurs auront fini, nous partirons à la mairie.

Je le regardai, le champêtre. Un petit homme dont je vois encore l'œil chafouin, perdu sous une broussaille de sourcils rougeâtres et drus. Il avait recoiffé son képi et il attendait, la blouse bleue reluisante au soleil,

appuyé sur un bâton fraîchement coupé à quelque haie du chemin.

— Il vient de Paris, me dit à voix basse la jeune fille assise près de moi. Il me l'a dit tout à l'heure.

Nous avions achevé le repas.

— Tu sais, dis-je à Bellenger, pas un mot de notre identité à la mairie. Pour moi, je ne dis rien. D'ici à notre arrivée à Versailles, nous avons le temps de réfléchir.

Le champêtre entra, salua, s'assit, but le verre qui l'attendait.

— Ah ! dame ! dit-il, sans qu'aucun de nous lui eût adressé la parole, dame ! avec ce qui se passe, c'est pour tout le monde la consigne. Faut montrer ses papiers.

Et se levant :

— Messieurs, si vous le voulez, je vais vous accompagner à la mairie.

à la Mairie

Nous partîmes tous trois. Avant de passer le seuil de cette maison hospitalière, je jetai un dernier coup d'œil sur la fenêtre de la chambre où nous étions, il y a cinq minutes, si confiants dans l'avenir.

Le jardinier était à sa place, immobile. La jeune fille tournait la tête vers nous.

Il me sembla que dans les yeux de ces braves gens perlaient de grosses larmes.

Allions-nous revenir ?

Nous traversâmes le village. La mairie était à cinq minutes. Sur le pas des portes, à travers les vitres des boutiques, les gens regardaient.

— Voilà les deux Parisiens, semblait dire tout ce monde. Ils sont avec le garde champêtre. Certainement, il les a arrêtés.

Lui, le champêtre, rayonnait. Il se sentait le point de mire de tout le village. Il était le triomphateur du jour.

— Nous sommes à la mairie, nous dit-il.

Je vis le drapeau tricolore, la grille derrière laquelle étaient affichées les dernières dépêches du gouvernement, la prise de Paris, les victoires de l'armée.

Nous fûmes introduits dans une petite salle où deux chaises de paille s'offraient à nous.

Le champêtre ouvrit la bouche.

— Maintenant, vos passeports.

Il avait dit cela durement, en homme qui sait déjà la réponse qui va lui être faite.

— Nos passeports, répondis-je. Parfaitement. Nous allons les remettre à M. le maire. Est-ce qu'il n'est pas là ?

— Il va venir, reprit le champêtre. Eh bien! vous les lui remettrez. Apprêtez-les.

Au même instant, une porte s'ouvrit.

Brave cœur!

Le maire — c'était lui — nous fit entrer dans son cabinet et nous offrit gracieusement deux sièges. Le champêtre était avec nous. Il restait debout. Le maire lui fit signe de sortir.

Nous restâmes seuls avec le magistrat municipal.

— Messieurs, commença le maire, vous voudrez bien m'excuser de vous avoir dérangés. Vous êtes au châ-

teau, chez mon ami S... (le nom du propriétaire). Je sais bien que vous êtes en règle. Mais, vous ne l'ignorez pas, nous avons des ordres. Aucun étranger au pays ne peut, depuis les événements, séjourner sans montrer ses papiers. Donnez-moi vos passeports, et je ne vous dérangerai plus.

Le maire était un homme de trente à trente-cinq ans, à la figure franche et ouverte.

Je le vois encore, comme je vois tous ceux qui m'ont, de près ou de loin, côtoyé dans ces jours d'angoisse, avec ses yeux clairs, sa barbe entière et soigneusement peignée, attendant notre réponse.

Je fouillai le premier ma poche. J'en retirai un paquet de lettres, dont je m'étais muni à tout hasard, lettres et adresses, à de faux noms bien entendu. Je les alignai soigneusement sur la table, et, en prenant quelques-unes :

— Voici des lettres qui me sont adressées...

J'interrogeais en même temps le visage du maire, qu'un nuage assombrissait déjà.

— Vous n'avez rien autre chose? me demanda-t-il.

— Ma foi, non.

— Vous n'avez pas de passeport? Pourquoi? Vous savez bien...

Il lut probablement dans ma pensée.

— Allons, messieurs, dites-le-moi franchement... Êtes-vous compromis dans les événements parisiens?... Je vois que vous n'avez ni l'un ni l'autre de papiers en règle... Dites-moi la vérité...

Nous restions silencieux.

— Eh bien! vous ne me répondez pas...

Je fis un signe de tête affirmatif.

Le maire se rapprocha de nous. Il ouvrit une porte qui donnait dans une pièce voisine, où il nous fit signe d'entrer.

— Asseyez-vous deux minutes, nous dit-il, et attendez-moi.

Nous restâmes là cinq grandes minutes.

Qu'allait-il faire de nous, le maire!

Allait-il chercher le champêtre, dont le képi vert obsédait ma pensée?... Les gendarmes peut-être!

Et je me vis entre les deux gendarmes, conduit à la prison, au chemin de fer, à Versailles...

Le maire rentra.

— Je suis allé éloigner mon garde champêtre, nous dit-il. Il vient de Paris, et j'ignore s'il a des instructions spéciales... Maintenant, il vous faut filer, et vite... Pour rien au monde, je ne voudrais qu'il vous arrivât malheur par ma faute... Et, cependant, j'ai eu une maison détruite par l'incendie, rue (il nous cita une rue dont je n'ai point retenu le nom). Je vais vous conduire moi-même chez le jardinier du château. Vous ferez vos paquets. Ne perdez pas une minute... Je ne puis répondre de mon garde champêtre, qui pourrait vous poursuivre, vous arrêter à nouveau...

Brave cœur!

Cet homme tenait entre ses mains notre liberté et notre vie. Et, sans nous connaître, sans partager en rien nos opinions, victime lui-même de la guerre civile, au lieu de nouer nos chaînes, il les brisait, et nous ouvrait tout grand le chemin de la délivrance.

Cinq minutes après, nous étions avec lui au château.

Nous le quittâmes dans la cour pour rentrer chez le jardinier, mettre rapidement cette bonne famille au

courant de la situation, faire nos maigres paquets, et demander des indications sur la route.

Il fut convenu que nous nous dirigerions séparément, par des chemins différents, pour rejoindre une gare voisine.

Un quart d'heure et nous étions prêts.

Dans le parc, où il se promenait en attendant notre départ, le maire nous souhaita bon voyage.

— Vite, vite, ne perdez pas votre temps, nous dit-il. Je ne serai tranquille que lorsque je vous saurai loin... Et n'allez pas à la gare d'ici... Le garde champêtre peut s'y être rendu, s'il se doute de quelque chose.

Nous serrâmes la main de ce maire excellent, et nous sortîmes par une porte du parc qui donnait sur la campagne.

Une heure après, nous nous retrouvions, Bellenger et moi, à une gare de bifurcation. Le soir même, nous étions à Troyes.

ARRESTATION

ARRESTATION

Troyes

Je me souviens de notre arrivée à Troyes. La ville était occupée par les Prussiens. Sur la promenade, les soldats ennemis faisaient l'exercice. Nous restâmes longtemps à les regarder. Depuis deux mois que nos yeux étaient habitués aux uniformes, glorieusement souillés par la bataille, des fédérés, ces fantassins aux boutons brillamment astiqués, aux tuniques brossées avec soin, nous firent l'effet de soldats de vitrines des magasins d'habillement militaire.

Nous ne pouvions pas regarder éternellement les Prussiens. Il fallait songer au logis, à la table, à ce que nous ferions demain. D'abord le soir. Précisément, en face de nous, l'enseigne d'une auberge. Entrons.

La patronne est au bureau.

— Vous voulez une chambre? Vous mangez à table d'hôte?

Et elle nous indique du doigt la porte de la salle à manger. La table d'hôte est déjà au complet. Il reste quelques places au bout. Nous allons nous y asseoir.

Oh! cette table d'hôte. Pendant une grande heure,

nous écoutons les conversations, les exclamations que se renvoient, par-dessus nos têtes, avec des voix vibrantes, les convives, presque tous des voyageurs de commerce qui recommencent leurs tournées, interrompues par la sinistre bagarre. Plusieurs viennent de Paris. Ils racontent ce qu'ils ont vu, ce que l'on dit. Les incendies. Les fusillades. Toutes les horreurs de la lutte sanglante.

— Vous savez, dit l'un, le fameux Félix Pyat? Eh bien, on l'a fusillé et on a trouvé sur lui un million en billets de banque...

— C'est pas étonnant, souligne un gros homme. Déjà en 48, il en avait emporté un tas.

— Et puis, ce gros cochon de Courbet, celui qui a démoli la colonne, on l'a trouvé chez une femme. On l'a fusillé aussi...

Et mille histoires semblables.

Les morceaux restaient dans mon assiette. Je sentais une chaleur monter à mon front. Et le bavard continuait. Je devais l'écouter... Enfin, on enleva le dernier plat, on servit le café. Je respirai. Ce dîner m'avait semblé de la longueur d'un siècle.

les deux gendarmes

Tout à coup, une vision me cloue sur ma chaise. Par la porte du fond de la salle, deux gendarmes aux buffleteries blanches, le chapeau en bataille, entrent et se dirigent vers nous.

Oui, c'est bien vers nous, et pas vers d'autres... Je vois distinctement tous les yeux se tourner vers notre

place... Sûr, ils ont un mandat. Le champêtre a télégraphié. Nous sommes foutus.

Les deux gendarmes s'arrêtent. Je vois mon café tout trouble. Ils enlèvent leurs chapeaux, détachent avec un bruit de ferraille leurs sabres, qu'ils accrochent aux patères du mur. Ils ôtent leurs gants, qu'ils posent sur la table. Toujours debout, ils passent la main sur leurs moustaches. Enfin, ils s'asseoient, s'interrogent mutuellement du regard comme pour se concerter... Tout cela a bien duré une minute. Enfin, d'une voix tranquille, l'un d'eux dit :

— Deux mazagrans et le cognac!

C'est tout ce qu'ils sont venus chercher. C'était vraiment bien la peine de s'inquiéter tant!

Nous nous levâmes de table, subitement rassérénés.

Consternation

Notre joie devait, hélas! être de courte durée. Nous avions projeté d'aller faire un tour en ville avant de rentrer à l'hôtel. J'avais hâte de voir de mes yeux ce qu'était l'occupation prussienne, dont je n'avais fait qu'entrevoir la parade.

Quelle figure faisaient ces gens-là le soir, à la lueur des becs de gaz, autour des tables de café, côte à côte avec les habitants?

Nous passions devant le bureau de l'hôtel, prêts à franchir le seuil, quand la voix de la patronne nous héla :

— Ces messieurs voudront bien me montrer leurs passeports?

Quoi! Encore ces maudits passeports! On ne peut donc ni voyager, ni se reposer, ni dormir, sans avoir imprimé sur la face, le timbre de la police.

— Oui, oui, en rentrant, répondis-je. Nous allons faire une partie de billard.

Notre tranquillité s'était changée en une noire consternation. La partie de billard fut lugubre.

Nous avions choisi un café isolé, redoutant désormais les lumières, les sociétés nombreuses où nous pouvions être reconnus. Le café était vide. Seul, un soldat prussien fumait une longue pipe, accoudé devant un verre de bière, muet, bien étranger certainement à nos préoccupations et aux plans de départ que nous faisions en poussant machinalement nos billes.

— Il nous faut prendre le prochain train, dis-je à Bellenger. Nous filerons sur le Jura, à Dôle. J'ai là un oncle, qui nous recevra, en attendant que nous puissions passer la frontière. Une trentaine de kilomètres. Le vieux soldat — mon oncle avait fait les guerres d'Afrique — m'en voudra bien un peu d'avoir démoli la colonne. Mais, le premier moment de mauvaise humeur passé, il m'aime trop pour ne pas se dévouer corps et âme à notre évasion.

— Parfait, dit Bellenger. Mais, d'ici au Jura, on nous demandera encore nos papiers. A table d'hôte, tout à l'heure, un voyageur racontait que sur le parcours de Paris à Lyon, on avait visité trois fois le train, et emballé tous ceux qui n'étaient pas en règle.

— Eh bien! nous verrons. En attendant, l'express est à dix heures. Déguerpissons rapidement.

Nous nous dirigeâmes vers la gare. La pluie tombait. Les rues de la ville avaient un aspect sinistre. L'express

n'était qu'à minuit. Pendant deux heures, les cafés étant clos, il nous fallut battre le pavé, raser les arbres des promenades, croisant à chaque pas une bande de soldats prussiens en goguette, ou une patrouille dont nous voyions luire au loin les canons des fusils et resplendir les casques.

Passeports

Minuit. Nous avons pris place dans un compartiment de première. Pour ressembler à de bons et pacifiques voyageurs, j'ai acheté au buffet un pâté, que je mets bien en évidence. Allez donc prendre pour un insurgé un bon bourgeois qui voyage en première et qui emporte un pâté!

Le sifflet de la locomotive fend la nuit. Arrêt. Moment d'anxiété. Rien. Deuxième station, rien encore. Troisième, toujours rien.

Le jour commence à poindre. Il se lève tout à fait. Je consulte l'indicateur. La prochaine station est Chaumont. Dans un quart d'heure, nous y sommes.

Le train ralentit.

— Chaumont! Chaumont!

Je passe la tête à la portière. Le train est arrêté à quelques cents mètres de la gare.

— Chaumont! Chaumont! Cinquante minutes d'arrêt!

Pourquoi ces cinquante minutes d'arrêt? Et comme un éclair, la perquisition passe devant moi. A peine ai-je eu le temps d'y songer, que le cri retentit :

— Messieurs les voyageurs, préparez vos passeports!

— Cette fois, nous y sommes, dis-je à Bellenger.

Je regarde de nouveau par la portière. En tête du

train, un groupe de cinq à six personnes. Deux gendarmes. Ils ne viennent pas, comme la veille à l'hôtel, prendre leur mazagran! Un homme en noir tient le premier plan.

Il se retourne. Je vois, autour de son ventre, flamboyer, — car elle flamboya à mes yeux, — la ceinture tricolore. Plus de doute. Dans cinq minutes, le commissaire est sur notre dos. Une seconde d'entretien, et nous sommes ses prisonniers.

Je suis du regard les perquisitionneurs. Un des gendarmes ouvre le compartiment, s'y introduit. L'autre fait faction à la porte. Le commissaire, que son écharpe accroche au trottoir, attend. Je vois descendre, une, deux personnes. Puis, le gendarme, qui a fini son inspection. Il dit quelques mots au commissaire, en montrant les voyageurs descendus. Le commissaire s'adresse à ces derniers, semble les interroger rapidement. Puis le groupe se dirige vers le compartiment voisin, où le gendarme renouvelle son manège.

J'explique cela à Bellenger. Nous causons, quand notre porte s'ouvre.

C'est le gendarme.

— Messieurs, nous dit-il très poliment, veuillez me montrer vos papiers.

Nous sortons, comme devant le maire qui nous a sauvés une première fois, nos papiers, nos lettres...

— Vous n'avez pas de passeport ?

— Ma foi non. Voici nos billets. Nous avons pris le train à Troyes à minuit, appelés à Dôle par un deuil de famille. Nous n'avons pas eu le temps d'aller à la préfecture. Il nous faut absolument être à Dôle ce soir. Nous n'avons même pas dîné.

Et je montre du regard le pâté.

Mais rien de cela ne satisfait le gendarme qui, se dirigeant vers la porte, nous dit :

— Descendez, messieurs, vous vous expliquerez avec M. le commissaire... Vous pourrez peut-être reprendre ce train, ou, tout au moins, le suivant... Le commissaire comprendra très bien... Moi, je ne peux pas.

Et je vois le large dos bleu et blanc du gendarme, qui d'abord bouche complètement la portière, s'abaisser vers la voie et disparaître, laissant libre la porte... Plus que ces deux marches à descendre... avant d'être prisonnier. Cette fois pour tout de bon.

Fichus passeports, va.

Oublié !

Ici se place l'un des plus extraordinaires épisodes de cette fuite plus qu'étrange, où je rencontrai tous les dangers et où j'échappai à tous, par un inexplicable et persistant bonheur.

L'ami Bellenger, qui occupe le coin voisin de la porte ouverte, descend sur la voie. Je le vois qui met le pied sur le trottoir, tenant encore la poignée de la portière. Je suis lentement, et je vais moi-même entrer dans ce vide au fond duquel, à un mètre au-dessous, c'est pour moi le conseil de guerre et le bagne, (1) lorsque, violemment, la porte du compartiment se referme.

---

(1) Des trois rédacteurs du *Père Duchêne*, deux furent condamnés à mort par contumace : Vermersch et moi. Le troisième, Alphonse Humbert, présent, fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il fit ses huit années de bagne. Je les aurais certainement faits comme lui. (Procès du *Père Duchêne* devant le conseil de guerre, audiences des 20 et 21 novembre 1871)

Je reste sur le seuil de la porte. Mais, alors !... Le gendarme. Il m'a cru descendu... La pensée me vient qu'il peut reconnaître son erreur, compter ses prisonniers... Il en trouvera un de moins... Il va revisiter les compartiments. Il sera pressé. Il se contentera de monter sur les marchepieds et de regarder par la vitre... Je suis seul... Si je me cachais, là, sous la banquette... De cette façon, il croira que le compartiment est vide.

Et je me glisse sous la banquette. Comment diable ai-je fait pour m'introduire dans cette niche étroite ? Souvent, je me suis posé cette question. Ce que c'est que la conservation personnelle ! Bref, j'y suis, sous la banquette, la garniture en étoffe de crin blanc rabais sée. Le gendarme peut maintenant regarder par la vitre, il ne pourra voir aucune parcelle de mon être.

Passa-t-il, le gendarme ?

Je ne l'ai jamais su...

Ce que j'en fis, des réflexions, sous cette banquette, pendant les quarante minutes que dura mon incarcération forcée ! Je songeais à mon compagnon, moins heureux que moi. Je le voyais, suivant mélancoliquement le groupe, interrogeant les figures de ses co-arrêtés, s'expliquant avec le commissaire.

Et s'il revenait ! Si on les laissait en liberté, et s'il remontait dans le wagon, il serait bien étonné de ne m'y plus voir !... A-t-il dû faire un nez, quand il a vu que la portière se refermait sur moi !... S'il avait eu l'idée, en montant à Troyes, de prendre ma place au lieu de prendre celle qui l'a perdu, ce serait moi le prisonnier, et lui l'homme libre... Ma foi, mieux vaut que cela soit ainsi et même... — ô égoïsme — qu'il ne revienne pas... On songerait peut-être à moi... Qu'il aille au diable, cet

imbécile de Bellenger. Je suis sauvé. C'est tout ce qui m'intéresse.

Mais voilà que le train s'ébranle... Il roule tout d'abord... Puis ce sont les rudes cahots des plaques tournantes... Nous devons passer en gare... Ne sortons pas... Le train roule bien cette fois... Attendons encore deux minutes... Sortons.

Je suis si bien écrasé, je me suis fait si petit, qu'ô stupeur, il ne m'est plus possible de sortir de ma cachette... Si j'allais y rester, et que l'on dût venir me délivrer... Allons, un coup d'épaule, quitte à se meurtrir et à se déchirer... Je pousse... Enfin, ça y est. Je suis libre.

Drôle de sensation de revoir, seul, la campagne.

Pauvre ami ! Où est-il ?

Une station. Langres. Rien. Deux gendarmes, les bras croisés, regardent passer le train.

Imbéciles ! Vous pouvez regarder...

Autre station. Auxonne. Je mets la tête à la portière. Il me semble que je vois encore, comme à Chaumont, un commissaire en redingote, avec l'écharpe traditionnelle.

Encore une visite ! Mieux vaut descendre, bien que mon billet me conduise jusqu'à Dôle.

Je ne songe même pas que s'il y avait vraiment visite, on ne laisserait pas sortir de la gare les voyageurs.

Je saute hors de mon compartiment. Je vole vers la porte de sortie. Je donne mon billet. Je n'entends même pas la voix de l'employé qui me crie :

— Mais, monsieur, monsieur, votre billet est pour Dôle, et vous n'êtes qu'à Auxonne.

Je m'en fiche un peu. Tout ce que je veux, c'est ne plus mettre les pieds dans ce chemin de fer, où, toutes les deux heures, on réclame un passeport que je n'ai pas, et dont l'absence est pour moi toute une menace.

Joyeuse aventure

Ah! non. Je ne remettrai pas les pieds en chemin de fer! D'Auxonne à Dôle, j'irai à pied, s'il le faut. Je me rappelle, que tout jeune — j'avais six ans — je suis venu à Auxonne avec ma mère. Nous avons pris, précisément pour aller à Dôle, une grande patache jaune, qui, subitement, apparaît, la même peut-être, à vingt pas de moi, attelée devant une auberge. Le cocher grimpe sur son siège. Je n'ai que le temps de me ranger. La patache s'est ébranlée. Dix minutes plus tôt, je filais avec elle.

J'entre à l'auberge. Je me fais servir à déjeuner — j'ai abandonné mon pâté dans le tragique compartiment — et, ensuite, je demande si l'on peut me préparer une voiture pour Dôle.

— Mais, monsieur, me répond la patronne, le train va passer.

Je prétexte une indisposition.

— Bien. Alors, dans une heure.

Je sors en attendant. Je passe les vieilles fortifications d'Auxonne. Je m'engage sur une longue route blanche, bordée de vignes. Tout à coup, derrière moi, le galop de deux chevaux. Je songe aux chevaux de gendarmes. Ce sont deux officiers prussiens qui vont à la promenade.

Le soir, j'étais à Dôle.

— A quel hôtel descendez-vous? me demande mon guide.

— Près de la grand place, répondis-je à tout hasard.

A l'hôtel — il y en a toujours un sur une grand place — je demande où habite M. Vuillaume, ancien militaire, chevalier de la Légion d'honneur.

— M. Vuillaume? A deux pas.

Et on m'indique une petite maison.

Me voici donc au port. Je cours vers la petite maison. Je sonne. Une bonne vient m'ouvrir.

— C'est bien ici M. Vuillaume? Je viens le saluer de la part d'un de ses parents.

— Oui, me répond la fille... M. Vuillaume, le décoré?

— Oui.

— Eh bien! Entrez ici. Je vais le chercher.

La bonne sort et rentre aussitôt.

— Je croyais Monsieur à la maison. Il est sorti.

La fillette est bavarde. Elle ne tarit pas en éloges sur son maître.

— Quel brave homme! Et puis décoré de la médaille militaire, de la Légion d'honneur! Ah! mais! Il s'est joliment battu en Crimée, en Italie, à Solférino, où il a laissé sa jambe.

— Comment! Laissé sa jambe! criai-je ahuri. M. Vuillaume a perdu une jambe à Solférino?

La bonne me regarde, stupéfaite.

— Mais vous ne saviez pas?

— Mais, M. Vuillaume n'est pas mon oncle! (J'avoue ainsi que je venais voir mon oncle.) Mon oncle, qui s'appelle aussi M. Vuillaume, et qui est aussi décoré de la Légion d'honneur et de la médaille militaire,

(il y a un tas de Vuillaume par là) a ses deux jambes solides.

— Ah ! vous voulez parler de M. Vuillaume, de Poligny, reprend la bonne ! C'est votre oncle ? Fallait le dire, que c'était celui qui avait ses deux jambes. Il habite à Poligny, rue Travot.

J'appris ainsi que si je voulais trouver mon oncle, le vrai, il me fallait me remettre en route.

Je remerciai la petite bonne, qui me reconduisit à la porte d'entrée :

— Ah ! je vais raconter cela à mon maître, quand il va rentrer, me dit-elle en me saluant, ce qu'il va rire de bon cœur !

MON ONCLE LE MARCHEF

317

MON ONCLE LE MARCHEF

Accueil

En route donc pour Poligny, où j'arrive à la tombée de la nuit.

Mon guide payé, je m'engage dans la rue Travot. Mon oncle, le vrai, est debout sur l'une des marches de la porte de sa maison.

Je vois se détacher, dans la pénombre du soir qui vient, sa haute stature, sa face énergique et pleine de bonhomie à la fois. Il m'a reconnu. Je vois ses yeux s'agrandir, sa tête se porter en avant... Je suis devant lui... Il ne bouge pas d'une semelle...

— Entre, me dit-il entre ses dents. Entre... Derrière cette porte.

J'entre... Lui, reste immobile...

D'un coup, il se retourne.

— Ah ! te voilà, animal ! Je te croyais cependant bien mort... Ou tout au moins dedans... Les journaux l'ont dit... ma femme a mis le journal de côté... te montrera tout à l'heure... Ah ! canailles que vous êtes tous...

Mais mon oncle, s'il crie fort, n'a pas du tout la figure en colère.

Je me hasarde :

— Oui, oui, mon oncle, je sais. Vous m'en voulez

pour la colonne? Nous en recauserons... Ce que j'ai faim et soif!

L'excellent oncle me saute au cou, m'embrasse.

— Ah! oui, tu vas me conter ça. Comment tu t'es sauvé... D'abord, tu n'as rien à craindre ici. Je suis ami avec tous les gendarmes... Je fais tous les jours ma partie avec eux. Il y en a qui étaient de mon régiment. Ne montre cependant pas ton nez dehors.

Nous nous mettons à table. Tout en lampant force tasses de ce marc exquis que tiennent en réserve les vignerons du Jura, je raconte à mon oncle les péripéties de ma fuite. Ses yeux se mouillent — à lui, vieux soldat d'Afrique, qui doit en avoir joliment vu — au récit de mon passage à la cour martiale.

— Ah! tu en as échappé une belle... Qu'est-ce que tu veux... En temps de guerre... Et puis, après ce que vous avez fait...

Je crus qu'il allait me servir encore sa colonne.

Le récit du wagon à Chaumont le fit rire à gorge déployée :

— Ah! ton imbécile d'ami! criait-il en avalant d'énormes rasades... Où est-il maintenant... En prison, pour sûr...

Vers minuit, nos yeux se fermaient à tous deux.

La bouteille de marc était à moitié vide.

la chambre aux Prussiens

L'oncle rompit le silence.

— Maintenant, je vais te monter dans la chambre aux Prussiens. C'est bien assez pour toi.

La chambre aux Prussiens est un grenier, tout en

haut de la maison. Par une lucarne, on aperçoit les toits rouges de la ville.

— Et surtout, nom de Dieu! Pas le nez à la fenêtre. C'est la consigne.

Mais il fait nuit. J'ai la tête quelque peu alourdie par les fumées du marc du Jura. Je soulève le rideau. Les étoiles brillent sur le ciel d'encre. Les montagnes dessinent leurs gigantesques échines, comme un troupeau de mastodontes. Par là-bas, c'est la Suisse...

La Suisse! Terre de liberté! Guillaume Tell! Helvétie hospitalière! Le décor superbe, le silence, la tranquillité d'âme, m'invite aux souvenirs lyriques...

Vallon de l'Helvétie
Objet de mes amours...

Ah, oui! Quand donc foulerai-je ton sol tranquille, Suisse chère aux proscrits! Quand donc ne reverrai-je plus les buffleteries blanches et la bleue tunique de nos vaillants Pandores? En Suisse, certes, il doit y avoir aussi des gendarmes. Mais, assurément, de pacifiques et peu subtils gendarmes, avec des sabres qui n'ont jamais découpé que les fromages de gruyère de leur pays, épais comme des pavés de pain d'épice, larges comme des roues de carriole. O fromages suisses aux doux yeux de gazelle... les yeux des gendarmes de la libre Helvétie doivent ressembler aux vôtres... Mais les gendarmes de France... Brrr!

Et ma foi, au fond, suis-je assez bête de m'émotionner! Zut pour les gendarmes, pour leurs tuniques et pour leurs buffleteries! Mon oncle est leur ami. O gendarmes qui m'avez jusqu'ici procuré de si mauvais instants, je me fous décidément de vous...

Mon oncle m'a raconté tout à l'heure, pendant que nous vidions la bouteille de marc, ce que c'est que la chambre aux Prussiens.

Comme tous ses compatriotes, il a dû loger l'ennemi. En sa qualité d'ancien guerrier, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire, rentier et propriétaire, il a vu arriver un beau soir, porteurs d'un billet de logement, deux gaillards à casque à pointe, qui réclamaient de lui une hospitalité forcée. Deux sous-officiers.

— Que veux-tu! me disait le vieux brave. C'est la guerre. Moi aussi, j'ai souvent logé chez l'habitant. Je n'avais rien à dire.

Mon oncle s'anima subitement. Un éclair passa dans ses yeux.

— Mais, ces deux cochons-là! Figure-toi qu'ils ne parlaient pas un mot de français... Ils commencèrent tout de suite à faire du vacarme, tapant leurs sabres sur les murs... Ils m'avaient sûrement pris pour un pékin...

Et redressant sa haute taille :

— Un pékin, moi! Ah! ça n'a pas traîné... J'en empoigne un au collet... Je lui fais faire demi-tour... Je lui fous le nez sur ma photographie, du temps où j'étais en Afrique, mon portrait en marchis-chef... Au fait, tu ne m'as jamais vu en marchis-chef?

— Si, si, mon oncle, quand vous veniez en vacances chez papa.

— C'était rien, ça. Tu ne m'as jamais vu à cheval, à la tête de mes hommes. Ah! mille tonnerres! Quand je me souviens de ce temps-là!

Et le vieux marchef, qui, avec ses 1 m. 90, avait dû

être un admirable soldat, s'enthousiasmait, jurant que, s'il n'avait pas été retraité, les Prussiens en auraient vu de dures!

— Voyons, mon oncle, calmez-vous, lui dis-je doucement. Si vous criez si fort, vous allez faire venir les gendarmes.

L'oncle eut un sourire d'affectueuse pitié. Il retourna à ses Prussiens.

— Oui, reprit-il, je lui fais faire un demi-tour... Je le fous devant ma photographie... Un autre demi-tour... Je lui fous le nez sur ma croix...

Il fallait entendre avec quelle intonation le vieux marchis parlait de sa croix!

Sa croix!

Je crois que celui qui eût jeté un regard de travers sur le cadre ovale, sous le verre duquel elle reposait, au dessous d'un large ruban rouge, se serait exposé à passer un fichu quart d'heure.

— Oui, ma croix! reprit l'oncle. Et je lui gueule dans l'oreille, au Prussien : « Si tu touches à celle-là, mon vieux, gare à toi! Et, maintenant, demi-tour à gauche, et allez ronfler tous les deux là-haut. »

Mes deux bougres ne se le sont pas fait dire deux fois, comme tu dois t'en douter. Ils ont enfilé l'escalier sans broncher. Je leur avais fait mettre deux matelas par terre. Le lendemain ils sont descendus tout gentils. Je crois bien que la veille ils étaient saouls. Ils m'ont parlé dans leur charabia. Ça devait être des excuses. Depuis nous avons vécu en bons amis. Bons amis, tu comprends, comme on peut l'être avec des Prussiens. Mais, enfin, vois-tu, entre soldats, même pas du même pays, ça n'est plus comme avec des pékins...

Et, essuyant sa moustache, mon oncle conclut :

— Un communard ! ça ne vaut pas plus qu'un Prussien. Tu vas coucher là-haut.

Je m'endormis dans la chambre aux Prussiens, heureux et tranquille pour la première fois depuis les terribles jours. Je vis danser jusqu'au matin, dans un nuage vague, des gendarmes suisses bons enfants, des croix de la Légion d'honneur, des fromages de gruyère, et de gentilles petites Suissesses qui m'accueillaient sur la libre terre d'exil.

Ah ! le beau rêve ! le bon sommeil, abrité sous l'aile de l'ange-gardien — le bon ange — de la gendarmerie de Poligny.

Apparition

Vers les onze heures, je descendis, frais et dispos. Je retrouvai l'oncle à son poste d'observation, debout sur les marches, fumant sa pipe.

Je m'étais assis derrière la porte vitrée, et, là, nous causions à mi-voix. Subitement, mon oncle rentre, ferme la porte d'entrée.

— Est-ce que tu serais déjà filé ? Depuis deux minutes, je vois un escogriffe — c'était un de ses mots favoris — qui se promène dans la rue et qui regarde toutes les maisons, l'une après l'autre. Je ne connais pas cette figure-là... Tiens, le voilà qui s'approche... Regarde...

— Qu'as-tu ? me dit l'oncle, voyant mon trouble.

— Ce que j'ai ! Mais, mais, c'est lui...

— Mais qui, lui ?

— Qui ? L'ami. Celui qui a été arrêté avec moi à

Chaumont. Je vous ai conté l'histoire hier soir... Comment diable est-il ici !

L'excellente face de mon oncle passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel dont peut s'imprégner la peau d'un vieux brave qui en a vu de tous les calibres, au cours des trois congés successifs de sept ans, qui lui avaient valu les suprêmes honneurs de marchis-chef d'artillerie, médaillé et enfin décoré. Bien sûr, il n'avait jamais vu un simple pékin, ou plutôt deux simples pékins, avoir en vingt-quatre heures de si drôles d'aventures que les nôtres.

— Comment ! lui ! Mais tu m'as dit hier qu'il avait été foutu en prison par le commissaire !

Bellenger — car c'était lui — était toujours au milieu de la rue, hésitant.

L'oncle alla à lui.

— Vous cherchez M. Vuillaume. C'est moi. Entrez.

Lorsque l'ami fut entré :

— Nom de Dieu ! exclama le vieux soldat, est-ce que vous allez tous venir ici, les uns après les autres ? J'en ai assez. Et...

La figure de Bellenger marquait un effarement profond. Il voyait certainement l'oncle fort en colère, ce qui n'était pas, car l'excellent homme se radoucit vite et, tendant sa main :

— Les amis des amis sont les amis. Vous êtes ici comme le neveu, — chez vous. Il est onze heures. Je m'en vais faire ma partie... avec les gendarmes. A midi, nous déjeunons.

Et, s'adressant à moi :

— Tu lui feras la leçon. Pas le nez dehors. C'est la consigne. Vous me raconterez tout ça avec la côtelette. Je

ne peux pas rester plus longtemps. Il est déjà onze heures cinq. Voilà cinq minutes que je devrais être au café.

Le brave homme, que vingt et un ans de ponctualité militaire avaient coulé dans un moule chronométrique, avait ainsi toute sa journée réglée à la minute.

— Eh bien ? dis-je à Bellenger.

— Mais, et toi, avant tout. Comment as-tu fait ?

Je lui racontai mon histoire. Il reprit :

— Quand je fus sur le trottoir de la gare de Chaumont, déjà une dizaine de personnes avaient été prises, faute de passeports. Deux femmes. On en ramassa encore quatre ou cinq. Au départ du train, nous étions une quinzaine. Le commissaire nous quitta sans mot dire. Nous restâmes seuls avec les deux gendarmes qui nous conduisirent, à travers la ville, jusqu'au commissariat. Nous attendîmes jusque vers neuf heures, nous racontant mutuellement nos infortunes. La plupart de mes co-arrêtés étaient des négociants ou des ouvriers qui n'avaient pas pris la précaution de se munir de passeports, et qui, je le sus plus tard par le commissaire lui-même, purent repartir par le train suivant, après avoir justifié de leur identité.

— Et toi, est-ce que tu as aussi justifié de ton identité ? dis-je en riant.

— Moi ! mais tout ce qu'il y a de plus facilement. Je n'ai nullement caché mon identité. Mieux que cela, c'est le commissaire lui-même qui s'est chargé de la reconnaître. Tu pourrais voir à la gare de Dôle, où, avec un peu de bonne volonté, l'employé du chemin de fer le retrouverait, le billet que nous avions pris à Troyes, timbré et signé de ce même commissaire de Chaumont qui m'a arrêté.

J'ouvris les yeux tout grands:

— Comment? Le commissaire! Timbré ton billet, à toi...

— Dame! Il ne l'aurait très probablement pas fait pour tout le monde. Et, au fond, je préfère avoir été arrêté seul... J'ai tout lieu de croire que toi, tu y serais resté... Ou, ça aurait du moins été très dur. Écoute.

Malin commissaire

Mon tour venu, commença l'ami, je suis introduit chez le commissaire. Sans lever la tête, il m'interroge:

— Vous avez été trouvé dans un compartiment du train express, passant à Chaumont à quatre heures du matin, sans passeport!

— Oui, monsieur.

— Vous vous appelez?

— Henri Bellenger.

Le commissaire lève la tête.

— Vous vous appelez Henri Bellenger? Tiens, j'ai connu un monsieur Henri Bellenger, jadis, à Châteauroux... Mais, c'est bien vous... Vous ne me reconnaissez pas?

Je dois à la vérité de dire que je ne reconnaissais pas encore ce brave commissaire, qui m'avait connu à Châteauroux, et qui avait l'air d'avoir conservé de cette connaissance un souvenir qui ne pouvait que m'être agréable en ce moment.

— Mais, oui, vous vous rappelez bien, j'étais de ce temps-là commissaire à Châteauroux. Vous, vous étiez employé dans une librairie...

C'était exact.

— Comment diable n'avez-vous pas pris de passeport? Ah! vous avez de la veine d'être tombé sur moi? Ça vous aurait fait avec un autre une fichue affaire. Ah! ces canailles de Parisiens, ils nous en donnent du fil à retordre! Dire qu'il a encore fallu, ce matin, que j'aille trimer sur le quai...

Et, après une pause de quelques secondes :

— Ah! pour le coup, vous allez déjeuner avec moi... Nous causerons du vieux temps...

Et voilà comment, sans avoir eu besoin de donner d'autres explications, je suis tombé sur un commissaire qui m'avait connu jadis et qui m'a invité à déjeuner... Un fort bon déjeuner, ma foi.

— Où allez-vous? me dit mon commissaire, quand l'heure du départ fut arrivée?

Je lui montrai mon billet.

— Vous allez à Dôle? Mon cher, vous pourriez encore être arrêté en route. Je vais vous viser votre billet. Vous n'aurez qu'à le montrer si on vous demande quelque chose. Vous direz que vous êtes envoyé à Dôle pour mon service.

De mieux en mieux, pensai-je. Me voilà bel et bien de la police. Pour le coup, je n'ai plus rien à craindre.

Le commissaire prit mon billet, y imprima un superbe timbre qu'il illustra de sa griffe. Il me reconduisit à la gare, me mit dans le train. Quand la locomotive siffla, il me criait encore, en saluant de la main :

— Bon voyage! Et quand vous repasserez, venez me demander la côtelette de l'amitié.

— C'est merveilleux, dis-je... Et cela vaut mieux, en effet, qu'il t'ait arrêté que moi, qu'il n'avait pas connu

à Châteauroux... Et tu es arrivé à Dôle? Comment as-tu eu l'idée de venir ici nous retrouver?

— A Dôle, quand j'ai demandé, à l'hôtel, où demeurait M. Vuillaume, ton oncle, dont tu m'avais parlé, ancien militaire, décoré, j'ai appris ton aventure, qui avait déjà été racontée par la petite bonne. On m'a dit que tu avais filé sur Poligny. J'ai couché à Dôle et me voici.

A ce moment, l'oncle rentrait.

— Midi deux minutes, cria-t-il. Nous devrions déjà être à table.

Il fallut que Bellenger racontât de nouveau son histoire.

L'oncle riait à en étouffer. A la fin, il dit sentencieusement :

— Ce qu'ils sont bêtes, ces pékins de commissaires. Ah ! si ç'avait été un soldat ! vous ne l'auriez pas foutu dedans comme cela.

— Alors, mon oncle, vous auriez mieux aimé que l'ami Bellenger fût pincé?

— Tonnerre de Dieu ! reprit le brave homme. Ne me fais pas dire ce que je ne veux pas dire. Je n'ai pas appris le latin. Je puis bien m'embarbouiller... Mais, ça ne fait rien, tu seras bien d'avis avec moi que ces pékins-là, c'est vraiment trop bête de laisser échapper deux gaillards comme vous... Allons, à votre santé !

Et, après avoir choqué nos verres, il enfila sous ses lèvres riantes une colossale et limpide rasade.

HORS FRONTIÈRE

541

HORS FRONTIÈRE

Départ

Nous n'étions qu'à trente kilomètres de la frontière. Il y a là, au pied de la montagne, un petit village, les Rousses, à cheval sur la ligne qui sépare la France du canton de Vaud. Souvent j'avais entendu parler des Rousses par mon père, qui racontait d'effrayantes histoires de contrebandiers de son temps. Je crois même me rappeler que son père à lui, mon grand-père, un fier lapin qui avait une douzaine d'enfants — je ne l'ai jamais connu, l'excellent aïeul — devait tremper de temps à autre dans ces histoires.

Atteindre les Rousses, c'était la liberté!

Comment les atteindre?

D'une façon bien simple. En trouvant un homme sûr qui, mis au courant du secret, nous conduirait en voiture au point le plus proche, de façon que nous puissions franchir la frontière sans passer devant le poste de gendarmes de la route nationale.

Et, pendant les heures de notre prison de famille, nous consultions une carte de la région que nous avait procurée l'oncle. Nous marquions d'un trait rouge les chemins. C'est là que nous irons. Et puis, nous arriverons là, à ce croisement de routes. Les gendarmes sont là. Ensuite, il n'y a plus qu'un saut.

Un jour, l'oncle entra, rayonnant :

— Ça y est. J'ai trouvé ton homme. Un vieil ami de ton père. Il a sa voiture. Vous partirez le soir. Vous coucherez à Champagnole. A la pointe du jour, il vous conduira à deux cents pas de la frontière. Là, il vous abandonnera. C'est si près, qu'il vous verra passer.

A entendre l'oncle, cinq minutes après avoir serré la main de notre guide, nous pouvions le saluer de notre casquette, levée au soleil de la libre Helvétie.

Le jour du départ arriva. Il y eut, ce midi-là, grand déjeuner chez l'oncle. Jusqu'aux tout petits enfants, tout avait été invité. Je vois encore une vieille et bonne tante, l'unique sœur de mon père, la tante Françoise on l'appelait, dévote, qui pleurait de joie en m'embrassant, moi, qui avais été de la Commune ! Adorable femme ! Elle reprochait à son frère le soldat de ne pas l'avoir avertie plus tôt de ma présence...

— Je l'aurais caché dans l'église, disait-elle.

Après le déjeuner, elle fila, silencieuse, en me jetant un dernier regard.

— Elle va prier pour toi, me dit l'oncle. Elle sait que tu dois passer la frontière demain matin. Je parierais, ajouta-t-il avec un gros et bon rire, je parierais qu'elle sera demain à la première messe.

vers le Jura

Le programme fut exécuté de point en point. Cela ne se brouilla qu'à la fin, lorsque nous fûmes arrivés à la dernière étape, aux deux cents mètres qui nous restaient à franchir.

— Vous voyez bien ce chemin blanc, nous dit notre

guide, eh bien, il ne vous faut pas prendre par là. Suivez ce petit sentier. Toujours à gauche. Sans cela, vous tomberez sur le poste-frontière. Les gendarmes ne vous diraient très probablement rien. Mais il vaut mieux encore passer derrière eux que devant.

Une dernière poignée de main.

— Vous me ferez signe, hein! de là-bas. Je ne vous verrai peut-être pas. Mais je serai content tout de même.

En marche!

Hélas! nous manœuvrâmes tout à rebours.

Brusquement, devant nous, à vingt-cinq pas, une petite maison grise. Un banc. Et, sur ce banc, un gendarme en culotte et en veste de coutil gris, tirant des bouffées de sa pipe. Le képi bleu à bande blanche me fit tressaillir.

Si près du but!

— Pas de blague, dis-je à mon compagnon. Lentement, et allumons une pipe. Ça donnera confiance.

La pipe allumée, nous marchâmes tranquillement. Le gendarme salua. Nous aussi.

— Voilà la borne, me dit, tout bas, Bellenger.

A quelques pas, la borne-frontière se profilait.

Ah! cette fois, c'est fini. Encore dix pas... cinq... un. Nous y sommes. La voilà, cette borne bénie, avec, d'un côté, l'écusson de France. Un aigle ou un N. Je ne sais plus. Mais le côté suisse, je l'ai toujours dans l'œil, cet écusson du canton de Vaud. C'est fini. Nous sommes libres. Le dernier homme qui nous ait salués sur la terre française, c'est précisément le gendarme, qui nous venge ainsi de toutes les terreurs que nous ont imposées ses frères et amis.

— Ça ne fait rien, dit Bellenger, marchons. Nous ne connaissons pas le pays. Si le sentier faisait un détour, nous pourrions nous retrouver en France. Le meilleur est de marcher jusqu'à ce que nous rencontrions un village, où nous puissions vraiment nous reposer à l'ombre du drapeau suisse.

Et nous marchons, nous marchons. Je me retourne pour voir si nous apercevons notre vieux guide. Rien. Je lève ma casquette et je l'agite.

Nous grimpons à travers les sentiers rocailleux, à l'ombre des pins gigantesques. Nous sommes en plein Jura, respirant l'air pur et odorant de la montagne. Autour de nous, les mousses montrent leurs fleurettes blanches. Les roses des Alpes ouvrent leurs corolles. Nous en cueillons une brassée, regrettant de ne pouvoir vivre en ces temps heureux où, au détour du chemin, le voyageur pouvait déposer son offrande au pied de quelque dieu ou de quelque déesse protectrices.

Contrebandier

Un toit de grosses tuiles rondes. Un chalet. Un paquet de maisons. Une auberge. Une jolie fille sur le pas de la porte. Entrons.

— Où sommes-nous ici ?

— Saint-Cergues, monsieur.

— En Suisse ?

La belle fille se mit à rire.

— Eh oui ! canton de Vaud.

— Alors, servez-nous à déjeuner.

Un homme s'est approché. Figure embroussaillée,

yeux enfoncés dans l'orbite. Un gros chien l'accompagne et le suit pas à pas. Les pieds disparaissent sous un tas de chiffons informes qui lui font comme des pieds d'éléphant. Drôle de compagnon.

L'homme nous aborde.

— Vous n'êtes pas de la montagne. messieurs, nous dit-il, car je vois que mes pieds vous semblent extraordinaires.

Et riant, d'un bon rire, qui éclate, sonore, dans le silence des arbres :

— Vous n'avez donc jamais vu de contrebandier?

Un contrebandier! un insurgé, lui aussi! Quelle rencontre, après toutes nos luttes!

— Eh parbleu! contrebandier mon ami, mon frère, topons là. Et, à table ensemble! Nous ne sommes pas contrebandiers, mais nous sommes bien pis.

La belle fille avait apporté un gigot froid presque entier et du vin aux reflets d'or.

L'homme aux pieds d'éléphant arrachait, de ses crocs solides comme une mâchoire de sanglier, des tranches énormes de gigot, qui disparaissaient comme des gouttes de pluie dans un gouffre...

Nous lui racontons notre histoire. Nous lui disons que nous sommes deux Parisiens, tout à l'heure encore poursuivis et traqués, comme il l'est lui-même tous les jours...

— Ah! tonnerre, hurlait-il. Si je vous avais connu, c'est moi qui vous l'aurais fait passer, la frontière, à la barbe des gendarmes... Ah! je les connais, les sentiers... A propos, qu'est-ce que c'était que ça, la Commune?

Nous lui dîmes rapidement les colères et les rêves de ceux qui l'avaient faite. Colères de vaincus. Rêves de

précurseurs. A nos paroles, l'œil du contrebandier s'allumait d'une joie fauve.

— C'est ça, la Commune! criait-il entre deux énormes bouchées sanglantes. Ah! nom de Dieu! Si j'y avais été...

Nous dûmes apaiser son enthousiasme. Il voyait déjà rougir dans le ciel l'aurore de la prochaine...

— La Commune! Moi aussi, je suis de la Commune! En guerre, chaque jour, avec les douaniers qui me guettent et qui me foutraient une balle dans la peau, s'ils voyaient dépasser ma frimousse à l'angle du rocher...

Et, sombre :

— Je ne suis pourtant pas un voleur. Je travaille comme un chien — avec toi, mon vieux, dit-il en caressant l'énorme bête qui fixait sur lui ses grands yeux clairs — plus qu'un chien. La femme et les petits en vivent... Allons, messieurs, bonjour... Je file...

Le chien suivit le maître. Le contrebandier disparut sous bois.

Et nous restâmes tous deux, pensifs, le cœur serré, songeant à cette révolte de tous les jours qui mord au cœur une part de l'humanité...

au Port

Nous redescendons le Jura, presque en courant. A nos pieds se développe l'immense nappe bleue du lac, qu'encadre le grandiose rideau des Alpes, éblouissantes sous l'ardent soleil de juillet.

Libres! Plus de gendarmes! Plus de passeports! Plus de commissaire! Plus de prison, plus de bagne, plus de fusillade!

Après trois heures de descente vertigineuse, nous sommes à Nyons. Un bateau à vapeur nous ouvre ses flancs.

Genève!

Où dirigeons-nous nos pas?

Bien sûr, quelques-uns des nôtres ont déjà mis le cap sur la ville hospitalière. Mais où diable les rencontrer? Il est six heures. Si nous interrogions quelque passant?

Un solide gendarme suisse — ça doit être un gendarme — est là de planton, à la sortie du bateau.

Si je demandais au gendarme? Un gendarme suisse, ça doit être tout ce qu'il y a d'aimable. Allons-y.

— Pardon, monsieur le gendarme. Est-ce qu'il y a un café où se réunissent de préférence les étrangers?

Le gendarme me toise. Il veut évidemment être un sérieux gendarme. Il a l'air de me répondre que cela lui est bien égal. Ou plutôt il ne me répond rien du tout. Je réitère.

— Nous venons pour la première fois ici... Nous sommes Français... Nous voudrions retrouver des camarades...

— Bon! bon! s'exclame alors le guerrier. Je vois ça. Vous êtes des Parisiens.

— Eh! ma foi, oui, monsieur le gendarme.

— Vous en trouverez au café du Nord, de vos amis... Tenez, vous n'avez qu'à traverser le square...

GENÈVE

GENÈVE

Eugène Razoua

Quelques jours après. Au café du Nord. Dès les premières arrivées, ç'a été le rendez-vous. L'horizon est superbe. La croupe bleue du Jura. Les hauts sommets neigeux qui enserrent le lac. Cette croupe du Jura, je cherche, sur le sombre tapis de ses forêts, la trace blanche de la route que j'ai descendue en courant. Libre, libre enfin...

Cinq heures et demie, battant.

— Tiens, Razoua?

Razoua s'assied. Il bourre sa pipe, arrose goutte à goutte l'absinthe blanche qu'on vient de lui verser.

Il est là depuis dix minutes, quand deux hommes s'approchent.

— Vous êtes bien M. Razoua.

— Oui... Et après?

Ce « et après, » Razoua l'a dit d'un air rogue. L'ancien spahi — Razoua a été maréchal des logis en Afrique — n'est pas très accueillant pour ceux qu'il ne connaît pas. Et puis, a-t-il flairé quelque chose?

— Monsieur, répond l'un des hommes, puisque vous êtes M. Razoua, veuillez nous suivre...

— Je vois, dit Razoua. Vous êtes de la police.

— Oui, monsieur. Excusez-nous. Nous avons l'ordre de vous arrêter.

Razoua se lève, secoue la pipe entamée qu'il tient à la main, la remet dans son étui. Tout cela avec le plus grand flegme. Il boit la dernière gorgée d'absinthe blanche qui reste au fond de son verre.

— Allons, amis, aujourd'hui moi, demain peut-être d'autres, vous... qui sait?...

Nous le voyons s'éloigner avec les deux hommes.

Nous restons atterrés.

— Une belle hospitalité! pensai-je. Ce n'est qu'un changement de prison.

A dîner, je rencontre deux ou trois amis. Avec eux un citoyen genevois, ancien proscrit de Décembre, qui a pris la nationalité suisse. Notre conversation roule tout entière sur l'arrestation de Razoua. Je lui communique mes craintes, les nôtres à tous.

— Il vaut mieux en avoir le cœur net, dit en guise de conclusion l'ami genevois. Il doit y avoir quelque chose là-dessous. Vous devriez tout simplement aller rendre visite, dès demain matin, au chef du département de police, et lui exposer nettement votre situation. Vous ne risquez rien.

en paix

Le lendemain de bonne heure, j'étais dans l'antichambre du haut magistrat cantonal. J'avise un huis-

sier. Je m'attendais à poser une heure. Je suis fort surpris quand l'huissier me dit tranquillement :

— Frappez à cette porte.

Je frappe. J'entre. Un homme est assis à un grand bureau.

— Monsieur le chef du département...

— C'est moi, monsieur. Que désirez-vous ?

Sans autre préambule :

— J'étais hier au café du Nord, lorsque deux de vos agents sont venus arrêter mon ami, M. Razoua.

Le chef de la police genevoise m'interrompt.

— Alors, vous êtes aussi de la Commune ?

— Oui, monsieur.

— Vous vous appelez ?

Je dis mon nom, ce que j'avais fait.

— Je suis venu franchement vers vous, continuai-je. Si je devais être arrêté plus tard, comme vient de l'être mon ami, je préférerais continuer ma route, quitter sans tarder la Suisse, remonter vers la Belgique...

— Non, reprit le chef de police. Restez. Des demandes d'extradition nous ont en effet été faites...

Et, parcourant une liste :

— Votre nom n'est pas mentionné. Si nous avons arrêté M. Razoua, c'est pour vider, une fois pour toutes, la question. Si aucune preuve de délit de droit commun n'est fournie par le gouvernement français, nous le remettrons en liberté. (1)

---

(1) Razoua, arrêté le 17 juillet, fut remis en liberté dans les derniers jours d'août, le gouvernement français n'ayant fourni aucune preuve à l'appui de sa demande d'extradition. Voir pour détails, *la Proscription française en Suisse*, par A. Claris. Genève, 1873. Bibliothèque nationale Lb[57], 1702.

— Vous m'autorisez à reporter cette conversation à mes camarades ?

— Mais oui. Comme vous voudrez.

Je restai à Genève. Aucune preuve de délit de droit commun ne fut, bien entendu, fournie contre Razoua. Ne l'accusait-on pas, dans l'imbécillité de la répression, d'avoir volé une valise et une paire de bottes dans la chambre qu'il avait occupée lors de son commandement à l'École militaire !

Ce roman de la paire de bottes eut un réel succès à Genève. Les sociétés populaires protestèrent, avec la plus grande énergie, contre la violation du droit d'hospitalité. Razoua fut remis en liberté.

Et il ne fut plus jamais question d'extradition des communards en exil.

au large. — 5.

Notes et corrections

Page 46. — Le haut fonctionnaire qui honorait de sa présence les salons du ministère de l'instruction publique, occupé par Paget-Lupicin, M. de Salignac de Fénelon, vint témoigner, favorablement, au procès devant le conseil de guerre de notre ami Albert Callet, qui s'était, en même temps que Paget, Pilotell, Roullier, d'autres, installé, le 19 mars, à l'hôtel de la rue de Grenelle.

Page 70. — Depuis la publication du cahier IV, j'ai reçu la visite de notre ancien cafetier de la rue Monsieur-le-Prince, l'excellent Huber, toujours solide malgré ses soixante-treize ans. Huber, inspecteur du marché de la place Maubert, fut bien interrogé, menacé, après l'entrée des troupes. Mais il ne fut pas arrêté.

Page 76. — Au lieu de Constant Thirion, lire Constant Thérion. Il servit de modèle, m'a-t-on dit, à Daudet pour l'Elysée Méraut des *Rois en Exil.*

Page 80. — Le directeur de la prison de la Santé n'était pas Caulet de Tayac, mais bien Caullet (Nicolas-Augustin).

Page 86. — Au lieu de Balzencq, lire Balsenq. Balsenq fut l'un des signataires du manifeste blanquiste paru après le 4 septembre. (Le texte de ce manifeste est en tête du volume *La Patrie en Danger,* par A. Blanqui. A. Chevalier, éditeur, 1871.)

Page 106. — *Edmond Bazire.* Le *Rappel* du 10 février 1870 raconte ainsi son arrestation : « M. Bazire, rédacteur à la *Marseillaise,* a été arrêté à deux heures sur le quai de l'Orangerie. L'empereur se promenait sur la terrasse. Le citoyen Bazire a levé son chapeau et crié Vive la République ! Des agents se sont jetés sur lui et l'ont arrêté sur le champ. »

Même page. — *Nina.* Nina Gaillard, dite Nina de Villars, musicienne et poète. Femme séparée d'Hector de Callias, journaliste, frère du peintre Horace de Callias. Nina avait ouvert, dans son appartement de la rue Chaptal, un salon littéraire, artistique et bohême où fréquentaient, à côté de poètes et d'artistes, des révolutionnaires comme Raoul Rigault et d'autres. Prise de peur après la répression versaillaise, elle s'enfuit à Genève. Elle y donna des concerts de musique classique, où elle se faisait présenter sur la scène par l'ancien membre de la Commune, fusionnien, Babick, vêtu d'une redingote à la polonaise, boutonnée jusqu'au col, bottes

montantes, et ceinture rouge à la taille. Le public genevois, effaré, déserta vite. Quand elle fut rassurée, Nina retourna à Paris, où elle s'installa, avec sa mère, rue des Moines, aux Batignolles, son salon toujours ouvert. On y rencontrait Charles Cros, le musicien Cabaner, Ghys, Catulle Mendès, Bazire, etc. (Voir pour le salon de Nina, le livre d'Edmond Lepelletier : *Paul Verlaine,* et, dans le *Savoyard de Paris,* du 2 janvier 1909, un article de Paul Vibert : *Un salon littéraire il y a trente-cinq ans.)*

Page 135. — *Vermersch* à Altorf. Au lieu d'Octobre, lire Décembre.

Page 166, notice en bas de page (1). — Au lieu de 10 mars, lire 11 mars. Aux journaux supprimés, ajouter le *Mot d'Ordre* de Rochefort.

Page 215. — *La Pièce de la Commune.* En même temps que les pièces de cinq francs, dites *au trident,* qui portent sur la tranche *Dieu protège la France,* Camélinat fit frapper des pièces avec la mention *Travail, garantie nationale.* Ces pièces sont d'une si excessive rareté, que le fait même de la frappe a pu être nié. Camélinat m'a encore confirmé, quelques jours avant l'apparition de ce cahier, qu'il avait été frappé pour 53.000 francs de ces pièces, qui, avec 100.000 francs de pièces au « Dieu protège la France », formèrent les 153.000 francs, sortis de la Monnaie, le mercredi 24 mai, à destination de la mairie du onzième. Quelques exemplaires de ces pièces introuvables existeraient — je tiens toujours ce renseignement de l'ancien directeur de la Monnaie — chez des collectionneurs américains, qui les ont achetés, très cher, 500 à 600 francs, à des réfugiés de la Commune établis à New-York.

Erratum *au cahier II, Un peu de vérité sur la mort des Otages,* page 185, notice (1). — Une erreur d'impression a porté à 40 kilomètres le développement du deuxième secteur de l'enceinte fortifiée. C'est, comme on l'a certainement rétabli, 4 kilomètres qu'il faut lire.

Enfin, page 72, cahier IV, *quelques-uns de la Commune,* première ligne, les imprimeurs ont imprimé en tierces Henri Bellengre au lieu de Henri Bellenger.

361

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL

DES NOTICES BIOGRAPHIQUES INDIVIDUELLES

contenues dans ces trois cahiers

Les noms *soulignés* sont ceux des membres de la Commune.

Toutes les fois que le nom et le prénom ont été soudés par l'usage, le prénom étant devant, c'est à la lettre du prénom que l'on trouvera l'ensemble des deux. Ainsi Clément Thomas se trouve à sa place à C.

Les notices biographiques individuelles publiées dans les trois premiers cahiers, et dont la table se trouve à la fin du cahier III, n'ont pas été renouvelées dans les cahiers IV, V et VI.

Il n'a été attribué, dans les cahiers IV, V et VI, de notice biographique individuelle qu'aux personnages n'ayant pas figuré dans les trois premiers cahiers, ou auxquels il n'avait pas semblé utile, pour une raison quelconque, de consacrer alors une de ces notices.

Agar. — 129.

Babick. — 115.

Bordas. — 234.

Breuillé. — 66.

Brideau. — 80.

Briosne. — 93.

Brunereau. — 99.

Callet. — 66.

Camélinat. — 213.

Caria. — 86.

Clément Thomas. — 117.

Courbet. — 80.

Da Costa. — 66.

Ducrot. — 223.

Dumay. — 114.

Eudes. — 80.

Franckel. — 40.
Frémine. — 71.

Gaillard. — 45.
Gambon. — 100.
Glaser. — 96.

Josselin. — 119.

Lefrançais. — 91.
Legrandais. — 100.
Levraud. — 197.
Lisbonne. — 21.
Lonclas. — 140.

Lullier. — 80.

Martelet. — 100.
Melliet. — 80.
Moiré. — 221.

Oudet. — 80.

Pain. — 32.
Philippe. — 141.

Razoua. — 115.
Reclus (Elie). — 180.
Reclus (Elisée). — 180.

Veysset. — 245.

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL

DES NOMS PROPRES CITÉS

Les chiffres *soulignés* renvoient aux *Notes et corrections*.

Toutes les fois que le nom et le prénom ont été soudés par l'usage, le prénom étant devant, c'est à la lettre du prénom que l'on trouvera l'ensemble des deux. Ainsi Louis-Napoléon, Victor Hugo, Louis-Philippe, Victor Noir.

A

Aconin. — 22. 80. 91.

Agar. — 129. 235. 236.

Alavoine. — 41. 100. 104.

Allard. — 85.

Alphand. — 245.

Andler. — 172.

Antoine. — 81. 82. 89.

Appert. — 53.

Arnold. — 134.

Arnould. — 100. 115.

Avrial. — 31.

B

Babick. — 115. 118. *359*.

Balsenq. — 86. *359*.

Barbès. — 49.

Barbet. — 55. 87. 247.

Barbier. — 235.

Barlet. — 85.

Bastiat. — 34.

Baudin. — 35. 38. 76.

Bauer. — 230.

Bazire. — 106. 107. 109. *359*. *360*.

Bellenger. — 72. 159. 257. 300. 301. 306. 308. 312. 318. 319. 320. 321. 323. 335. 336. 337. 339. 345. 346. *360*.

Bénot. — 141.

Berthelot. — 257.

Beslay. — 138. 158.

Besson. — 55. 56. 57. 58. 59.

Billioray. — 108. 293.

Blanqui. — 48. 49. 66. 81. 82. 86. 87. 88. 89. 90. 91. *359*.

Blond. — 221.

Blot. — 83. 84.

Bonaparte (P.). — 69. 234.

Bordas. — 234. 235.

Bossuet. — 76.

Bouffe-Tout. — 65.

Bourgeat. — 137.

Bourgeon. — 38.

Bourneville. — 131.

Bouton d'Or. — 243. 244.

Bouvier. — 234.

Boyenval. — 179.

Breuillé. — 66. 80. 81. 82. 86.

Bricon. — 124. 125. 131.

Brideau. — 80. 81. 86.

Briosne. — 80. 93. 94.

Brunereau. — 99. 100. 102. 115. 121. 122. 124.

C

Cabaner. — *360.*

Callet. — 66. 111. 112. *359.*

Callias (H. de). — *359.*

Camélinat. — 213. 214. 215. 217. *360.*

Caria. — 86.

Carret. — 73.

Castagnary. — 181.

Caulet. — 80. *359.*

Caullet. — *359.*

Cavalier. — 245.

Cerésole. — 133. 134.

Chain. — 137.

Chardon. — 100. 101. 102. 103. 104. 105. 110. 115. 120. 124. 125.

Charpentier. — 72.

Chaudey. — 23. 81. 130. 236.

Chaumette. — 27.

Chauvin. — 124.

Chrétien. — 26. 27.

Cissey. — 53.

Claris. — 100. 107. 108. 115. 355.

Clément. — 301.

Clément (J.-B.). — 40.

Clément Thomas. — 117.

Cluseret. — 114. 130. 293.

Cœurderoy. — 100. 106. 107. 110.

Condorcet. — 34.

Coppée. — 129.

Courbet. — 80. 116. 172. 173. 174. 180. 181. 182. 316.

Couture. — 247.

Cros (Ch.). — *360.*

D

Dacosta (Ch.). — 66. 80. 245. 247.

Dacosta (G.). — 06. 80. 245. 247.

Dalou. — 219.

Daubigny. — 175. 176.

Daudet. — 73. *359.*

Davout. — 235.

Dayot. — 175. 214.

Decamps. — 141.

Delaroche. — 76.

Delescluze. — 28. 31. 32. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 115. 198.

Delorme. — 131.

Descaves. — 128.

Despois. — 76. 78.

Dessesquelle. — 131.

Dmitrieff. — 40.

Dombrowski. — 28.

Ducasse. — 80.

Ducrocq. — 223. 224.

Ducrot. — 223.

Dumay. — 114. 137. 141.

Dumont. — 179.

Dupré. — 215.

Duval. — 105. 115. 165.

E

Enne. — 65.

Eudes. — 80. 81. 86. 229.

F

Favre. — 133.

Fermé. — 66. 67.

Ferré. — 32. 41. 80. 105. 176. 245. 293.

Fesneau. — 106.

Flamant. — 73.

Flotte. — 89. 90. 95. 96. 263.

Flourens. — 69. 88. 110.

Franckel. — 40.

Frémine. — 71. 91. 158. 230.

G

Gaffiot. — 114. 115.

Gaillard. — 45. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112.

Gaittet. — 82.

Gambon. — 100.

Garnier-Pagès. — 119.

Ghys. — *360.*

Giffault. — 88. 245.

Gill. — 71. 73. 158. 168. 169. 170. 171. 224. 225. 226. 227. 228.

Girardin. — 34.

Glaser. — 74. 79. 86. 87. 88. 90. 91. 92. 95. 96.

Godefroy. — 220.

Granger. — 87.

Gravier. — 82.

Gromier. — 99. 100.

Grousset (Paschal). — 32. 66. 166.

H

Habeneck. — 69.

Harcourt (d'). — 22.

Henriette. — 166.

Herluison. — 66.

Hoffmann. — 75. 76. 77. 78. 79.

Huber. — 63. 65. 66. 67. 68. 70. 71. 79. 259. *359*.

Huet. — 23.

Humbert. — 47. 63. 65. 66. 80. 158. 248. 297. 301. 321.

J

Joly. — 29.

Josselin. — 119. 120.

Jourde. — 80.

Juge. — 103.

K

Kératry. — 74.

Krœber. — 70. 71. 73. 74. 79.

L

Lachaud. — 295.

Lætitia. — 57.

Lagarde. — 95. 96.

Lançon. — 218.

Lannes. — 235.

Lapeyrouse. — 244. 246.

Larochette. — 249.

Lautard. — 136. 137.

Laveur. — 172. 225.

Lebas. — 36.

Lebœuf. — 76.

Lecomte (général). — 117.

Le Flô. — 206.

Lefrançais. — 91.

Legrandais. — 100.

Lehugeur. — 242.

Lemerre. — 71.

Lenormand. — 35.

Lepelletier. — *360*.

Levraud. — 80. 86. 197. 198. 199. 200. 245.

Lisbonne. — 21. 31. 32. 198. 249.

Lissagaray. — 236.

Lonclas. — 140. 141.

Longuet. — 65. 66. 80. 82. 83. 91. 158. 261.

Louis-Napoléon. — 179.

Louis-Philippe. — 82. 179.

Lucipia. — 92.

Lullier. — 80. 87. 158.

M

Macé. — 115. 118. 119. 120.

Mac-Kean. — 40.

Madre. — 139.

Maître. — 21. 22. 23. 80. 158. 301.

Malon. — 114. 115.

Maroteau. — 63. 65. 80. 249.

Marpon. — 65.

Martelet. — 100.

Masséna. — 235.

Massenet. — 106. 107. 108. 109.

Massillon. — 73.

Massol. — 108.

Mayer. — 76.

Mégy. — 127.

Melliet (Léo). — 80.

Mendès. — *360.*

Mesureur. — 261.

Michault — 137.

Michelet. — 34.

Migne. — 76.

Millière. — 88.

Miot. — 123. 176.

Moiré. — 221.

Moutard. — 87.

Moutier. — 55. 247. 248.

Mun (A. de). — 59.

N

Napoléon. — 27. 57. 112. 173. 174. 178. 179.

Napoléon III. — 136.

Nefftzer. — 76.

Ney. — 28. 29. 235.

Nina (de Callias). — 106. *359. 360.*

Noro. — 72. 106. 107. 110.

O

Ollivier. — 67.

Oudet. — 69. 80. 86.

Oudinot. — 235.

P

Paget-Lupicin. — 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 66. 68. 91. 230. 242. 257. *359.*

Pain. — 32.

Paragot. — 243.

Passedouet. — 68. 80. 257.

Paz. — 92.

Perez. — 72.

Perrier. — 115. 122. 124.

Petite. — 115. 116. 117. 118.

Philippe. — 141.

Philippe (le père). — 24.

Picchio. — 76.

Pictet. — 104.

Pierre Dupont. — 172.

Pierre Leroux. — 100.

Piétri. — 109.

Pilhes. — 81.

Pilotell. — 25. 81. 91. 158. 166. *359.*

Plœuc (de). — 213.

Plonplon. — 27.

Ponnat (de). — 72.

Ponnaz. — 129. 132.

Protot. — 56. 121. 122. 124. 125. 126. 127. 131. 132. 133. 137. 172. 176. 216. 221. 225.

Proudhon. — 258. 259.

Puissant. — 66.

Pyat. — 100. 159. 166. 172. 249. 316.

Q

Quékel. — 38.

Quinsonas (de). — 53.

R

Rambaud. — 137.

Razoua. — 115. 116. 117. 118. 130. 186. 353. 354. 355. 356.

Rebecca. — 64. 65. 66. 68. 70.

Reclus (Elie). — 180.

Reclus (Elisée). — 180.

Régère. — 80. 229. 230. 231. 250.

Regnard. — 86.

Rigault. — 22. 23. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 66. 69. 70. 74. 80. 81. 86. 88. 103. 105. 106. 158. 180. 236. 237. 244. 247. 248. *359*.

Rigolette. — 247.

Ritzinger. — 76.

Rochefort. — 32. 69. 106. 115. *360*.

Rochette. — 257.

Rogeard. — 71. 77. 78. 82. 83. 84. 91. 158.

Roger. — 72.

Rossel. — 45. 108. 198.

Rossi. — 34.

Roullier. — 66. 68. 69. 80. 87. 91. 94. 230. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. *359*.

Rousseau. — 193. 195. 196.

Ruchonnet. — 133.

S

Salignac de Fénelon (de). — *359*.

Sapia. — 92.

Sarcey. — 295.

Séran. — 222.

Simon (Jules). — 257.

Slom. — 26. 128. 130. 131. 180. 181.

Sornet. — 68. 69. 80. 164. 165. 166. 169. 171. 245. 257.

Soubeiran. — 66.

Soufflet. — 21.

Soult. — 235.

Spoll. — 29.

Suarez. — 72.

T

Tardieu. — 221.

Taschereau. — 82.

Teulière. — 80.

Theisz. — 31. 32.

Thérion. — *359*.

Thiers. — 34. 95. 263.

Thirifocq. — 116.

Thirion. — 76. *359*.

Thomas d'Aquin. — 72.

Treillard. — 47. 48. 52. 73.

Treillard (Camille). — 73. 91.

Tribalet. — 221. 222.

Tridon. — 80. 87.

V

Vabre. — 294.

Vaillant. — 47. 80. 84. 293.

Vallée. — 191.

Vallès. — 63. 65. 66. 67. 69. 72. 80. 83. 90. 108. 109. 123. 128. 129. 131. 158. 166. 221. 230. 244. 249. 257. 258. 293. 294. 301.

Varlin. — 82. 293.

Verlaine. — *360*.

Vermersch. — 47. 58. 71. 75. 80. 135. 136. 138. 139. 140. 141. 172. 173. 174. 229. 230. 232. 234. 235. 236. 247. 297. 321. *360*.

Vermorel. — 28. 31. 32. 33. 34. 65. 67. 80. 91.

Veysset. — 245.

Vialle. — 76.

Vibert. — *360*.

Victor Hugo. — 76.

Victor Noir. — 69. 234.

Villemain. — 34.

Vinchon. — 221.

Vinoy. — 33. 169.

Voltaire. — 193. 195. 196.

Vuillaume. — 56. 257. 287. 296. 325. 326. 335. 339.

W

Washburne. — 40.

Weiss (J.-J.). — 87.

Wiget. — 140. 141.

Wroblewski. — 80.

On nous demande souvent de quoi se compose officiellement une collection complète des cahiers.

A la date du premier avril 1909, une collection complète des cahiers se compose officiellement de :

A. — *une collection complète de nos* éditions antérieures ;

B. — *une collection complète de nos* neuf premières séries ;

C. — *un abonnement à la* dixième *série ;*

D. — *une inscription pour un exemplaire du* Polyeucte.

Ces quatre éléments sont également indispensables et nulle collection ne peut, dans le commerce de la librairie, être tenue pour complète si elle manque, en tout ou en partie, de l'un quelconque de ces quatre éléments.

A. — *nos* éditions antérieures *sont énumérées à la fin du premier cahier de la présente série ;*

B. — *nos* neuf premières séries *sont énumérées à la fin du premier cahier de la présente série;*

C. — *les conditions de l'abonnement à la* dixième *série, qui est la série en cours, sont énoncées ci-après;*

D. — *les conditions de l'inscription pour un exemplaire du* Polyeucte *ont été énoncées en tête du premier cahier de la présente série.*

Il a été tiré de ce cahier vingt exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant ;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement;

et sept exemplaires d'auteur numérotés a, b, c, d, e, f, g *exemplaires d'auteur.*

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette dixième série est de deux cents francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume, J. Saling et compagnie successeurs), 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième, de la sixième, de la septième ou de la huitième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII+408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la dixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement: on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette dixième série.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, c'est-à-dire du premier septembre de chaque année au 31 août de l'année suivante; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie.....	**vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle.....	**vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman.....		**deux cents francs** pour tous pays

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi jusqu'au 31 décembre 1908 on pouvait encore avoir pour vingt francs les onze cahiers non épuisés de la neuvième série.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi depuis le premier janvier 1909 la neuvième série incomplète se vend vingt-huit francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 278

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine... 281

MAXIME VUILLAUME. — mes cahiers rouges.... 283

VI. — *au large* 285

A LA MÉMOIRE 287

en pleine terreur 289

dans ma prison 291
transes 293
Ceux qui dénoncent 295
On va perquisitionner 297
gardien de la paix ! 299
Fuite 300

premières péripéties 303

Imprudences 305
le garde champêtre 306
à la Mairie 308
Brave cœur ! 309

arrestation 313

Troyes 315
les deux gendarmes 316
Consternation 317
Passeports 319
Oublié ! 321
Joyeuse aventure 324

mon oncle le marchef 327

Accueil 329
la chambre aux Prussiens 330
Apparition 334
Malin commissaire 337

hors frontière 341
Départ 343
vers le Jura 344
Contrebandier 346
au Port 348

Genève 351
Eugène Razoua 353
en paix 354

Notes et corrections 359

INDEX *alphabétique général* des notices biographiques individuelles 363

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL *des noms propres cités* 365

On nous demande souvent 373

Il a été tiré de ce cahier 375

Pour savoir ce que sont 377

Nos cahiers sont édités 379

Table de ce cahier 383

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce onzième cahier et pour vingt exemplaires sur whatman le mardi 23 mars 1909.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 3553

DOUZIÈME CAHIER DE LA DIXIÈME SÉRIE

DANIEL HALÉVY

le travail du Zarathoustra

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant le dimanche
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

139948
4.10.10

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci,

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série : nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même;

c) le prix actuel;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Daniel Halévy, — *Michelet et Quinet;* — et dans le même cahier présentation des quelques textes (IV-21, *mardi 21 juillet 1903*..... deux francs 250 et 253

— — *Histoire de quatre ans,* 1997-2001 (V-6, *mardi 22 décembre 1903*..... deux francs 300

— — *Louis Ménard,* une étude préliminaire à la réimpression de Louis Ménard, *Prologue d'une Révolution* (V-18, *mardi 28 juin 1904*..... quatre francs 384

— — *un épisode* (IX-6, *mardi 10 décembre 1907* ÉPUISÉ

DU MÊME AUTEUR

en vente à la *librairie des cahiers*

DANIEL HALÉVY. — **Essai sur le mouvement ouvrier en France.** — *Société Nouvelle de Librairie et d'Édition.* 1901..... trois francs cinquante

DANIEL HALÉVY ET ROBERT DREYFUS. — une traduction française (1893) de FRÉDÉRIC NIETZSCHE. — **le Cas Wagner**, *un problème musical* ..... deux francs

DANIEL HALÉVY. — **Émile Duclaux** (1840-1904) *d'après un travail inédit de madame Duclaux.* Librairie de *Pages Libres.* 1907..... cinquante centimes

le travail du Zarathoustra

I

LA CONCEPTION DU RETOUR ÉTERNEL

I

LA CONCEPTION DU RETOUR ÉTERNEL

En juillet 1881, Frédéric Nietzsche venait de publier un recueil d'aphorismes, *Aurore*, où s'annonçaient enfin ses dernières pensées. Libéré des religiosités wagnériennes; libéré de l'ascétisme critique auquel il s'astreignait depuis six ans, il entrevoyait, par delà ces négations qu'il avait essayées, une multitude d'idéalités inconnues, de modes lyriques et moraux.

Où voulons-nous aller ?

écrit-il ;

Voulons-nous franchir la mer ? Où nous entraîne cette passion puissante, qui prime pour nous toute autre passion ? Pourquoi ce vol éperdu dans cette direction, vers le point où jusqu'à présent tous les soleils *déclinèrent* et *s'éteignirent?* De nous aussi peut-être on dira quelque jour que, gouvernant toujours vers l'ouest, nous espérions atteindre une Inde inconnue, — mais que c'était notre destinée d'échouer devant l'infini ? Ou bien, mes frères, ou bien ? —

Il avait mis cet *ou bien* au terme de son livre et cette interrogation finale lui semblait belle. « Quel autre

livre, écrit-il à un ami, s'achève sur un *ou bien?* » — Il l'aimait, mais n'était pas homme à s'attarder en elle. Il considérait *Aurore* comme l'exercice d'un convalescent qui s'amuse avec les désirs, les idées, et trouve en chacune son plaisir, plaisir de malice ou d'amour. Ç'avait été un jeu qui devait prendre fin. Je dois maintenant choisir parmi ces idées entrevues, pensait-il ; je dois en saisir une, l'exprimer dans sa force et clore mes années de retraite et d'attente.

« En temps de paix, a-t-il écrit, l'homme aux instincts guerriers se tourne contre lui-même. » A peine sorti de ses combats, Nietzsche cherche une occasion nouvelle de combats.

Il était resté, jusqu'à la mi-juillet, à Recoare, en Vénétie, sur les premières pentes des Alpes italiennes. Il dut chercher un refuge moins brûlant. Il n'avait pas oublié ces hautes vallées alpestres qui lui avaient donné, deux ans auparavant, un répit de santé et un rapide bonheur : Il monta vers elles et s'installa d'une façon rustique dans l'Engadine alors solitaire, à Sils-Maria. Il eut, pour un franc par jour, une chambre dans une maison paysanne ; une auberge voisine lui fournit ses repas. De rares touristes passaient ; aucun ne séjournait, et Nietzsche, lorsqu'il se trouvait d'humeur causante, allait rendre visite à l'instituteur ou au curé : braves gens qui gardèrent le souvenir de ce professeur allemand si singulier, si instruit, modeste et bon.

*
* *

Il réfléchissait alors sur les problèmes de la philosophie naturaliste. Le système de Spencer était en vogue

et nouveauté : Frédéric Nietzsche méprisait cette cosmogonie qui prétend supplanter le christianisme et lui reste soumise. Spencer ignore la providence, mais croit au progrès. Il enseigne la réalité d'un concert entre les mouvements des choses et les aspirations de l'humanité. Il conserve dans un univers sans Dieu les harmonies chrétiennes. Frédéric Nietzsche a suivi des écoles plus viriles : Empédocle, Héraclite, Spinoza, Goethe, sont des penseurs au regard calme qui savent étudier la nature sans chercher en elle quelque assentiment à leurs désirs. Il reste obéissant à ces maîtres et il sent croître, mûrir en lui, une idée grande et neuve.

Nous devinons à travers ses lettres l'émotion dont il est saisi. Il a besoin d'être seul et défend avec énergie sa solitude. Le docteur Paul Rée, un ami, qui admire *Aurore*, veut le lui dire et l'aller voir. Frédéric Nietzsche l'apprend et se désespère.

Ma bonne Lisbeth,

écrit-il à sa sœur,

je ne puis me résoudre à télégraphier à Rée qu'il ne vienne point. Pourtant je dois considérer comme un ennemi *quiconque* vient interrompre mon travail d'été, mon travail d'Engadine, c'est-à-dire mon devoir même, ma « seule chose nécessaire ». Un homme ici, au milieu de ces pensées qui jaillissent de tous côtés en moi, — c'est une terrible chose; et si je ne puis mieux défendre ma solitude, je quitte l'Europe pour beaucoup d'années, je le jure! Je n'ai plus de temps à perdre...

Mademoiselle Nietzsche prévint Paul Rée, qui renonça à son projet.

Il trouve enfin cette idée dont le pressentiment

l'agite avec tant de violence. — Un jour qu'il allait à travers bois de Sils-Maria jusqu'à Silvaplana, il s'assit non loin de Surlée au pied d'un rocher pyramidal : à cette minute et à cette place il conçut le Retour Éternel. Il pensa : le temps, dont la durée est infinie, doit ramener, de période en période, une disposition identique des choses. Cela est nécessaire; donc il est nécessaire que toutes choses reviennent. Dans tel nombre de jours, imprévisible, immense mais limité, un homme, en tout semblable à moi, moi-même enfin, assis à l'ombre de ce roc, retrouvera ici-même cette même idée. Et cette même idée sera par cet homme retrouvée non pas seulement une fois mais un nombre de fois infini, car ce mouvement qui ramène les choses est infini. Donc nous devons écarter toute espérance et penser fermement : nul monde céleste ne recevra les hommes, nul avenir meilleur ne les consolera. Nous sommes les ombres d'une nature aveugle et monotone, les prisonniers de chaque instant. Mais nous devons penser aussi : l'instant n'est pas une chose passagère puisqu'il revient éternellement. Le moindre est un monument éternel doué de valeur infinie. « *Que tout revienne sans cesse,* écrit-il, *c'est l'extrême rapprochement d'un monde du devenir avec un monde de l'être : sommet de la méditation.* » (1)

L'émotion de la découverte fut si vive qu'il pleura et resta longtemps abîmé dans ses larmes. Il avait donc réussi son effort. Sans faiblir devant la réalité, sans s'écarter du pessimisme; au contraire, en menant à

---

(1) Cette formule est donnée dans *Der Wille zur Macht,* paragraphe 286.

ses dernières conséquences l'idée pessimiste de la réalité, il avait découvert cette doctrine du Retour qui, conférant aux plus fugitives choses l'éternité, restaure en chacune d'elles la puissance lyrique, la valeur religieuse nécessaire à l'âme. — En quelques lignes, il formula l'idée, et data : « Commencement d'août 1881, à Sils-Maria, à 6.000 pieds au-dessus de la mer et beaucoup plus au-dessus de toutes choses humaines ! »

Il vécut durant quelques semaines dans un état de ravissement et d'angoisses : sans doute les mystiques connaissent des émotions semblables, et leur vocabulaire convient ici. Il éprouvait un orgueil divin ; mais dans le même instant il avait peur et s'épouvantait, comme ces prophètes d'Israël qui tremblent devant Dieu en recevant de lui l'ordre de leur mission. Le malheureux homme, si blessé par la vie, envisageait avec un indicible effroi la perpétuité des retours. Ce lui était une attente insupportable, un supplice : mais il aimait ce supplice. Il s'imposait l'idée du Retour Éternel comme un ascète s'impose le martyre. *Lux mea crux*, écrivit-il en ses notes, *Crux mea lux! Lumière ma croix, Croix ma lumière!* Son agitation, que le temps n'apaisait point, devenait extrême : il s'effrayait, car il n'ignorait pas la menace qui pesait sur sa vie.

A mon horizon s'élèvent des pensées, quelles pensées! écrit-il à Peter Gast, le 14 août ;

je ne soupçonnais rien de tel. Je n'en dis pas davantage, je veux maintenir en moi un calme inébranlable. Hélas, ami, des pressentiments me traversent parfois l'esprit. Il me semble que je mène une vie très dangereuse : car ma machine est de celles qui peuvent *sauter!* L'intensité de mes sentiments me fait frémir et rire

— deux fois déjà j'ai dû rester à la chambre, et pour une raison ridicule : j'avais les yeux irrités, pourquoi ? Parce qu'en me promenant j'avais trop pleuré ; non pas des larmes sentimentales, mais des larmes de joie ; et je chantais et disais des folies, plein d'une nouvelle idée que je dois proposer aux hommes...

Dès lors il conçoit une tâche nouvelle : tout ce qu'il a fait jusqu'alors ne fut qu'essai maladroit ou recherche : le temps est venu d'édifier l'œuvre. Quelle ? Il hésite : ses dons d'artiste, de critique, de philosophe, le séduisent en divers sens. Mettra-t-il en forme de système sa doctrine du Retour Éternel ? Il y songe un instant, peut-être. Mais non : ce n'est pas une doctrine, c'est un symbole, il faut l'entourer de lyrisme et de rythme. — Ne pourrait-il rénover cette forme oubliée que créèrent les penseurs de la plus ancienne Grèce et dont Lucrèce nous transmet un modèle ? Frédéric Nietzsche accueille cette idée : il lui plairait de traduire sa conception de la nature en un langage poétique, en quelque prose musicale et scandée. Il cherche encore : et son désir d'un langage rythmé, d'une forme vivante et comme palpable, lui suggère une pensée nouvelle : ne pourrait-il introduire au centre de son œuvre une figure humaine, un annonciateur, un héros ? Un nom lui vient à l'esprit : Zarathoustra, l'apôtre persan, mystagogue du feu. Un titre, un sous-titre, quatre lignes rapidement écrites, annoncent le poème :

MIDI ET ÉTERNITÉ

Signe d'une vie nouvelle

Zarathoustra, né aux bords du lac Urmi, quitte à trente ans sa patrie, se dirige vers la province Aria et en dix années de solitude compose le Zend-Avesta.

Dès lors ses promenades, ses méditations cessent d'être solitaires : Frédéric Nietzsche écoute et recueille sans cesse les paroles de Zarathoustra. En trois distiques d'une allure douce, presque tendre, il a dit comme était entré dans sa vie ce compagnon :

SILS-MARIA

J'étais assis là dans l'attente — dans l'attente de rien;
Je jouissais, par delà le bien et le mal, tantôt

De la lumière, tantôt de l'ombre, abandonné
Au jour, au lac, au midi, au temps sans but.

Alors, ami, soudain un est devenu deux —
Et Zarathoustra passa auprès de moi...

*
* *

En septembre, la saison devint tout à coup froide et neigeuse. Frédéric Nietzsche fut éprouvé par cette intempérie : son exaltation tomba et un long temps de dépression commença. Il pensait constamment au Retour Éternel : mais ayant perdu courage il n'en sentait plus que l'horreur. « J'ai revécu les jours de Bâle, écrivit-il à Peter Gast. Par-dessus mon épaule la mort me regarde... » Il est bref en ses plaintes : un mot doit nous suffire à deviner des abîmes. Trois fois, durant ces semaines de septembre et d'octobre, il fut tenté par le suicide. D'où lui venait cette tentation? Voulait-il éviter la souffrance? Non; car il était brave. Voulait-il prévenir la destruction de son esprit? Cette deuxième hypothèse est la vraie, peut-être.

Il descendit à Gênes et continua d'être éprouvé par

les vents humides, les cieux bas d'un automne capricieux. Il supportait impatiemment l'absence de lumière. Une tristesse différente compliquait son ennui : *Aurore* n'avait aucunement réussi. Les critiques avaient ignoré l'œuvre, les amis l'avaient lue à peine; Erwin Rohde, le plus cher, le plus estimé, n'avait pas répondu à l'envoi du livre. Frédéric Nietzsche lui écrivit de Gênes, le 21 octobre :

Cher, vieil ami,

Sans doute quelque embarras t'arrête. Je t'en prie, en toute sincérité : ne m'écris pas ! Cela ne changera rien entre nous; mais il m'est insupportable de penser qu'en envoyant un livre à un ami, j'exerce sur lui une sorte de *pression*. Qu'importe un livre ! Ce qui me reste à faire importe davantage — ou je ne saurais pourquoi vivre. L'instant est dur pour moi, je souffre *beaucoup*.

Amicalement, ton F. N.

Erwin Rohde ne répond pas à cette lettre même.

Novembre est beau : Frédéric Nietzsche se ranime. « Je me relève de mes désastres », écrit-il. Il parcourt la montagne et la côte gênoise, retourne sur les rochers où lui étaient venues les proses d'*Aurore*. Telle est la douceur du temps qu'il peut se baigner dans la mer. « Je me sens si riche, si fier, écrit-il à Peter Gast, tout à fait *principe Doria*. Vous seul me manquez, cher ami, vous et votre musique ! »

Depuis les représentations des *Nibelungen* à Bayreuth — depuis plus de cinq ans — Frédéric Nietzsche s'était privé de musique. *Cave musicam!* écrivait-il. Il craignait, s'il s'abandonnait à la jouissance des sons, d'être repris par le magicien des sons, Richard Wagner. Mais il était enfin délivré de ces craintes. Son ami

Peter Gast lui avait joué, en juin, à Recoare, des chants et des chœurs qu'il s'était diverti à composer sur des épigrammes de Goethe. Paul Rée avait dit un jour : « Aucun musicien moderne ne serait capable de mettre en musique des vers si légers. » Peter Gast avait relevé le défi — et gagné la partie, estima Nietzsche, ravi par la vivacité des rythmes. « Persévérez, conseilla-t-il à son ami ; travaillez contre Wagner musicien comme je travaille contre Wagner philosophe. Efforçons-nous, Rée, vous et moi, d'affranchir l'Allemagne. Si vous réussissez à trouver une musique assortie à l'univers de Goethe (elle n'existe pas), vous aurez fait une grande chose... » Cette pensée reparaît en chacune de ses lettres : son ami est à Venise, il est à Gênes ; et il espère qu'en ce même hiver l'Italie va leur inspirer à tous deux, allemands déracinés, une métaphysique et une musique nouvelles.

Il profite de sa santé meilleure pour aller au théâtre. Il entend la *Sémiramis* de Rossini, et quatre fois la *Juliette* de Bellini. Un soir il fut curieux d'entendre une œuvre française dont l'auteur lui était inconnu :

Hurrah ! ami !

écrit-il à Peter Gast,

encore une trouvaille heureuse : un opéra de Georges Bizet (qui est-ce donc ?!) : *Carmen*. Cela s'écoute comme une nouvelle de Mérimée, spirituelle, forte, par instant émouvante. Un vrai talent français, que Wagner n'a pas désorienté, un franc disciple de Berlioz... Je ne suis pas loin de penser que *Carmen* est le meilleur opéra qui existe ; si longtemps que nous vivions, il restera à tous les répertoires d'Europe.

La découverte de *Carmen* est l'événement de son hiver. Maintes fois il en parle, maintes fois il y re-

tourne : quand il a écouté cette musique franche et passionnée, il se sent mieux armé contre les séductions romantiques toujours puissantes sur son âme. « *Carmen* me délivre », écrira-t-il.

*
* *

Frédéric Nietzsche retrouve le bonheur dont il avait joui l'année précédente; semblable, mais soutenu par une émotion plus grave : le plein midi de sa pensée se lève après l'aurore. Vers la fin de décembre il traverse et surmonte une crise. Une sorte de poème en prose commémore cette crise. Nous le traduirons ici : c'est la suite de ces méditations, de ces examens de conscience qu'il écrivait, jeune homme, à chaque saint Sylvestre :

Pour la nouvelle année. — Je vis encore, je pense encore : il faut encore que je vive, car il faut encore que je pense. *Sum, ergo cogito : cogito, ergo sum.* C'est aujourd'hui le jour où chacun est libre d'exprimer son désir et sa pensée la plus chère : moi aussi, j'exprimerai donc le souhait que je forme en moi-même aujourd'hui, et je dirai quelle pensée, cette année, je prends à cœur avant toute autre — quelle pensée j'ai choisie comme raison, garantie, douceur de ma vie à venir ! Je veux m'exercer chaque jour à voir en toute chose, comme une beauté, le nécessaire — ainsi je serai l'un de ceux qui rendent belles les choses. *Amor fati :* que cela soit dorénavant mon amour ! Je ne veux pas entrer en guerre contre la laideur. Je ne veux pas accuser, je ne veux même pas accuser les accusateurs. *Détourner mon regard,* que cela soit ma seule négation. D'un mot : je veux, en toute circonstance, être toujours un affirmateur !

Les trente jours de janvier passent sans qu'un nuage paraisse au ciel : il dédiera à ce beau mois, en signe de gratitude, le quatrième livre de la *Gaya Scienza,*

qu'il intitule : *Sanctus Januarius ;* livre admirable, riche de pensée critique, de finesses intimes, et de la première à la dernière ligne dominé par une émotion sacrée — *amor fati.*

En février, Paul Rée, traversant Gênes, resta quelques jours avec son ami, qui lui montra ses promenades préférées et le mena vers ces anses rocheuses « où dans quelque six cents ans, quelque mille ans », écrit-il gaiement à Peter Gast, « on élèvera une statue à l'auteur d'*Aurore* ». Puis Paul Rée descendit à Rome, où l'attendait mademoiselle de Meysenbug. Il était curieux de pénétrer là-bas dans le monde wagnérien que l'attente du *Parsifal* agitait fort : c'était en juillet, à Bayreuth, que devait être donné le mystère chrétien. Frédéric Nietzsche ne voulut pas accompagner Paul Rée. Il préservait sa solitude et réfléchissait à son œuvre prochaine, l'exposition lyrique du Retour Éternel. Quelle forme prenait-elle alors en son esprit ? Nous l'ignorons. Il n'aimait pas à parler de son travail : il voulait achever avant d'annoncer. Pourtant il désirait que ses amis connussent ce mouvement nouveau où il engageait sa pensée. Il adressa à mademoiselle de Meysenbug une lettre où Wagner était mal traité ; puis il ajouta une promesse assez mystérieuse. « Si je ne m'illusionne sur mon avenir, écrit-il, c'est par mon œuvre que sera continué ce qu'il y a de meilleur dans l'œuvre de Wagner — et voilà peut-être le comique de l'aventure... »

*
* *

Au début du printemps, Frédéric Nietzsche, séduit par un caprice, fit marché avec le patron d'un voilier

italien en partance pour Messine et traversa la Méditerranée. Le passage fut terrible : il fut malade à mourir. Mais son séjour fut d'abord heureux : il écrivit des vers, plaisir que depuis plusieurs années il avait cessé de connaître. Ce sont des impromptus, des épigrammes, peut-être inspirés de ces saillies goethéennes que Peter Gast avait mises en musique. Il cherchait alors un coin de nature et d'humanité favorable à la production de sa grande œuvre : la Sicile, « margelle du monde où le bonheur habite », enseigne le vieil Homère, lui parut un refuge idéal ; et, oubliant soudain qu'il ne supportait pas les chaleurs, il décida de s'installer à Messine pour tout l'été. Quelques jours de sirocco, en fin d'avril, le mirent à bas et il prépara son départ.

Sur ces entrefaites, il reçut un mot de mademoiselle de Meysenbug qui le pressait très instamment de s'arrêter à Rome. Rome était l'une de ses étapes naturelles : il accepta. Pourquoi cette insistance de mademoiselle de Meysenbug ? Nous le savons. Cette femme excellente ne s'était jamais résignée au malheur de l'ami dont elle avait en vain cherché à rendre la destinée plus douce. Elle savait la délicatesse, la tendresse de son cœur, et souhaitait souvent lui trouver une compagne : au printemps de cette année 1882, elle crut avoir trouvé. C'était la raison de sa lettre. — Mademoiselle de Meysenbug avait le goût et l'habitude de la bonté ; peut-être elle ne prenait pas assez garde que la bonté est un art difficile où les défaites sont cruelles.

La jeune fille qu'elle avait trouvée s'appelait Lou Salomé. Elle était juive, elle était russe, admirable d'intelligence et d'ardeur intellectuelle. Il n'est pas rare de voir surgir ainsi, à Paris, Florence ou Rome, quelque

demoiselle excitée, native de Philadelphie, de Bucarest ou de Kief, qui vient avec une impatience barbare s'initier à la culture et conquérir un foyer dans nos vieilles capitales. Celle-ci, assurément, était de qualité rare : sa mère la suivait à travers l'Europe, portant les manteaux et les châles.

Mademoiselle de Meysenbug s'engoua d'elle et désira aussitôt que Nietzsche connût cette rare créature. D'accord avec Paul Rée, qui la connaissait de plus longue date, semble-t-il, et l'appréciait aussi, elle écrivit sa lettre.

Frédéric Nietzsche arrive et entend l'éloge de mademoiselle Lou. Elle est fine, inspirée, vaillante ; intransigeante dans la recherche et l'affirmation ; par tous les traits de son enfance une héroïne : c'est la promesse d'une grande vie. A l'église Saint-Pierre, un matin, la jeune fille et le philosophe sont présentés l'un à l'autre. Mademoiselle Lou Salomé discerna aussitôt la qualité singulière de l'homme qu'on lui amenait. Frédéric Nietzsche avait désappris, durant ses longs mois de vie solitaire, le plaisir de causer et d'être écouté. « La jeune russe » (c'est ainsi qu'il l'appelle en ses lettres) l'écouta ; et l'aventure — enfin ce fut un drame — commença aussitôt.

Peu de jours après cette première entrevue, mademoiselle Salomé quitta Rome. Nietzsche et Rée partirent avec elle, tous deux enthousiastes de leur compagne. Nietzsche disait à Rée : C'est une femme admirable, épousez-la... — Non, disait l'autre avec gravité, je suis pessimiste, l'idée de propager la vie humaine m'est odieuse... Madame Salomé examinait ces deux hommes empressés autour de son enfant : Frédéric Nietzsche

l'inquiétait ; elle préférait Paul Rée et travaillait pour lui.

Les deux femmes et les deux philosophes s'arrêtèrent à Lucerne. Frédéric Nietzsche voulut montrer à sa nouvelle amie cette maison de Triebschen où il avait connu Richard Wagner. Qui ne pensait alors au maître? Il la mena jusqu'aux peupliers dont les hauts feuillages enclosent les jardins. Il lui raconta les jours inoubliables, les gaietés, les colères magnifiques du grand homme. Assis aux bords du lac, il parlait d'une voix basse, contenue, et détournait un peu son visage bouleversé par le rappel des joies dont il s'était privé : soudain il se tut, et la jeune fille, l'observant, vit qu'il pleurait.

Il lui confessa toute sa vie : son enfance, la maison pastorale, la grandeur mystérieuse du père si vite enlevé; les années pieuses, les premiers doutes et l'horreur de ce monde sans Dieu où il faut se résoudre à vivre; la découverte de Schopenhauer et de Wagner, la religion qu'il avait sentie pour eux et qui l'avait consolé de l'autre qu'il avait perdue.

— Oui, dit-il (mademoiselle Salomé rapporte ces paroles), c'est ainsi qu'ont commencé mes aventures. Elles ne sont pas terminées; où me mèneront-elles? Où m'aventurerai-je encore? Ne devrai-je pas revenir enfin à la foi? A quelque nouvelle croyance?

Et il ajouta avec gravité :

— En tous cas un retour au passé est plus vraisemblable que l'immobilité.

En mai il la quitta, non sans espoir de réunion prochaine. Lou Salomé allait à Bayreuth d'où Nietzsche voulait s'exclure. Elle promit de le rejoindre aussitôt après les fêtes : elle pourrait confronter ainsi la der-

nière pensée du maître et celle du disciple affranchi. Il lui conseilla la lecture d'un de ses livres : *Schopenhauer comme éducateur*. Il avouait toujours cette œuvre de jeunesse, hymne à la bravoure d'un penseur, à la solitude volontaire.

— Lisez cela, dit-il à Lou Salomé, et vous serez prête à m'entendre.

Le huit mai, traversant Bâle, il vit les Overbeck et leur conta l'événement avec une exaltation étrange. Une femme était entrée dans sa vie : c'était un bonheur pour lui, un bienfait pour sa pensée ; elle serait dorénavant plus vive, plus nuancée, plus riche, plus émouvante. Assurément il eût préféré ne pas épouser mademoiselle Salomé : il dédaignait tout lien de chair ; mais peut-être il serait obligé de lui donner son nom pour la préserver des bavardages ; et de son union spirituelle naîtrait un fils spirituel : le prophète Zarathoustra... Ces épanchements ne laissèrent pas d'inquiéter les Overbeck : ils auguraient mal d'une liaison si bizarre et d'un enthousiasme si prompt.

Frédéric Nietzsche quitta Bâle et rentra en Allemagne : il désirait alors se rapprocher de son pays. Il était, nous le savons, coutumier de tels désirs absorbants et subits. Un Suisse, rencontré à Messine, lui avait vanté la beauté de Grunewald, près de Berlin : il voulut s'y fixer et l'écrivit à Peter Gast auquel, six semaines auparavant, il indiquait comme résidence Messine.

Il alla visiter ce Grunewald, qui lui plut assez ; mais il vit par la même occasion Berlin et quelques Berlinois, qui lui déplurent extrêmement. Il s'aperçut que ses derniers livres n'avaient pas été lus, qu'on

ignorait sa pensée. On savait seulement qu'il était ami de Paul Rée, sans doute son disciple. Il n'aima point cela, partit sans retard et passa quelques semaines à Naumburg où il dicta le manuscrit de son prochain livre, *La Gaya Scienza*. Aux siens, semble-t-il, à sa mère et à sa sœur, il parla discrètement de la nouvelle amie.

Le 27 juillet était la date fixée pour la représentation du *Parsifal*. Frédéric Nietzsche alla séjourner dans un village des forêts Thuringiennes, Tautenburg, peu distant de Bayreuth où tous ses amis allaient se retrouver : les Overbeck, les Seydlitz, Gersdorff, mademoiselle de Meysenbug, mademoiselle Lou Salomé, Lisbeth Nietzsche sa sœur. Il se sentait comme proscrit. A cet instant, peut-être, un mot du maître eût suffi à le ramener, et peut-être il attendit, il espéra ce mot. Mademoiselle de Meysenbug voulut faire un essai de conciliation : devant Richard Wagner elle osa nommer Frédéric Nietzsche. Richard Wagner lui imposa silence et sortit en claquant la porte.

Frédéric Nietzsche resta donc dans ses forêts. Il relut une dernière fois son manuscrit et l'envoya à l'impression. Il sentait un peu de honte en publiant ce nouveau recueil d'aphorismes. Ses amis, il le savait, blâmaient ces volumes trop nombreux, ces essais trop courts, ces esquisses à peine formées. Il les écoutait avec une sérieuse et bonne volonté d'être modeste : mais il ne pouvait se résoudre à croire que ses essais, si courts fussent-ils, ses esquisses, si peu formées, ne valussent la peine d'être lues.

Il pensait beaucoup aux fêtes de Bayreuth : mais il dissimulait ou n'avouait qu'à demi ses regrets. « Je suis bien content de n'y pouvoir aller, écrit-il à Lou Salomé.

Et pourtant si je pouvais être à côté de vous, en bonne humeur de causerie; si je pouvais vous dire à l'oreille ceci, cela, eh bien, je pourrais supporter la musique de *Parsifal* (autrement, je ne saurais). »

Parsifal triompha. Nietzsche accueillit moqueusement cette nouvelle. « Vive Cagliostro! » écrit-il à Peter Gast. « Le vieil enchanteur a retrouvé un prodigieux succès; les vieux messieurs sanglotaient... »

La « jeune russe » le vint rejoindre sitôt les fêtes terminées. Lisbeth Nietzsche l'accompagnait; les deux jeunes filles s'installèrent ensemble dans l'hôtel où les attendait Frédéric Nietzsche : alors il entreprit d'initier son amie.

Elle avait entendu à Bayreuth le mystère chrétien, l'histoire de la douleur humaine traversée comme une épreuve et consolée enfin par la béatitude. Frédéric Nietzsche lui enseigna un mystère plus tragique : la douleur est notre vie et notre destin même; n'espérons pas la traverser; acceptons-la plus entièrement que les chrétiens ne firent jamais! arrêtons-nous en elle, épousons-la; et méditons, pour exercer notre courage, le Retour Éternel. « Inoubliables sont pour moi ces heures où il me révéla ses pensées, écrit mademoiselle Lou Salomé. Il me les confiait, comme si elles eussent été un mystère indiciblement pénible à dire : il n'en parlait qu'à voix basse, avec toutes les apparences de la plus profonde horreur. Et véritablement, la vie était pour lui une si vive souffrance qu'il souffrait du Retour Éternel comme d'une certitude atroce. » Mademoiselle Lou Salomé écoutait ces confessions avec une intelligence et une émotion dont les pages qu'elle écrivit ensuite ne permettent pas de douter.

Elle conçut un hymne bref qu'elle dédia à Frédéric Nietzsche :

Comme l'ami aime l'ami,
Ainsi je t'aime, vie surprenante!
Que je jubile ou pleure en toi,
Que tu me donnes souffrance ou joie,
Je t'aime avec ton bonheur et ta peine :
Et si tu dois m'anéantir,
En te quittant je souffrirai
Comme l'ami qui s'arrache aux bras de l'ami.
Je t'étreins avec toute ma force :
Si tu n'as plus aucun bonheur pour moi
Soit! Il me reste — ta souffrance.

Nietzsche, ravi par l'offrande, voulut composer sur ces vers un dithyrambe douloureux. Depuis huit années il s'était interdit l'invention musicale qui l'énervait et l'épuisait. Le trop émouvant travail lui causa de grandes peines : névralgies, crises de doute, de sécheresse et de satiété. Il dut s'aliter quelques jours. De sa chambre même, il adressait à Lou Salomé de courts billets : « Au lit. Terrible accès. *Je méprise la vie.* »

Mademoiselle Salomé nous donne ce récit. Mademoiselle Nietzsche raconte très différemment les choses. Lou Salomé, dit-elle, ne fut jamais l'amie sincère de son frère : elle était curieuse de l'entendre, mais sa passion, son enthousiasme n'étaient que feintes et elle était souvent fatiguée par son agitation terrible. — Il est difficile de décider entre ces deux femmes. Nous inclinons à croire que mademoiselle Nietzsche était jalouse de cette initiation qu'elle n'avait pas reçue et qu'il faut l'écouter prudemment. Pourtant une lettre de Nietzsche à Peter Gast donne à penser qu'il y a quelque vérité dans ses affirmations.

Lou reste encore une semaine avec moi,

écrit-il, le 20 août,

de Tautenburg ;

elle est *la plus intelligente de toutes les femmes*. Tous les cinq jours une petite scène tragique s'élève entre nous. Tout ce que je vous ai écrit sur elle est absurde, et non moins absurde, sans doute, ce que je vous écris présentement.

Cette phrase un peu méfiante et réticente n'indique pas un cœur moins épris. Lou Salomé quitta Tautenburg; Frédéric Nietzsche continua de lui écrire des lettres dont plusieurs nous sont connues. Il lui confie ses travaux, ses projets : il veut aller à Paris ou à Vienne étudier les sciences physiques pour approfondir la théorie du Retour Éternel : il ne lui suffit pas qu'elle soit saisissante et belle, il désire qu'elle soit vraie. — Tel nous le vîmes et le verrons toujours, gêné par son esprit critique quand il suit une inspiration lyrique; gêné par son génie lyrique, quand il suit ses analyses critiques. — Il lui raconte l'heureux succès de l'*Hymne à la vie* que lui ont inspiré ses vers et qu'il soumet aux jugements d'amis musiciens. Un chef d'orchestre lui laisse espérer une audition : prompt à l'espoir, il communique la nouvelle. « Par cette petite voie, écrit-il, nous pourrons arriver *ensemble* à la postérité — toute autre voie restant ouverte. » Le 16 septembre, il écrit de Leipzig à Peter Gast : « Dernières nouvelles : le 2 octobre Lou vient ici; deux mois après nous partons — pour Paris; et nous y resterons, peut-être des années. Tels sont mes projets. »

Deux mois après l'amitié est rompue. Qu'est-il arrivé? Nous le savons mal. Lou Salomé vint retrouver

Nietzsche à Leipzig, comme elle l'avait promis; mais Paul Rée l'accompagnait. L'ancien ami, semble-t-il, commençait à s'inquiéter de l'ascendant que le nouvel ami avait acquis sur la jeune fille. Il l'aimait d'amour et le sentait enfin. Entre ces deux hommes épris d'elle quelle fut l'attitude de Lou Salomé? Peut-être elle dit à Nietzsche : « Si vous le voulez, je serai votre femme — votre disciple et compagne spirituelle, je m'y refuse. » Peut-être elle se divertit et joua un jeu cruel.

Frédéric Nietzsche devint triste et soupçonneux. Certain jour, croit-il, ses compagnons causant à voix basse ont ri de lui. Un racontar lui parvient et l'agite : puérile histoire qu'il faut pourtant conter. Rée, Nietzsche et Lou Salomé s'étaient fait photographier ensemble. Lou Salomé et Rée avaient dit à Nietzsche : « Montez dans cette charrette d'enfant; nous tiendrons les brancards; ce sera un symbole de notre union... » Nietzsche avait répondu : « Je m'y refuse; mademoiselle Lou sera dans la charrette; nous tiendrons les brancards, Paul Rée et moi... » Ainsi fit-on. Et mademoiselle Lou (c'est ce qu'on racontait) expédia la photographie à de nombreux amis, l'offrant comme un symbole de sa suprématie.

Frédéric Nietzsche, voulant une situation claire, s'éleva contre son ami et réclama la jeune fille pour lui seul. Dans une lettre dont nous possédons un brouillon, il la mit en garde contre Paul Rée. « C'est un esprit merveilleux, lui dit-il, mais faible et sans but. Son éducation en est cause : tout homme doit avoir été élevé pour être, en quelque manière, un soldat. Et la femme, en quelque manière, la femme d'un soldat. »

Nietzsche n'avait ni l'expérience ni la résolution néces-

saires pour trancher une situation infiniment pénible. Sa sœur, qui voyait son désarroi et détestait mademoiselle Salomé, intervint d'une façon brutale : sans y être autorisée, semble-t-il, elle lui adressa une lettre qui détermina la rupture. Mademoiselle Salomé se fâcha. Nous connaissons le brouillon de la dernière lettre que lui écrivit Frédéric Nietzsche; il éclaire peu ces difficultés.

Mais, Lou, quelles lettres sont les vôtres! Les petites pensionnaires irritées écrivent ainsi. Qu'ai-je à faire avec ces misères! Comprenez-moi : je veux que vous vous éleviez devant moi; je ne veux pas que vous vous diminuiez encore.

Je ne vous reproche que ceci : vous auriez dû plus tôt vous rendre compte de ce que j'attendais de vous. Je vous ai donné à Lucerne mon écrit sur Schopenhauer — je vous ai dit que mes vues essentielles étaient là, et que je croyais qu'elles seraient aussi les vôtres. Alors vous auriez dû lire et dire, non (en telles matières je hais toute *superficialité)*, vous m'auriez beaucoup épargné! Votre poésie, « Douleur », (1) écrite par vous, est une profonde contre-vérité.

Je crois que personne ne pense plus de bien de vous que je ne fais, ni plus de mal. Ne vous défendez pas : je vous ai déjà défendue, devant moi et devant les autres, mieux que vous ne pourriez faire. Des créatures de votre sorte ne sont supportables aux autres que lorsqu'elles ont un *but élevé.*

Que vous êtes pauvre en vénération, en reconnaissance, en piété, en courtoisie, en admiration, en délicatesse — je ne parle pas de choses plus hautes. Que répondriez-vous, si je vous disais : Êtes-vous brave? Êtes-vous incapable de trahison?

Ne sentez-vous donc point que lorsqu'un homme tel que

---

(1) Cette poésie n'est pas celle que nous avons citée; mais l'inspiration est pareille.

moi s'approche de vous, il a besoin de beaucoup se contraindre ?... Vous avez eu affaire à l'un des hommes les plus longanimes, les plus bienfaisants qui soient : mais contre les petits égoïsmes et les petites faiblesses, mon argument, sachez-le bien, c'est le *dégoût*. Personne n'est si vite que moi vaincu par le dégoût.

Je ne me suis encore illusionné sur qui que ce soit : J'ai vu en vous cet égoïsme sacré qui nous force à servir ce qu'il y a de plus haut en nous. Je ne sais quel maléfice aidant, vous l'avez échangé contre son contraire, l'égoïsme du chat, qui ne veut que la vie...

Adieu, chère Lou, je ne vous reverrai plus. Gardez votre âme de semblables actions et réussissez mieux avec d'autres cequi avec moi ne se peut réparer.

Je n'ai pas lu votre lettre jusqu'au bout, mais j'en ai trop lu.

Votre

F. N.

Frédéric Nietzsche quitta Leipzig.

II

AINSI PARLA ZARATHOUSTRA

II

AINSI PARLA ZARATHOUSTRA

Son départ est prompt comme une fuite. Il passe et s'arrête à Bâle, chez ses amis Overbeck qui écoutent sa plainte. Il est désabusé de son dernier rêve; tous l'ont trahi : ses amis, faibles et perfides; sa sœur, qui a grossièrement agi. De quelle trahison se plaint-il, et de quel acte? Il n'en dit rien et continue sa plainte amère. Les Overbeck voudraient le retenir quelques jours auprès d'eux : il leur échappe, il veut travailler et surmonter seul la tristesse d'avoir été trompé, l'humiliation de s'être trompé. Il les quitte. « Aujourd'hui, leur dit-il, j'entre dans une entière solitude. »

Il part et s'arrête d'abord à Gênes. « Froid, malade. Je souffre », écrit-il brièvement à Peter Gast. Il quitte cette ville où l'importunent peut-être les souvenirs d'un temps plus heureux, et s'éloigne en suivant la côte. Au temps dont nous parlons, Nervi, Santa Margherita, Rapallo, Zoagli, étaient des sites inconnus des touristes, de pauvres bourgs, habités par des pêcheurs qui chaque soir retiraient leurs barques au fond des anses et raccommodaient en chantant leurs filets. Frédéric

Nietzsche découvrit ces endroits magnifiques et choisit, pour y humilier sa misère, le plus magnifique, Rapallo. — Il raconte, dans une page fort simple, les circonstances de son séjour :

J'ai passé mon hiver 1882-1883 dans la gracieuse baie de Rapallo, qui échancre la Riviera, non loin de Gênes, entre le promontoire de Portofino et Chiavari. Ma santé n'était pas des meilleures; l'hiver était froid, pluvieux; une petite auberge, située au bord même de la mer, si près d'elle qu'à marée haute on ne pouvait dormir, m'offrait un abri à tous points de vue très peu satisfaisant. Malgré cela — et c'est un exemple de ma maxime que ce qui est décisif vient « *malgré* » — c'est durant cet hiver et dans cet inconfort que mon Zarathoustra s'anima. Le matin, je grimpais vers le sud sur la magnifique route montante, vers Zoagli, parmi les pins et dominant la mer immense; l'après-midi (dans la mesure où le permettait ma santé) j'allais, contournant la baie de Santa Margherita, jusqu'à Portofino. Sur ces deux routes m'est venue toute la première partie du Zarathoustra (fiel mir ein); plus encore, Zarathoustra lui-même, comme type ; plus exactement il est tombé sur moi... (überfiel mich).

En dix semaines, il conçoit, il termine son poème. C'est une œuvre nouvelle et, si l'on prétend suivre la genèse des pensées, surprenante. Sans doute, il méditait une œuvre lyrique, un livre sacré. Mais la doctrine essentielle de cette œuvre devait être donnée par l'idée du Retour Éternel. Or, dans la première partie du Zarathoustra, l'idée du Retour Éternel ne paraît pas. Nietzsche suit une idée différente et contraire, l'idée du Surhomme, symbole d'un progrès réel qui modifie les choses, promesse d'une évasion possible hors du hasard et de la fatalité.

Zarathoustra annonce le Surhomme : c'est le prophète

d'une bonne nouvelle. Il a découvert dans sa solitude une promesse de bonheur : il apporte cette promesse; sa force est douce et bienfaisante; il prédit un grand avenir en récompense d'un grand travail. Frédéric Nietzsche, en d'autres temps, lui fera tenir des langages plus âpres. Qu'on lise cette première partie, et se garde de la confondre avec celles qui viendront ensuite : on sentira la sainteté, la fréquente suavité de l'accent.

D'où vient l'abandon du Retour Éternel ? Nietzsche n'écrit pas un mot qui éclaircisse ce mystère. Mademoiselle Lou Salomé nous apprend qu'à Leipzig, durant ses courtes études, il avait compris l'impossibilité de fonder en raison son hypothèse. Mais cela n'en diminuait pas la valeur lyrique dont il saura, un an plus tard, tirer parti; et cela ne saurait expliquer, en tous cas, l'apparition d'une idée contraire. Que penser ? Peut-être son stoïcisme fut vaincu par la trahison de ses deux amis. « *Malgré tout* — écrit-il le 3 décembre à Paul Gast, — je ne voudrais pas revivre ces derniers mois. » Nous savons qu'il ne cessait d'éprouver en lui-même l'efficacité de ses pensées. Incapable de supporter le cruel symbole, il ne crut pouvoir sans mentir le proposer aux hommes et inventa un symbole nouveau, l'*Uebermensch*, le « *Surhomme* ». — « Je ne veux pas le recommencement, écrit-il en ses notes. (Ich will das Leben nicht *wieder*). Comment ai-je pu supporter cela ? En créant, en fixant ma vue sur le Surhomme, qui dit oui à la vie. J'ai essayé de dire oui *moi-même* — hélas ! »

Au cri de sa jeunesse : *ist Veredlung möglich ? L'ennoblissement est-il possible ?* Frédéric Nietzsche veut répondre et répondre *oui*. Il veut croire, il réussit à croire au Surhomme; il peut saisir cette espérance. Elle con-

vient au dessein de son œuvre. Que se propose-t-il ? Parmi tant de velléités qui la pressent, celle-ci est forte : répondre au *Parsifal,* opposer œuvre à œuvre. Richard Wagner a voulu montrer l'humanité tirée de sa langueur par le mystère eucharistique, le sang trouble des hommes rénové par le sang toujours versé du Christ. Frédéric Nietzsche veut montrer l'humanité tirée de sa langueur par la glorification de sa propre essence, par les vertus d'une élite volontaire qui purifie et rénove son sang. — Est-ce là tout son désir ? Certes non. « *Ainsi parla Zarathoustra* » est plus qu'une réponse au *Parsifal.* Les pensées de Nietzsche ont des origines toujours graves et lointaines. Quelle est sa volonté dernière ? Il veut orienter, diriger l'activité des hommes ; il veut créer des mœurs, assigner aux humbles leurs tâches, aux forts leurs devoirs et leurs commandements. Enfant, adolescent, jeune homme, il eut cette aspiration : à trente-huit ans, à cet instant de crise et de décision, il la retrouve et veut agir. Le Retour Éternel ne le satisfait plus ; l'idée du Surhomme le captive au contraire : c'est un principe d'action.

Quel est le sens de cette idée ? Est-ce une réalité, ou un symbole ? Une espérance illusoire, ou véritable ? C'est impossible à dire. L'esprit de Nietzsche est rapide et toujours oscillant. La véhémence de l'inspiration qui le porte ne lui laisse ni le loisir ni la force de définir. Il réussit mal à comprendre les idées qui l'agitent et lui-même les interprète en divers sens. Parfois, le Surhomme lui paraît une réalité fort sérieuse. Mais le plus souvent, semble-t-il, il néglige ou dédaigne toute croyance littérale et son idée n'est plus qu'une fantaisie lyrique dont il joue pour animer la basse humanité.

C'est une illusion, une illusion utile et bienfaisante, dirait-il, s'il était encore wagnérien ou s'il osait reprendre le vocabulaire de sa trentième année. Il aimait à répéter alors la maxime de Schiller : *Ose rêver et mentir*... Le Surhomme est surtout, croyons-nous, le rêve et le mensonge d'un poète lyrique.

Ce fut un pénible labeur : Frédéric Nietzsche, mal disposé à concevoir une espérance, avait de fréquentes révoltes contre la tâche qu'il s'imposait. Chaque matin, au sortir d'un sommeil que le chloral rendait doux, il retrouvait la vie avec une amertume affreuse. Vaincu par la tristesse et la rancune, il écrivait des pages qu'il devait ensuite relire attentivement, corriger ou biffer. Il redoutait ces mauvaises heures où la colère, le saisissant comme un vertige, obscurcissait en lui ses meilleures pensées. Alors il évoquait son héros, Zarathoustra, toujours noble, toujours serein et cherchait auprès de lui quelque encouragement. Maint passage de son poème est l'expression de cette angoisse. Zarathoustra lui parle :

Oui, je connais ton danger. Mais par mon amour et mon espoir je te conjure : ne rejette pas ton amour et ton espoir !

L'homme noble est toujours en danger de devenir un insolent, un railleur et un destructeur.

Hélas ! J'ai connu des hommes nobles qui perdirent leur plus haut espoir. Et dès lors ils calomnièrent tous les plus hauts espoirs.

... Par mon amour et mon espoir je t'en conjure : ne rejette pas le héros qui est dans ton âme ! Crois à la sainteté de ton plus haut espoir !

Le combat est toujours sensible; mais Frédéric Nietzsche réussit néanmoins à faire avancer son travail : il achève un poème qui n'est que le début d'un poème

plus vaste. Zarathoustra, retournant vers ses montagnes, quitte les hommes. Deux fois encore il descendra vers eux avant de dicter les tables de ses lois. Mais ce qu'il dit suffit à laisser entrevoir les formes essentielles d'une humanité obéissante à ses élites : trois castes la partagent; au plus bas, la caste populaire, laissée à ses humbles croyances; au-dessus d'elle, la caste des chefs, organisateurs et guerriers ; au-dessus des chefs mêmes, la caste sacrée, les poètes qui créent les illusions et dictent les valeurs. — Souvenons-nous de l'écrit de Richard Wagner sur l'art, la religion et la politique admiré par Frédéric Nietzsche en 1869 : une hiérarchie semblable y était proposée.

Dans son ensemble, l'œuvre est sereine. C'est la plus belle victoire de Frédéric Nietzsche : il a réprimé ses tristesses. Il exalte la force, non la brutalité ; l'expansion, non l'agression. Aux derniers jours de février 1882, il écrit ces pages terminales qui sont peut-être les plus belles, les plus religieuses qu'ait jamais inspirées la pensée naturaliste :

Mes frères, restez fidèles à la terre, de toute la force de votre amour ! Que votre amour prodigue et votre connaissance aillent dans le sens de la terre. Je vous en prie et vous en conjure.

Ne laissez pas votre vertu s'envoler loin des choses terrestres et battre des ailes contre des murs éternels ! Hélas, il y eut toujours tant de vertu égarée !

Comme moi, ramenez vers la Terre la vertu qui s'égare — oui, vers la chair et vers la vie; afin qu'elle donne son sens à la terre, un sens humain !

. . . . . .

Tandis qu'il achevait de composer cet hymne sur la côte de Gênes, Richard Wagner mourait à Venise.

Nietzsche apprit cette nouvelle avec une émotion grave, et reconnut une sorte d'accord providentiel dans la coïncidence des événements. Le poète de *Siegfried* était mort; soit! Son heure était venue, et l'humanité ne serait pas un instant sevrée de lyrisme, puisque Zarathoustra avait déjà parlé.

Depuis plus de six ans il n'avait donné signe de vie à Cosima Wagner : il lui écrivit. « Vous m'en approuverez, je suis sûr », écrit-il à mademoiselle de Meysenbug. (1)

*
* *

Le 14 février, il écrit à l'éditeur Schmeitzner :

Aujourd'hui, j'ai quelque chose à vous dire : je viens de faire un pas décisif — je veux dire, pour vous-même profitable. Il s'agit d'un petit ouvrage, cent pages à peine, intitulé : *Ainsi parla Zarathoustra, un livre pour tous et pour personne*. C'est une poésie ou c'est un cinquième évangile; ou quelque autre chose, qui n'a point de nom; de beaucoup la plus sérieuse, la plus heureuse aussi de mes productions et accessible à tous...

Il écrit à Peter Gast, à mademoiselle de Meysenbug : Cette année, dit-il, point de société. J'irai tout droit de Gênes à Sils! — Ainsi fit Zarathoustra qui laissa la grande ville et retourna vers la montagne. Mais Frédéric Nietzsche n'est pas Zarathoustra. Quelques semaines passent. L'éditeur Schmeitzner est lent : Nietzsche s'impatiente et modifie les projets de son été. Il désire entendre une parole humaine. Sa sœur, qui est à Rome auprès de mademoiselle de Meysenbug, le devinant las

(1) Lettre inédite, communiquée par M. Romain Rolland.

et détendu, saisit l'instant pour essayer de le rapprocher d'elle. Il ne se défend pas et promet sa venue.

Le voici à Rome : sa vieille amie l'introduit aussitôt dans une société brillante : Lenbach était là, et aussi cette comtesse Dönhof, aujourd'hui princesse de Bülow, femme aimable et grande musicienne. Frédéric Nietzsche sent avec ennui combien il est différent de ces causeurs heureux, combien il est d'un autre monde et par eux méconnu. Comment le considère-t-on ? Il n'est pas aisé de le concevoir. C'est un curieux, un singulier homme, pense-t-on ; fort excentrique. — Un grand esprit ? Personne ne hasarde ce jugement hardi. Et Frédéric Nietzsche, si fier quand il est seul, s'étonne, se trouble et s'humilie. Il semble ne pas avoir la force de mépriser ces gens qui ne l'entendent pas. Il s'inquiète et commence à craindre pour son fils bien-aimé, Zarathoustra.

On parcourra mon livre,

écrit-il à Gast ;

ce sera un sujet de conversation. Cela m'inspire du dégoût. Qui est assez sérieux pour m'entendre ? Si j'avais l'autorité du vieux Wagner, mes affaires seraient en meilleur point. Mais à présent *personne* ne peut m'éviter d'être livré aux « belletristes ». Au diable !

D'autres ennuis l'atteignent : il avait pris l'habitude du chloral, pendant l'hiver, pour combattre ses insomnies. Il s'en prive et ne retrouve pas sans difficultés un sommeil normal. — L'éditeur Schmeitzner imprime sans hâte *Ainsi parla Zarathoustra*. Pourquoi ce retard ? Nietzsche s'informe, on le renseigne : il faut d'abord tirer à cinq cent mille exemplaires un recueil d'hymnes

pour les écoles du dimanche. Nietzsche attend quelques semaines, ne reçoit rien, s'informe encore : autre histoire; le recueil d'hymnes est publié; mais il faut tirer et lancer un fort lot de brochures antisémites. Voici juin : *Zarathoustra* n'a pas encore paru. Frédéric Nietzsche s'irrite et souffre pour son héros qu'entravent ces deux platitudes, le piétisme et l'antisémitisme.

Il se décourage d'écrire et laisse ses malles en consigne à la gare avec les livres et les manuscrits qu'il avait apportés : cent quatre kilos de papier. Tout l'excède dans Rome : le vilain peuple, plèbe de bâtards, de fils de prêtres; les prêtres plus laids que leurs bâtards; les églises « cavernes aux odeurs fades ». Sa haine du catholicisme est instinctive et vient de loin. Chaque fois qu'il s'en approche, il frémit. Ce n'est pas le philosophe qui juge et réprouve; c'est le fils de pasteur, demeuré luthérien, qui ne supporte pas l'autre église, pleine d'encens et d'idoles.

Le désir lui vient de quitter cette ville : on lui vante la beauté d'Aquila. Frédéric de Hohenstaufen, l'empereur des Arabes et des Juifs, l'ennemi des papes, y résida; Frédéric Nietzsche voudrait y résider aussi. — Pourtant la chambre qu'il occupe est belle et bien située, piazza Barberini, au plus haut d'une maison. On peut y oublier la ville : le ruissellement des fontaines couvre la rumeur humaine et sa tristesse. — C'est là qu'un soir il improvisera la plus poignante expression de son désespoir et de sa solitude :

Je suis lumière; hélas! si j'étais nuit! mais ceci est ma solitude d'être entouré de lumière.

Hélas, que ne suis-je ombre et ténèbres! Comme je boirais aux mamelles de la lumière!

... Mais je vis dans ma propre lumière, je bois les flammes qui s'échappent de moi !

Ainsi parla Zarathoustra, un livre pour tous et pour personne, parut enfin, aux premiers jours de juin.

« Je suis fort en mouvement », écrit Nieztsche. « Je suis en agréable société, mais sitôt seul je me sens ému comme je ne l'ai jamais été. » Il connaît bientôt le destin de son livre. Ses amis lui en parlent peu; les journaux, revues, n'en parlent pas; personne ne s'intéresse à ce Zarathoustra, prophète étrange qui sur un ton biblique enseigne l'incroyance. « Comme c'est âpre ! » disent Lisbeth Nietzsche et mademoiselle de Meysenbug. Ces deux femmes, chrétiennes de cœur, sont froissées. « Et moi, écrit Nietzsche à Gast, moi qui trouve mon livre si doux ! »

***

La chaleur dispersa cette société romaine. Frédéric Nietzsche ne sut où aller. Il avait espéré des jours si différents ! Il avait été persuadé qu'il émouvrait l'Europe lettrée; qu'il s'attirerait enfin des lecteurs, ou (plus exactement peut-être), qu'il attirerait, non vers lui si faible, mais vers Zarathoustra si fort, des disciples et presque des fidèles. « Pour cet été, écrivait-il en mai à Peter Gast, j'ai un projet : choisir, dans quelque forêt, quelque château jadis aménagé par des bénédictins pour leurs méditations, et le remplir de compagnons, d'hommes choisis... Il faut que je me mette en quête de nouveaux amis. » — Vers le 20 juin, atterré par la perte de ses espoirs, il monta vers sa retraite préférée, l'Engadine.

Lisbeth Nietzsche, qui retournait en Allemagne, l'accompagne. Jamais elle ne le vit plus brillant ni plus gai, dit-elle, que durant ces quelques heures de voyage. Il improvisait des épigrammes, des bouts-rimés dont sa sœur lui proposait les termes; il riait comme un enfant, et, craignant les fâcheux qui eussent troublé sa joie, il appelait et soudoyait, à chaque station, le conducteur du train.

Frédéric Nietzsche n'avait pas revu l'Engadine depuis cet été de 1881 où il avait conçu le Retour Éternel et les paroles de Zarathoustra. Saisi par les souvenirs, par la soudaine solitude, emporté par un prodigieux mouvement d'inspiration, il écrivit en dix jours la deuxième partie de son œuvre.

Elle est amère. Frédéric Nietzsche ne sait plus réprimer les rancunes dont il avait senti l'autre hiver la menace; il ne sait plus unir la force à la douceur. « Je ne suis pas un chasseur de mouches », disait jadis Zarathoustra ; et dédaignait ses adversaires. Il parlait en bienfaiteur : on ne l'avait pas écouté. Nietzsche lui prête un autre langage : « Zarathoustra justicier, écrit-il en ses courtes notes, — une manifestation de la justice sous sa forme la plus *grandiose;* de la justice qui façonne, qui édifie et qui par suite doit anéantir. »

Zarathoustra justicier n'a qu'insultes et lamentations aux lèvres. Il chante ce chant nocturne que Nietzsche, à Rome, un soir, avait improvisé pour lui seul.

Je suis lumière, hélas ! si j'étais nuit ! Mais ceci est ma solitude d'être entouré de lumière.

Ce n'est plus ce héros que Frédéric Nietzsche avait créé si supérieur à toute humanité : c'est un

homme désespéré, c'est Nietzsche enfin, trop faible pour exprimer autre chose que son irritation et ses plaintes :

En vérité, mes amis, je marche parmi les hommes comme parmi des fragments et des membres d'homme !

Ceci est pour mon œil la chose la plus épouvantable que de voir les hommes brisés et dispersés comme s'ils étaient couchés sur un champ de carnage.

Et lorsque mon œil fuit du présent au passé, il trouve toujours la même chose : des fragments, des membres et des hasards épouvantables — mais point d'hommes !

Le présent et le passé sur la terre — hélas ! mes amis — voilà pour *moi* les choses les plus insupportables ; et je ne saurais point vivre si je n'étais visionnaire de ce qui doit fatalement venir.

Visionnaire, volontaire, créateur, avenir lui-même et pont vers l'avenir — hélas ! en quelque sorte aussi un infirme, debout sur ce pont : Zarathoustra est tout cela.

.....

Je marche parmi les hommes, fragments de l'avenir : de cet avenir que je contemple dans mes visions.

Frédéric Nietzsche diffame les commandements moraux qui ont soutenu l'ancienne humanité : il veut les abolir pour instituer les siens. Les connaîtrons-nous ? Je tarde à nous les dire. « Les qualités du Surhomme deviennent de plus en plus visibles », écrit-il en ses notes. Il voudrait qu'il en soit ainsi ; mais peut-il, envahi par le mécontentement et l'amertume, énoncer, définir une forme de vertu, un nouveau bien, un nouveau mal, comme il avait promis ? Il essaye ; une humeur âpre et violente l'entraîne, et la vertu qu'il exalte, c'est la force nue, non fardée par les hommes, l'ardeur sauvage que les morales ont constamment voulu atténuer,

nuancer ou vaincre. Voici l'une des premières expressions de son paradoxe fameux :

Je suis bienheureux de voir les miracles que fait éclore l'ardent soleil,

dit Zarathoustra;

Ce sont des tigres, des palmiers, des serpents à sonnettes... En vérité, il y a un avenir même pour le mal et le midi le plus ardent n'est pas encore découvert pour l'homme... Un jour viendront au monde de plus grands dragons... Votre âme est si loin de ce qui est grand que le Surhomme vous serait *épouvantable* dans sa bonté !

Il y a de l'emphase en cette page. Les mots sont plus bruyants que forts : peut-être Nietzsche dissimule ainsi quelque gêne de sa pensée; il n'insiste pas sur cet évangile du mal.

Zarathoustra doit achever d'abord sa besogne de justicier, d'anéantisseur des faibles. Il doit frapper : avec quelle arme? Nietzsche reprend ici l'idée du Retour Éternel qu'il avait écartée de sa première partie. Il en modifie le sens et l'application : ce n'est plus un exercice de vie spirituelle, un procédé d'édification intérieure; c'est un marteau, dit-il; un instrument de terrorisme moral, un symbole qui disperse les rêves.

Zarathoustra assemble ses disciples et veut leur communiquer la doctrine : mais sa voix défaille, il se tait. Soudain ému de pitié, le prophète lui-même souffre en évoquant l'idée épouvantable; il hésite à l'instant de détruire ces illusions d'avenir meilleur, ces attentes de vie future, de béatitudes spirituelles dont les nuées cachent aux hommes la misère de leur état. Il se trouble. Un bossu, qui le devine, l'interpelle en ricanant : «Pour-

quoi Zarathoustra parle-t-il autrement avec ses disciples qu'avec lui-même? » — Zarathoustra sent sa faute et cherche une nouvelle solitude. — La deuxième partie est ainsi terminée.

Le 24 juin de cette année 1883, Nietzsche s'était installé à Sils; avant le 10 juillet il écrit à sa sœur :

Prière, prière instante, vois Schmeitzner, obtiens de lui, oralement ou par écrit, comme tu croiras le mieux, qu'il donne à l'impression la deuxième partie du Zarathoustra, aussitôt le manuscrit livré... Cette deuxième partie, aujourd'hui, existe : la véhémence d'une telle création, tâche de l'imaginer, tu ne pourras guère te l'exagérer. Là est le danger. Au nom du ciel, arrange les choses avec Schmeitzner; je suis moi-même trop irritable.

Schmeitzner s'engage et tient parole : en août les épreuves arrivent. Nietzsche, sans force pour cette besogne, laisse à Peter Gast et à sa sœur le soin de les corriger. Les choses terribles qu'il a dites, celles plus terribles encore qui lui restent à dire, le brisent.

*
* *

D'autres ennuis s'ajoutent aux tristesses de sa pensée. Quelque démarche maladroite de sa sœur a ranimé les dissentiments de l'été précédent. Au printemps, en se rapprochant d'elle, il lui avait dit, la sachant querelleuse : Promets-moi de ne jamais revenir sur les histoires de Lou Salomé et de Paul Rée. Pendant trois mois elle s'était contenue; puis elle se dédit et parla. Que dit-elle? Nous ne savons; nous sommes repris ici par les obscurités de cette obscure histoire. « Lisbeth, écrit-il à madame Overbeck, veut absolument se venger sur la

jeune russe... » Sans doute elle lui rapporta quelque fait, quelque propos qu'il ignorait. Une irritation maladive le saisit, une fureur contre cette inintelligente et basse humanité dont il est captif. Il écrit à Paul Rée, et voici cette lettre, dont un brouillon a été retrouvé (fut-elle expédiée telle que nous la lisons? il est probable) :

Trop tard, presque un an trop tard, j'apprends quelle part vous avez prise à ce qui s'est passé, l'autre été : et mon âme n'a jamais été si comblée de dégoût qu'elle ne l'est présentement, à la pensée qu'un individu de votre sorte, insidieux, menteur et fourbe, a pu se dire, pendant des années, mon ami. C'est un crime à mon sens, et non seulement contre moi, mais tout d'abord et surtout contre l'amitié, contre ce mot très creux, d'amitié.

Fi, monsieur! Donc, c'est vous, le calomniateur de mon caractère; et mademoiselle Salomé n'a été que le porte-parole, le très malpropre porte-parole, des jugements que vous portiez sur moi? Donc, c'est vous, qui, moi absent, cela va de soi, parliez de moi comme d'un vulgaire et bas égoïste, toujours prêt à piller les autres? Donc, c'est vous qui m'avez accusé d'avoir, auprès de mademoiselle Salomé, poursuivi les plus sales desseins sous un masque d'idéalité? Donc, c'est vous qui avez osé dire de moi, que j'étais fou et ne savais ce que je voulais? Maintenant, assurément, je comprends mieux toute cette affaire qui m'a rendu étrangers les hommes les plus vénérables et que j'estimais les plus proches de moi... Et je vous ai cru mon ami; et rien, peut-être, depuis sept ans, n'a contrarié mon succès davantage que la peine que je me suis donnée pour vous défendre.

Il paraît donc que je ne suis pas fort avancé dans l'art de connaître les hommes. Cela vous fournit sans doute une matière à moqueries. Que vous avez dû me tourner en dérision! Bravo! Les hommes de votre sorte, *plutôt que de les comprendre*, je préfère qu'ils se moquent de moi.

... J'aurais grand plaisir à vous donner une leçon de morale pratique avec une paire de pistolets : je réussirais

peut-être, dans le cas le plus favorable, à interrompre une fois pour toutes vos travaux sur la morale — : il y faut des mains propres, monsieur le docteur Paul Rée, et non des doigts souillés!

Cette lettre ne peut suffire à condamner Paul Rée. Frédéric Nietzsche l'écrivit dans un mouvement de colère, d'après des renseignements donnés par sa sœur, souvent plus passionnée que véridique : c'est un précieux témoignage sur son impression; sur les données mal connues de la cause, c'est un témoignage médiocre. Quelle fut la conduite de Paul Rée? Quels furent ses torts, son droit? En avril 1883, six mois après les difficultés de Leipzig, il avait écrit à Nietzsche pour lui offrir la dédicace d'un ouvrage sur les origines de la conscience morale, ouvrage tout inspiré des idées nietzschéennes : Nietzsche avait refusé cet hommage public : « Je ne veux plus, écrivait-il à Gast, qu'on me confonde avec personne. » — Une lettre écrite par Georges Brandès, en 1888, nous montre Paul Rée vivant à Berlin avec mademoiselle Salomé « fraternellement, à ce qu'ils disent tous deux ». Il n'est pas douteux qu'il aida mademoiselle Salomé, vers 1893, à écrire son livre sur Frédéric Nietzsche : un très intelligent et très noble livre. — Nous inclinons à croire qu'il y eut entre ces deux hommes seulement un malheur : le commun amour qu'une même femme leur inspira.

Frédéric Nietzsche écrit de longues lettres fébriles : il se plaint d'être seul, à quarante ans passés, sans nom et sans amis, trahi par ses amis. Franz Overbeck, inquiet, monte à Sils pour le distraire un peu de cette solitude où il se blesse et se consume. Sa sœur, prudente personne et bourgeoise par ses goûts, lui donne

des conseils en réponse à ses plaintes : « Tu es seul, lui dit-elle; sans doute : n'as-tu pas cherché la solitude? Prends du service en quelque université; quand tu auras un titre et des élèves, on te connaîtra, on cessera d'ignorer tes livres... » Nietzsche l'écoute avec humeur, mais il l'écoute enfin et s'adresse au recteur de l'université de Leipzig qui sans retard lui déconseille toute démarche, aucune université allemande ne pouvant accepter parmi ses maîtres un athée, un antichrétien déclaré. « Cette réponse m'a rendu courage! » écrit Nietzsche à Peter Gast; à sa sœur il envoie une lettre rude et dont elle sent les pointes.

Il est nécessaire que je sois méconnu,

lui dit-il;

mieux encore, je dois aller au-devant de la calomnie et du mépris. Mes « proches » seront les premiers contre moi : l'été dernier j'ai compris cela et j'avais magnifiquement conscience que j'étais enfin sur *mon* chemin. Quand il m'arrive de penser : « je ne peux plus endurer la solitude », alors j'éprouve une indicible *humiliation devant moi-même* — je me sens en révolte contre ce qu'il y a de plus haut en moi...

En septembre, il se dirigea vers Naumburg où il avait dessein de séjourner quelques semaines. Sa mère, sa sœur, lui inspiraient un sentiment mêlé que l'analyse saisit malaisément. Il aimait les siens parce qu'ils étaient siens, et parce qu'il était tendre, fidèle, infiniment sensible aux souvenirs. Mais chacune de ses idées, chacun de ses désirs l'éloignait d'eux et son esprit les méprisait. Pourtant la vieille maison de Naumburg était le seul endroit au monde où subsistait pour lui, à condition d'y rester peu, quelque douceur de vie.

Il trouva la mère et la fille en dispute. Lisbeth aimait un certain Förster, agitateur, idéologue germaniste et antisémite qui organisait une entreprise de colonisation au Paraguay; elle voulait le suivre, et la mère désespérée voulait la retenir. Elle accueillit son fils comme un sauveur et lui raconta les projets insensés que formait Lisbeth. Frédéric Nietzsche fut bouleversé : il connaissait l'homme et ses idées; il méprisait les passions lourdes et basses que suscitait sa propagande; et il le soupçonnait d'avoir tenu des propos malsonnants sur son œuvre. Que sa sœur, sa compagne d'enfance, suivît Förster, c'était plus qu'il ne pouvait accepter. Il appela sa sœur, lui parla violemment : Lisbeth répondit sans faiblesse. C'était une fille médiocrement fine et délicate, mais énergique. Frédéric Nietzsche, si fin, si délicat, mais au fond de l'âme si faible, estimait en elle cette qualité qui lui manquait. Il eut beau sermonner, gronder, il n'obtint rien.

*
* *

L'automne s'avançait et Naumburg se couvrait de brumes : il partit, l'âme diminuée par les disputes, et descendit vers Gênes.

Cela va mal pour moi, fort mal,

écrivit-il en octobre à mademoiselle de Meysenbug;

mon voyage en Allemagne en est cause. Je ne puis vivre qu'au bord de la mer. Tout autre climat me déprime, m'abîme les nerfs, les yeux, me fait tomber en mélancolie, en humeur noire — ivraie affreuse; j'ai dû la combattre en ma vie plus que les hydres

et autres monstres célèbres. Dans le petit ennui se cache le plus dangereux ennemi, la grande infortune grandit...

Vers la mi-novembre, Frédéric Nietzsche quitte Gênes et, longeant la côte occidentale, se met en quête d'un gîte pour l'hiver. Il dépasse San Remo, Menton, Monaco, et s'arrête à Nice qui l'enchante. Il y trouve cet air vif et cette plénitude de lumière, ce nombre de jours purs dont il a besoin. « Lumière, lumière, lumière, écrit-il, me voici remis en équilibre ! »

La cité cosmopolite lui déplaît, et au commencement de son séjour il loue une chambre dans une maison de la vieille ville italienne, non point Nice, mais Nizza comme les Allemands l'écrivent toujours. Il a pour voisins de petites gens, ouvriers maçons, employés qui parlent tous l'italien. C'est en des conditions semblables qu'à Gênes, en 1881, il goûta un certain bonheur.

Il chasse les vaines pensées et fait un effort énergique pour terminer le *Zarathoustra*. Mais voici la plus grande de ses infortunes : la difficulté de son travail est extrême, peut-être insurmontable. Terminer le *Zarathoustra*, qu'est-ce à dire? L'œuvre est immense : ce doit être un poème qui fasse oublier les poèmes de Wagner; un évangile qui fasse oublier l'Évangile. Frédéric Nietzsche en est-il capable? De 1875 à 1881, six années durant, il a examiné toutes les morales et montré l'illusion qui les fonde; il a défini son idée de l'univers : une anarchie de phénomènes, un perpétuel retour d'une énergie aveugle. Pourtant il veut être un prophète, énonciateur de vertus et de fins. « Je suis celui qui dicte les valeurs pour mille années... » écrit-il dans ces notes où son orgueil éclate. — « Empreindre sa main en des siècles, comme en de la cire molle, — écrire sur la volonté des millé-

naires, comme sur de l'airain, plus dur que de l'airain, plus noble que l'airain, voilà, dira Zarathoustra, la béatitude du créateur. »

Quelles lois, quelles tables, Nietzsche voudra-t-il dicter ? Quelles valeurs choisira-t-il d'honorer ou déprécier ? Et quel est son droit à choisir, à édifier un ordre dans le désordre universel ? — C'est le droit du poète, sans doute, dont le génie, créateur d'illusions, impose à l'imagination des hommes tel amour, telle haine, tel Bien, tel Mal. Frédéric Nietzsche nous répondrait ainsi : mais il ne laisse pas de connaître la difficulté. Aux dernières pages de la deuxième partie de son poème, il l'avoue : « Ceci est mon danger, dit Zarathoustra, que mon regard se précipite vers le sommet, tandis que ma main voudrait s'accrocher et se soutenir — dans le vide ! »

Il veut aboutir. Il a senti, cet été même, proche et pressante, la tragique menace pendante sur sa vie. Il a hâte d'achever une œuvre qu'il puisse enfin donner comme l'expression de ses derniers désirs, de sa pensée. Il avait eu l'intention d'achever son poème en trois parties : deux sont écrites et presque rien n'est dit. Le drame n'est pas ébauché. Il faut montrer Zarathoustra aux prises avec les hommes, annonçant le Retour Éternel, humiliant les faibles, fortifiant les forts, détruisant l'ancienne humanité, Zarathoustra législateur dictant ses tables, mourant enfin de pitié et de joie en contemplant son œuvre. Suivons ses notes :

Zarathoustra atteint dans un même instant la plus extrême détresse et son plus grand bonheur. Au plus terrible instant du contraste, il est brisé.

La plus tragique histoire avec un dénouement divin.

Zarathoustra devient graduellement plus grand. Sa doctrine se développe à mesure qu'il grandit.

Le « Retour Éternel » luit comme un soleil couchant sur la dernière catastrophe.

Dans la dernière partie, grande synthèse de celui qui crée, qui aime, qui détruit.

Au mois d'août, Nietzsche avait indiqué un dénouement. Ses dispositions intimes étaient alors bien mauvaises et son travail s'en était ressenti. Il reprend cette ébauche et essaye d'en tirer parti.

C'est un drame qu'il ambitionne d'écrire. Il place son action dans un cadre antique, dans une cité dévastée par la peste. Les habitants veulent commencer une ère nouvelle. Ils cherchent un législateur, ils appellent Zarathoustra qui descend parmi eux suivi de ses disciples.

— Allez, leur dit-il, annoncez le Retour Éternel...

Les disciples ont peur et l'avouent :

— Nous pouvons supporter la doctrine, disent-ils; mais cette multitude le pourra-t-elle?

— *Nous devons faire un essai avec la vérité!* répond Zarathoustra. Et si la vérité doit détruire l'humanité — eh bien, soit!

Les disciples hésitent encore.

— Je vous ai mis en main le marteau qui doit frapper les hommes, leur dit-il; frappez!

Mais ils craignent le peuple et abandonnent leur maître. Alors Zarathoustra parle seul. La foule l'interrompt, l'insulte.

Un homme en l'entendant, se tue; un autre devient fou. Un divin orgueil de poète l'anime : tout *doit* être mis en

lumière. Et à l'instant où il annonce ensemble le Retour Éternel et le Surhomme, il cède à la pitié.

Tous le renient. « Il faut, dit-on, étouffer cette doctrine et tuer Zarathoustra. »

« Il n'est plus âme au monde qui m'aime, murmure-t-il; comment pourrais-je aimer la vie ? »

Il meurt de tristesse en découvrant la souffrance qui est son œuvre.

— *Par amour j'ai causé la plus grande douleur :* maintenant je cède à la douleur que j'ai causée.

Ils partent tous, et Zarathoustra, demeuré seul, touche de la main son serpent : « Que me conseille ma sagesse ? » — Le serpent le pique. L'aigle déchire le serpent, le lion se précipite sur l'aigle. A l'instant où Zarathoustra vit le combat de ces animaux, il mourut.

Cinquième acte : les louanges.

La ligue des fidèles qui se sacrifient sur la tombe de Zarathoustra. Ils s'étaient enfuis : maintenant, le voyant mort, ils deviennent les héritiers de son âme et s'élèvent à sa *hauteur*.

Cérémonie funèbre : « C'est nous qui l'avons tué. » — Les louanges.

« Le grand midi. » Midi et Éternité.

Frédéric Nietzsche abandonne ce plan qui pourtant laisse entrevoir de grandes beautés. Lui déplaisait-il de montrer l'humiliation de son héros ? Sans doute : et nous le verrons chercher un dénouement triomphal. Mais surtout il se heurte à une difficulté de fond que peut-être il ne conçoit pas très nettement : les deux symboles sur lesquels il fait porter son poème, le Retour Éternel et le Surhomme, sont en désaccord. Le Retour Éternel est un exercice spirituel qui a pour fin la suppression de toute espérance — une âpre vérité. Le Surhomme est une espérance — une illusion. De l'un à l'autre, il n'y a nul passage : la contradiction est

entière. Si Zarathoustra enseigne le Retour Éternel, il ne pourra pas susciter dans les âmes une croyance passionnée en la surhumanité. Et s'il enseigne le Surhomme, il ne pourra pas propager le terrorisme moral du Retour Éternel. Frédéric Nietzsche lui assigne pourtant ces deux tâches : le désordre et la hâte de ses pensées l'acculent à cette absurdité.

Aperçoit-il clairement le problème? Nous ne savons. Ces difficultés réelles où il se heurte, il ne les avoue jamais. Mais s'il l'aperçoit mal, du moins il sent la gêne et cherche d'instinct une échappatoire.

Il écrit un deuxième plan, qui ne laisse pas d'être habile : même décor, même cité accablée par la peste, consumée par les flammes; même supplique à Zarathoustra, qui vient parmi ce peuple décimé. — Mais il vient en bienfaiteur et se garde d'annoncer la terrible doctrine. D'abord il donne ses lois et les fait accepter. Ensuite, seulement ensuite, il annonce le Retour Éternel. Frédéric Nietzsche indique les lois de Zarathoustra : c'est l'une des pages, bien rares, où nous pouvons discerner l'ordre qu'il a rêvé :

a) Le jour divisé à nouveau; exercices physiques pour tous les âges de la vie. La concurrence comme principe.

. . . . . .

b) La nouvelle noblesse et son éducation. Unité. Obtenue par sélection. Pour la fondation de chaque famille, une fête.

c) Les essais. (Avec les *méchants*, des *châtiments.)* La charité renouvelée par le souci des générations à venir. — Les méchants respectables en tant que destructeurs, car la destruction est nécessaire. Et aussi comme source de force.

Se laisser instruire par les méchants, ne pas leur interdire la concurrence. Utiliser les dégénérés. — Le châtiment est justifié, quand le criminel est utilisé, comme objet d'expé-

rience (pour une alimentation nouvelle). Le châtiment est ainsi consacré...

d) Sauver la femme en la laissant femme. (Das Weib erlösen.)

e) Les *esclaves* (ruche). Les petits et leurs vertus. Apprendre à supporter le repos. Multiplication des machines. Transformation des machines en beauté.

« Pour vous croyance et servitude! »

f) Les temps de *solitude*. *Division* du temps et des jours. La nourriture. Simplicité. Un trait d'union entre les pauvres et les riches.

La solitude de temps en temps nécessaire, pour que l'être se pénètre de soi-même et se concentre.

.....

L'ordonnance des fêtes, fondée sur un système de l'univers : fêtes des relations cosmiques, fête de la terre, fête de l'amitié, grand midi.

Il explique ses lois, les fait aimer par tous; il répète neuf fois ses prédications, et enfin il annonce le Retour Éternel.

Enfin Zarathoustra parle au peuple; ses paroles ont un accent de prière.

La grande question :

Les lois ont été données d'abord. Tout est disposé pour la production du Surhomme — grandiose et terrible instant! Zarathoustra révèle la doctrine du Retour Éternel — qui peut être supportée ; lui-même, pour la première fois, la supporte.

Moment décisif : Zarathoustra interroge toute cette multitude assemblée pour la fête :

— Voulez-vous, dit-il, le recommencement de tout cela ?

Tous répondent :

— Oui!

Il meurt de joie.

Zarathoustra mourant tient la terre *embrassée*. Et quoique personne n'eût dit mot, ils surent tous que Zarathoustra était mort.

C'est un beau dénouement : Nietzsche ne tarde pas à le trouver trop facile et trop beau. Cette aristocratie platonicienne, un peu vite instituée, le laisse en doute. Elle correspond exactement à ses désirs; correspond-elle à ses pensées ? Nietzsche, habile à ruiner toutes les morales antérieures, ne se trouve pas en droit d'en proposer si vite une autre. L'acclamation finale l'inquiète aussi. *Tous répondent : Oui !* Est-ce concevable ? Les sociétés humaines traîneront toujours après elles une masse imparfaite qu'il faudra contraindre par la force, les croyances ou les lois. Frédéric Nietzsche ne l'ignore pas. « Je suis un voyant, écrit-il en ses notes; mais ma conscience éclaire inexorablement ma vision, et j'en suis moi-même le douteur. » Il renonce à ce dernier plan, il renonce à raconter la vie active et la mort de Zarathoustra.

Aucun document ne nous permet d'entrer dans le secret de sa tristesse. Aucune lettre, aucun mot ne nous en donne l'aveu : retenons ce silence même qui est l'aveu de sa détresse et de son humiliation. Ne sont-elles pas certaines ? Frédéric Nietzsche avait toujours rêvé d'écrire une œuvre classique, livre d'histoire, système ou poème digne des vieux Hellènes qu'il avait choisis pour ses maîtres. Jamais il n'avait pu donner forme à ce rêve. A la fin de cette année 1883, il venait de faire une tentative presque désespérée : l'abondance, l'importance de ses notes nous laisse mesurer la grandeur d'un travail qui fut entièrement vain. Il ne peut ni fonder son idéal moral, ni composer son poème tragique; au même instant il manque les deux œuvres et voit s'évanouir son rêve. Qu'est-il ? Un malheureux, capable de courts efforts, de chants lyriques et de cris.

Il commençait tristement l'année 1884; le hasard de quelques belles journées, en janvier, le ranima. Il improvisa soudain : point de cité, point de peuple, point de lois; c'est un désordre de plaintes, d'appels et de fragments moraux qui semblent être des débris subsistants à la ruine de la plus grande œuvre; c'est la troisième partie du Zarathoustra. Le prophète, comme Frédéric Nietzsche, vit seul et retiré dans la montagne. Il se parle à soi-même. Il s'illusionne, il oublie qu'il est seul; il menace, il exhorte une humanité qui ne l'écoute pas. Il lui prêche le mépris des anciennes vertus, le culte du courage, l'amour de la force et des générations naissantes : mais il ne descend pas vers elle. Sa mission l'épouvante toujours. Il est triste et désire mourir. Alors, la Vie, qui surprend son désir, vient jusqu'à lui et relève son courage :

— O Zarathoustra, dit la déesse, ne claque pas ton fouet, c'est insupportable. Tu le sais bien, le bruit assassine les pensées... et voici que me viennent de si tendres pensées. Écoute-moi : tu ne m'es pas assez fidèle; tu ne m'aimes pas autant que tu le dis, il s'en faut : car, je le sais, tu songes à me quitter...

Zarathoustra écoute le reproche, sourit et tarde à répondre.

— Cela est vrai, dit-il enfin; mais tu le sais comme moi...

Il se penche vers la déesse et murmure à son oreille. Nous devinons la parole secrète : Qu'importe si je meurs, dit-il; rien ne sépare, rien ne rapproche, car chaque instant a son Retour, chaque instant est éternel.

— Quoi, répond la déesse, tu sais cela, Zarathoustra? Mais personne ne sait cela...

Leurs yeux se croisent. Ils se regardent, ils regardent ensemble la prairie qui ondule dans la fraîcheur du soir; ils pleurent; puis, silencieux, ils écoutent et comprennent ensemble les onze paroles du vieux bourdon qui sonne minuit dans la montagne.

Un !
O homme prends garde !
Deux !
Que dit minuit profond ?
Trois !
J'ai dormi, j'ai dormi, —
Quatre !
D'un rêve profond je me suis éveillé : —
Cinq !
Le monde est profond,
Six !
Et plus profond que ne pensait le jour.
Sept !
Profonde est sa douleur, —
Huit !
La joie — plus profonde que l'affliction.
Neuf !
La douleur dit : Passe et finis !
Dix !
Mais toute joie veut l'éternité --
Onze !
Veut la profonde éternité !
Douze !

Alors Zarathoustra se lève : il a recouvré la sécurité, la douceur et la force. Il prend son bâton de route et

descend en chantant vers les hommes. Un même verset achève les sept strophes de son hymne :

Jamais encore je n'ai trouvé celle de qui je voudrais avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, ô éternité !
Car je t'aime, ô Éternité !

Au début du poème, Zarathoustra entrait dans la grande ville, « la vache multicolore » et commençait son apostolat. A la fin de la troisième partie, Zarathoustra descend vers la grande ville pour y recommencer son apostolat. Frédéric Nietzsche, lutteur vaincu, en deux années de peine, a reculé. — En 1872, il envoyait à mademoiselle de Meysenbug la série interrompue de ses conférences sur l'avenir des universités. « Cela donne une soif terrible, lui disait-il; et, enfin, rien à boire. » Ces mêmes mots s'appliquent à son poème.

III

LA VISITE DE HEINRICH VON STEIN

III

LA VISITE DE HEINRICH VON STEIN

Au mois d'avril 1884, Frédéric Nietzsche publie simultanément ses deuxième et troisième parties. Il semble heureux alors.

Tout vient en son temps,

écrit-il à Gast, le 5 mars;

j'ai quarante ans et je suis parvenu exactement au point où je me proposais, à vingt ans, d'être parvenu à cet âge. Une belle, une longue, une formidable traversée!

Avec toi,

écrit-il à Rohde,

qui es un *homo litteratus*, je ne veux pas retenir cet aveu : — j'ai idée qu'avec ce *Zarathoustra*, j'ai porté la langue allemande à son point de perfection. Après Luther et Goethe, un troisième pas restait à faire; — vois, vieux et cher camarade, si la force, la souplesse et la beauté du son furent jamais si bien liées dans notre langue... Mon style est une danse; je joue avec des symétries de toutes sortes, et je me joue de ces symétries mêmes jusque dans mon choix des voyelles.

Cette joie dure peu : Frédéric Nietzsche ne sait quel nouveau travail entreprendre et son ardeur sans but se convertit en ennui. Rédigera-t-il son système, quelque « Philosophie de l'avenir »? Il y songe; mais non : las de pensée et d'écriture, il voudrait se reposer au son d'une belle musique. Quelle musique? Hélas! Celle qu'il pourrait aimer n'existe pas. L'italienne est molle; l'allemande est sermonneuse; nulle n'est à son gré lyrique et vive, grave et fine, rythmée, moqueuse et passionnée. *Carmen* lui plaît assez: pourtant il préfère à *Carmen* les compositions de son disciple Peter Gast. « Votre musique, lui écrit-il, j'ai besoin de votre musique... »

Peter Gast habitait Venise; Frédéric Nietzsche désire le rejoindre. Mais Venise est humide : il n'ose, avant la mi-avril, quitter Nice. C'est une exigence de malade, chaque année plus pressante : un jour sans lumière l'attriste; huit jours sans lumière l'accablent.

Le 21 avril il arrive à Venise. Peter Gast l'installe non loin du Rialto : la fenêtre de sa chambre ouvre sur le grand Canal et il jouit de la chère cité retrouvée. Depuis quatre années il n'y était venu : il éprouve un plaisir d'enfant. Il erre dans ce dédale vénitien qu'animent les surprises du soleil et de l'eau, la grâce d'un peuple discret et gai, les jardins imprévus, les mousses et les fleurs germées entre les pierres. « Cent profondes solitudes, note-t-il, composent ensemble Venise — d'où sa magie. Un symbole pour les hommes de l'avenir. » Il marche dans les petites rues comme il marchait dans la montagne, quatre ou cinq heures par jour. Tantôt il se mêle à la foule italienne; tantôt il s'isole; et sans cesse il réfléchit aux difficultés de son travail.

Il s'interroge : Qu'écrirai-je ? Il avait pensé commenter en une série de brochures quelques versets de son poème. Mais personne n'a daigné lire les paroles de Zarathoustra. Ses amis les ont reçues, il attend leurs lettres et n'en reçoit aucune, triste silence qui l'étonne toujours. Un jeune écrivain, Heinrich von Stein, lui adresse presque seul un mot chaleureux. Il renonce à son dessein, sentant le ridicule de commenter une Bible ignorée du public.

Il quitte Venise vers la mi-juin : des projets différents l'occupent. Il pense très sérieusement à sa « philosophie de l'avenir ». Il veut abandonner, tout au moins différer, son poème ; s'astreindre à de longues études — « cinq, six années de méditation et de silence peut-être » — et formuler son système d'une manière précise et définitive. Il se dirige vers la Suisse afin de lire des livres de science historique et naturelle dans les bibliothèques de Bâle. Mais c'est un séjour bref : la chaleur lourde l'oppresse, les amis Basiens ne le satisfont pas. Ils n'ont pas lu *Ainsi parla Zarathoustra,* ou lu fort mal. « Je me trouvais parmi eux comme parmi des vaches », écrit-il à Peter Gast. Il monte vers l'Engadine.

*
* *

Il y reçut, le 20 août, un mot de Heinrich von Stein annonçant sa venue.

Qui était ce visiteur ? Un homme fort jeune : Stein avait vingt-six ans à peine ; mais il n'y avait pas en Allemagne un écrivain dont on attendît davantage. Il avait publié en 1878 un petit volume intitulé ; *Die Ideale des Materialismus, Lyrische Philosophie.* Frédéric

Nietzsche, ayant reconnu en cet essai une recherche analogue à la sienne, s'était lié avec l'auteur. Il avait cru trouver un esprit de sa lignée, un camarade de travail : son espérance fut déçue. Mademoiselle de Meysenbug, plus bienfaisante que perspicace (c'était son défaut), pensa ne pouvoir mieux faire que de mener Heinrich von Stein vers Richard Wagner. Elle lui ouvrit cette maison, et il y fut admis comme Nietzsche dix années auparavant l'avait été. Il y vécut. Nietzsche le prévenait en vain : « Vous admirez Wagner, c'est parfait, à condition que cela ne dure pas longtemps... » Heinrich von Stein ne sait ni résister ni s'affranchir. Wagner parle, il écoute. Sa recherche intellectuelle, jusqu'alors inquiète et féconde, s'arrête ; il ferme ses cahiers de notes : un homme trop grand l'a conquis, et comme aspiré et tari. Les œuvres qu'il a publiées (Stein mourut à trente ans) méritent lecture : elles sont pénétrantes, sobres. Pourtant une qualité leur manque, et c'est la qualité même qui donnait tant de prix à ses premiers essais — l'audace et la témérité, le charme des pensées naissantes, maladroites et pressées.

Frédéric Nietzsche avait continué de s'intéresser à Stein. Il surveillait ses travaux, ses amitiés. « Heinrich von Stein », écrivait-il en juillet 1883 à madame Overbeck, « est présentement l'adorateur de mademoiselle Salomé. — Mon successeur en cet emploi comme en maintes autres choses. » Le péril de ce jeune homme lui causait une grande peine. Heinrich von Stein, cependant, lisait et appréciait ses livres. Nietzsche le savait et s'en réjouissait ; il fut étrangement ému quand il reçut sa lettre.

Pourquoi Stein venait-il ? Il avait semblé comprendre

Ainsi parla Zarathoustra; avait-il senti quelque désir de liberté? Frédéric Nietzsche allait-il gagner à sa cause, contre tant d'amis perdus, celui-ci qui les valait tous à lui seul? Allait-il conquérir ce disciple de Wagner, ce philosophe de Bayreuth? Pouvait-il espérer cette revanche? — Il répondit sans retard un mot de bienvenue et signa : *Le solitaire de Sils-Maria.*

Il est extrêmement probable que cette visite eut une raison secrète non soupçonnée par Nietzsche : si Heinrich von Stein, intime et fidèle ami de Cosima Wagner, monta vers lui, ce ne fut pas sans l'aveu et les conseils de cette femme très avisée. Frédéric Nietzsche, à ce moment de sa vie, n'avait pas attaqué Wagner : il s'était seulement écarté de lui. En juillet 1882, il avait paru consentir à l'idée d'un retour : la tentative de mademoiselle de Meysenbug, qu'il l'eût autorisée ou non, le donnait à penser. En février 1883, Wagner étant mort, il avait écrit à Cosima Wagner. Il avait su éviter les mots irréparables et sa toute dernière œuvre, la fin même du Zarathoustra, d'un lyrisme très imprécis, n'interdisait pas l'espoir d'une entente. Heinrich von Stein avait cette impression. En mai 1884, il avait écrit à Nietzsche :

Combien je désire que vous veniez cet été écouter *Parsifal* à Bayreuth... Quand je pense à cette œuvre, j'imagine une forme de pure beauté, une aventure spirituelle purement humaine, le développement d'un adolescent qui devient homme. Il n'y a pour moi, dans *Parsifal*, aucune sorte de pseudo-christianisme et moins de tendances qu'en toute autre œuvre de Wagner. Si je vous écris mon désir — avec hardiesse et timidité tout à la fois — ce n'est pas parce que je suis wagnérien, c'est parce que je désire au *Parsifal* un auditeur tel que vous, et à un auditeur tel que vous, je désire *Parsifal.*

Cosima Wagner, qui n'errait pas en ses jugements, connaissait la valeur de Nietzsche : elle portait seule un héritage difficile : la défense d'une gloire, le maintien d'une tradition. Elle put avoir la pensée qu'en ramenant vers elle ce rare et singulier homme qui se perdait en efforts solitaires, elle servirait et sa cause et la sienne. Elle choisit donc Heinrich von Stein comme émissaire et conciliateur, — ou, pour mettre les choses en termes moins formels, elle connut et ne désapprouva pas la tentative du jeune homme.

S'il était un wagnérien capable de l'entreprise, assurément c'était lui. Heinrich von Stein était le plus libre des disciples. Il n'acceptait pas comme religion dernière le mysticisme de douteux aloi qu'avait propagé *Parsifal*. Il comprenait en une seule tradition Schiller, Goethe et Wagner, créateurs de mythes, éducateurs de leur siècle et de leur race. Le théâtre de Bayreuth était pour lui, non l'apothéose d'une œuvre, mais la promesse et l'instrument d'œuvres nouvelles, le signe de la tradition lyrique.

Quel fut l'entretien? On l'imaginera peut-être. Stein voulut s'acquitter de sa délicate mission : mais il ne parla guère. L'homme auquel il s'adressait parla lui-même et se fit écouter. Que dit-il? Ceci peut-être :

— Vous admirez Wagner? Qui ne l'admire? Autant que vous, plus que vous, je l'ai connu, vénéré, écouté. J'ai appris de lui, non le style de son art, mais le style de sa vie : le courage d'entreprendre. On m'a taxé d'ingratitude, je le sais. C'est un mot qui n'a pas de sens : j'ai continué mon travail. Je suis, au meilleur sens du mot, son disciple. Vous fréquentez Bayreuth : c'est fort agréable, c'est trop agréable. Wagner vous

offre en jouissance toutes les légendes, toutes les croyances du passé, germaniques, celtiques, païennes et chrétiennes. Cette jouissance est néfaste pour un esprit qui cherche. Voilà pourquoi je suis parti. Voilà pourquoi vous devez partir. Entendez-moi : je ne médis ni de l'art ni de la religion. Le temps de l'un et de l'autre reviendra, je le crois. Aucune des valeurs anciennes ne sera délaissée. Elles reparaîtront, transfigurées sans doute, plus puissantes, plus intenses, dans un monde éclairé jusqu'au tréfonds par la science. Tout ce que nous avons aimé, enfants, adolescents ; tout ce qui a soutenu, exalté nos pères — nous le retrouverons. Un lyrisme, une bonté, les vertus les plus sublimes, les plus humbles aussi, nous les retrouverons toutes, chacune dans sa gloire et dans sa dignité. Mais d'abord il faut consentir à la nuit, il faut renoncer et chercher... Les promesses sont inouïes ; mais je suis faible d'être seul. Aidez-moi, restez, ou revenez ici — à 6.000 pieds au-dessus de Bayreuth ! (1)

Stein écoutait Nietzsche. Son journal laisse entrevoir la vivacité croissante de ses impressions : « 24 VIII. 84. Sils Maria. Soirée avec Nietzsche. Spectacle désolant. — 27. Sa liberté d'esprit, sa parole imagée ; grande impression. Neige et vent d'hiver. Maux de tête. — Le soir, je le vois souffrir. — 28. Il n'a pas dormi, mais il est ardent comme un jeune homme. Jour ensoleillé, magnifique ! »

Le trop jeune émissaire partit après trois jours, fort ému des heures qu'il venait de passer. Il promit à

(1) Cette dernière phrase est donnée par un passage d'*Ecce homo*. Cité, *Biographie*, II, 820.

Nietzsche de l'aller rejoindre à Nice. Nietzsche du moins l'entendit ainsi et eut le sentiment d'une grande victoire par lui remportée. « Une rencontre telle que la nôtre ne peut rester sans longues conséquences », écrit-il à Stein peu de jours après son départ; « ceci est sûr, croyez m'en : dès maintenant vous êtes du petit nombre de ceux dont le sort, dans les choses bonnes comme dans les choses mauvaises, est lié à mon sort. » Stein répondit : « Les jours de Sils sont pour moi un grand souvenir, un grave et solennel instant de ma vie... » Pourtant il n'écrit pas « Oui, je suis votre... » Il parle, non sans prudence, de ses travaux et de sa profession qui l'obligent.

Frédéric Nietzsche eut-il l'esprit assez libre pour percevoir cette réserve ? Cela n'est point sûr. Il faisait de merveilleux projets pour son hiver et rêvait à nouveau d'un « cloître idéal ». Il écrivait à mademoiselle de Meysenbug et proposait avec simplicité qu'elle vînt passer l'hiver à Nice, auprès de lui.

*
* *

Il descend vers Bâle en septembre : un hasard nous y laisse découvrir les abîmes de son âme.

Overbeck va lui rendre visite à son hôtel : Nietzsche est au lit, souffrant d'une migraine, fort déprimé. Pourtant il cause et inquiète son ami par le trouble de ses discours. Il veut l'initier au mystère du Retour Éternel. « Un jour nous nous retrouverons ici-même, moi de nouveau malade comme je suis, vous de nouveau surpris par mes discours comme vous êtes... » Son visage est bouleversé, sa voix basse et tremblante : tel nous l'a

montré Lou Salomé. Overbeck écoute doucement, élude toute discussion et se retire avec un mauvais pressentiment. — Il ne devait plus revoir son ami avant la tragique rencontre de Turin, en janvier 1889.

Frédéric Nietzsche ne faisait que traverser Bâle : sa sœur, qu'il n'avait pas revue depuis les disputes de l'autre automne, lui demandait et fixait un rendez-vous à Zurich. Elle voulait lui annoncer son mariage depuis quelques mois accompli en secret.

Elle l'annonce en effet : elle n'est plus mademoiselle Nietzsche, elle est madame Förster et s'apprête à partir pour le Paraguay avec les colons que son mari dirige. Frédéric Nietzsche ne discute pas, ne s'attarde pas à récriminer sur un fait accompli, et s'efforce d'être une dernière fois aimable avec sa sœur perdue pour lui. « Je trouvai mon frère en très favorable état, écrit-elle, charmant et gai; nous vécûmes ensemble huit jours, causant, riant de tout... »

Elle raconte ces jours qu'à tort elle croit — ou feint de croire — heureux. Frédéric Nietzsche aperçoit à la devanture d'une librairie les œuvres d'un poète médiocre et populaire, Freiligrath; et sur la couverture du volume ces mots : *trente-huitième édition*. « Celui-là, s'écrie-t-il avec une solennité comique, celui-là est donc un vrai poète allemand, les Allemands achètent ses vers! » Et, bon Allemand lui-même ce jour-là, il achète le volume. Il le lit, se divertit, sa gaieté n'a point de cesse. Il déclame les pompeux hémistiches :

Wüstenkönig ist der Löwe;
Will er sein Gebiet durchstreifen...

Le lion est le roi des déserts;
Veut-il parcourir son domaine...

Il s'amuse à improviser sur tous sujets des vers à la Freiligrath et l'hôtel zurichois retentit de ses rires enfantins.

— Ah ça, dit un vieux général au frère et à la sœur, de quoi riez-vous? Vous entendre fait envie : on veut rire avec vous.

Sans doute Frédéric Nietzsche n'avait pas grand sujet à rire. Pouvait-il penser sans amertume aux trente-huit éditions de Freiligrath ? A Zurich, durant ces mêmes jours, il allait à la bibliothèque et parcourait en y cherchant vainement son nom les collections de journaux et de revues.

Le ciel est beau, digne de Nice, et cela dure depuis des jours,

écrit-il à Peter Gast le 30 septembre,

ma sœur est avec moi; il est bien agréable de se faire du bien l'un à l'autre quand depuis longtemps on s'est fait du mal... J'ai la tête pleine des plus extravagants poèmes qui aient jamais hanté le crâne d'un lyrique. J'ai reçu une lettre de Stein. Cette année m'a donné beaucoup de bonnes choses; l'un de ces précieux dons, c'est Stein : un nouvel, un sincère ami.

Bref, soyons plein d'espoir; ou, pour nous mieux exprimer, disons avec le vieux Keller :

Trinkt, o Augen, was die Wimper hält,
Von dem goldnen Ueberfluss der Welt!

Buvez, ò mes yeux, ce que vos cils enclosent
De l'excès doré du monde!

*
* *

Le frère et la sœur quittent Zurich; l'un allant vers Naumburg, l'autre vers Nice; chemin faisant, il s'arrête à Menton. « L'endroit est magnifique, écrit-il à peine

installé. J'ai déjà découvert huit promenades. Que personne ne me vienne rejoindre : j'ai besoin de cette absolue tranquillité. »

Que fait-il ? Se souvient-il du projet qu'il avait formé au commencement de l'été : *Six ans de méditation et de silence ?* Non; la méditation longue et silencieuse suppose une force de volonté qu'il n'a pas. Ému par l'espérance d'un ami, par la perte d'une sœur, il ne peut contenir son impatience lyrique. Il cède à son instinct, il improvise des chants : lieds, stances brèves, épigrammes. Presque tous les poèmes que l'on rencontre dans son œuvre — vers légers, distiques mordants insérés dans la deuxième édition de la *Gaya Scienza;* grandioses *chants Dyonisiaques* — furent achevés ou conçus durant ces quelques semaines. Et derechef il pense à l'œuvre toujours inachevée, *Ainsi parla Zarathoustra.* « Une quatrième, une cinquième, une sixième partie sont inévitables », écrit-il. « En tout état de cause, je mènerai mon fils Zarathoustra jusqu'à sa belle mort. Il ne me laisse aucun repos. »

Octobre passe : Nietzsche quitte Menton où il se trouve gêné par la vue des trop nombreux malades, et se dirige vers Nice.

Un compagnon imprévu l'y rejoignit bientôt : il se nommait M. Lanzky. C'était un intellectuel qui menait la vie errante, Allemand par naissance et par goût Florentin. Un hasard lui avait mis en main les œuvres de Nietzsche : il les avait comprises. Il s'était adressé à l'éditeur Schmeitzner afin de connaître l'adresse de l'auteur. « M. Frédéric Nietzsche, lui avait-on répondu, vit très solitairement en Italie. Écrivez-lui à Gènes, poste restante. » Il avait ainsi fait, et le philosophe, sans

doute moins sauvage et solitaire qu'on n'avait dit, avait répondu avec promptitude et grâce : « Venez à Nice cet hiver; nous causerons... » Ces lettres avaient été échangées durant l'automne 1883. Lanzky, n'étant point libre, s'excusa; mais en octobre 1884, il vint au rendez-vous. — Entre temps il avait pu connaître les deux dernières parties de Zarathoustra, et publier dans la *Rivista Europea* des comptes rendus fort intelligents.

Au matin même de son arrivée il entendit frapper à la porte de sa chambre; un homme souriant et doux, l'ayant ouverte, vint vers lui.

— *Also Sie sind gekommen*, disait Frédéric Nietzsche, — Vous voici donc !

Il le prit par le bras, curieux d'examiner ce lecteur de ses livres.

— Voyons un peu comme vous êtes fait.

Et il fixa sur lui ces yeux qui avaient été beaux, qui par instants l'étaient encore, mais que voilaient un peu les trop longues souffrances. Lanzky, venu rendre hommage à un redoutable prophète, était surpris de rencontrer le plus affable, le plus simple, et, semblait-il, le plus modeste des professeurs allemands.

Les deux hommes sortirent ensemble. Lanzky avoua sa surprise.

— Maître... dit-il.

— Vous êtes le premier qui m'appeliez ainsi, fit Nietzsche en souriant.

Mais il savait qu'il était un maître et ne s'étonnait pas.

— Maître, dit-il, comme on vous devine mal à travers vos livres; expliquez-moi...

— Non, non, pas aujourd'hui. Vous ne connaissez pas

Nice. Je veux vous faire les honneurs de cette mer, de ces montagnes, de mes promenades... Un autre jour, si vous voulez, nous causerons.

Ils ne rentrèrent pas avant six heures du soir et Lanzky sut du moins quel marcheur infatigable était son prophète.

Ils organisèrent leur vie commune : Frédéric Nietzsche prenait seul le matin, vers six heures et demie, une tasse de thé qu'il préparait lui-même; vers huit heures, Lanzky frappait à sa porte, lui demandait les nouvelles de sa nuit (souvent il dormait mal) et l'emploi de sa matinée : il le rejoignait ensuite sur le bord de la mer ou respectait sa promenade solitaire. Tous deux déjeunaient dans leur pension. Durant l'après-midi ils marchaient ensemble. Le soir, à la lumière, Nietzsche écrivait ou Lanzky lui lisait à haute voix quelque livre, souvent quelque livre français, les lettres de l'abbé Galiani; le *Rouge et le noir,* la *Chartreuse,* l'*Armance* de Stendhal.

Lanzky fut plus d'une fois interloqué par Frédéric Nietzsche. Ce solitaire de table d'hôte s'était composé des manières dissimulées, presque rusées, tout un art de vivre avec politesse sans manifester le secret de sa vie. Certain dimanche, une jeune fille lui ayant demandé s'il avait été au temple :

— Aujourd'hui, répondit-il avec courtoisie, je n'y ai pas été.

Lanzky admira cette parole prudente; Frédéric Nietzsche l'expliqua : Toute vérité n'est pas bonne pour tous, dit-il; si j'avais troublé cette jeune fille, je serais désolé... — Il s'amusait parfois à annoncer sa gloire future.

— Dans quarante ans je serai illustre en Europe! affirmait-il à ses voisins de table.

— Prêtez-nous vos livres, lui disait-on.

Mais il s'y refusait absolument et répétait à Lanzky son explication :

— Mes livres ne doivent pas être lus par les premiers venus.

— Maître, disait Lanzky, pourquoi les faites-vous imprimer?

A cette question trop sensée il semble qu'aucune réponse satisfaisante ne fut donnée.

Mais Frédéric Nietzsche dissimulait avec Lanzky même. — Il aimait à lui répéter, à développer devant lui son vieux rêve : la constitution d'une société d'amis, d'un phalanstère idéaliste pareil à celui où vécut Emerson. Il l'emmenait souvent vers la presqu'île Saint-Jean :

— *Ici,* disait-il, reprenant une parole biblique, *ici nous dresserons nos huttes.*

Il avait même choisi un groupe de petites villas voisines qui lui paraissaient convenir à son dessein. Quels hôtes y assembleraient-ils? Ceci demeurait vague; et Heinrich von Stein, le seul ami, le seul disciple qu'il désira avec ardeur, jamais il n'en prononça le nom devant Lanzky.

Heinrich von Stein n'annonçait pas sa venue, ni ne donnait signe de vie. Quelles étaient ses dispositions? Il était monté à Sils-Maria pour concilier, s'il se pouvait, deux maîtres. L'un de ces maîtres lui avait dit : entre nous deux il faut choisir. Un instant peut-être il avait été ébranlé. Mais il était retourné dans son Allemagne; il avait revu Cosima Wagner; et puisque

Nietzsche exigeait qu'il choisît, il restait fidèle à Wagner.

Frédéric Nietzsche pressentit un nouvel abandon. Il eut peur; et, cédant à une humble et triste impulsion, il écrivit, en forme de poème, un douloureux appel qu'il adressa au jeune homme :

Oh Lebens Mittag! Feierliche Zeit!
Oh Sommergarten!
Unruhig Glück im Stehn und Spähn und Warten!
Der Freunde harr' ich, Tag und Nacht bereit;
Wo bleibt ihr Freunde? Kommt! s'ist Zeit! s'ist Zeit!

O midi de la vie! Temps solennel!
O jardin d'été!
Bonheur inquiet : je suis là, j'épie, j'attends!
Nuit et jour, je vis en espérant l'ami;
Où êtes-vous, ami? Venez! Il est temps, il est temps!

Heinrich von Stein dut répondre; il écrivit :

Cher Monsieur,

A un appel tel que le vôtre une seule réponse conviendrait : venir; me vouer tout entier; donner, comme à la plus noble des tâches, tout mon temps à l'intelligence des choses nouvelles que vous avez à dire. Cela m'est interdit. Mais une idée m'est venue : chaque mois je réunis auprès de moi deux amis, je lis avec eux quelque article du Wagner-Lexicon, je le prends comme texte, et, là-dessus, je cause avec eux. Ces entretiens deviennent de plus en plus élevés et libres. Dernièrement nous avons trouvé cette définition de l'émotion esthétique : un passage à l'impersonnel par la plénitude même de la personnalité. Je crois que vous auriez plaisir à ces entretiens. Et cette idée m'est venue : ne serait-il pas excellent que Nietzsche nous envoie, de temps à autre, un texte pour nos entretiens? Voudriez-vous ainsi communiquer avec nous? Une telle correspondance, ne voudriez-vous pas y voir une introduction, un acheminement à votre cloître idéal?...

C'est la lettre d'un bon élève. Heinrich von Stein nommait Wagner, non sans intention sans doute. Frédéric Nietzsche l'entendit ainsi et fut exaspéré. Il retrouvait devant lui, contre lui, ce même adversaire, simulateur de pensée, séducteur des jeunes hommes. Förster, qui lui prenait sa sœur, était un wagnérien; et Heinrich von Stein, à cause de Wagner, lui refusait son dévouement. Seul, au prix d'un combat dont il restait blessé, il avait su conquérir une cruelle liberté. Il écrivit à sa sœur :

Quelle sotte lettre Stein m'a écrite! En réponse à quelle poésie!... Je suis bien péniblement affecté. Me voici de nouveau malade. Je recours au vieux moyen, (1) — et tous les hommes que j'ai jamais connus, je les hais, indiciblement, y compris moi-même. Je dors bien; mais j'éprouve au réveil de la misanthropie, des rancunes. Pourtant il existe peu d'hommes mieux disposés, plus bienveillants que moi!

Lanzky remarqua, sans en deviner la cause, le trouble de Frédéric Nietzsche. La crise fut très dure : il ne se laissa pourtant pas accabler et travailla avec énergie. Il se promena seul plus souvent qu'aux premiers jours, et Lanzky le voyait aller d'un pas dansant sur la promenade des Anglais ou sur les routes de montagnes : il sautillait, bondissait, il gambadait parfois, puis soudain interrompait ses entrechats pour crayonner quelques mots. Quel travail avait-il entrepris? Lanzky l'ignorait.

Un matin de mars comme il entrait, suivant son habitude, dans la petite chambre qu'occupait le philosophe, il le trouva couché malgré l'heure avancée.

---

(1) Le chloral.

— Je suis malade, lui dit Nietzsche. Je viens d'accoucher. La quatrième partie du Zarathoustra est écrite.

*
* *

Que nous apprend cette quatrième partie ? Saisissons-nous enfin un progrès de l'œuvre, une précision de pensée? Non; nous lisons un singulier fragment. Nietzsche le dit : c'est un « intermède », un épisode dans la vie du héros ; épisode étrange qui a déconcerté maint lecteur. Peut-être nous le comprendrons plus aisément si nous pensons à la déception qui vient de traverser la vie de Nietzsche.

Les « hommes supérieurs » montent vers Zarathoustra et le surprennent dans sa solitude montagnarde : un vieux pape, un vieil historien, un vieux roi, malheureux êtres qui souffrent de leur abaissement et viennent demander secours au sage dont ils sentent la force. — Pensons à Stein, ce distingué jeune homme que Bayreuth étiole: n'est-il pas aussi monté vers Nietzsche?

Zarathoustra admet auprès de lui ces « hommes supérieurs »; il réprime pour eux son humeur sauvage; il les fait asseoir dans sa grotte, prend en pitié leur inquiétude, les écoute et leur parle. — Pensons à Nietzsche : n'a-t-il pas ainsi reçu Heinrich von Stein?

Zarathoustra, dont l'âme est au fond moins dure qu'il ne faudrait, se laisse séduire par le charme morbide, par la finesse des « hommes supérieurs »; il a pitié d'eux, il oublie que leur misère est sans remède et cède au plaisir d'espérer : ces « hommes supérieurs » sont-ils enfin ces amis qu'il attend? — Pensons à Nietzsche : n'a-t-il pas espéré de Stein quelque secours?

Zarathoustra laisse un instant ses hôtes et va seul

dans la montagne. Il revient vers la grotte; que voit-il? Les « hommes supérieurs » tous agenouillés autour d'un âne qu'ils adorent et le vieux pape disant la messe devant la nouvelle idole. — Pensons à Stein : n'est-ce pas en telle posture que Nietzsche l'a surpris, interprétant avec deux amis une Bible wagnérienne?

Zarathoustra chasse ses hôtes : il veut des ouvriers nouveaux pour un monde nouveau. Les trouvera-t-il jamais? Il les appelle :

Mes enfants, ma race au sang pur, ma belle nouvelle race : qu'est-ce qui retient mes enfants sur leurs îles?

N'est-il pas temps, grand temps — je le murmure à ton oreille, bon esprit des tempêtes, — qu'ils reviennent enfin vers leur père? Ne savent-ils pas que ma chevelure grisonne et blanchit dans l'attente?

Va, va, esprit des tempêtes, indomptable et bon! Quitte les gorges de tes montagnes, précipite-toi sur les mers et, dès avant ce soir, bénis mes enfants.

Porte-leur la bénédiction de mon bonheur, la bénédiction de cette couronne de roses heureuses! Laisse tomber ces roses sur leurs îles et qu'elles restent posées là comme un signe, qui interroge : « D'où peut venir un tel bonheur? »

Enfin, ils demanderont : « Vit-il encore, notre père Zarathoustra? Quoi, est-il vrai, notre père Zarathoustra vit encore? Notre vieux père Zarathoustra aime encore ses enfants?

. . . . . .

Le vent souffle, le vent souffle, la lune resplendit, — oh mes lointains, lointains enfants, que n'êtes-vous ici, auprès de votre père? Le vent souffle; aucun nuage ne passe au ciel, le monde dort. — O bonheur! O bonheur!

Frédéric Nietzsche ne maintint pas cette page dans son œuvre : peut-être il eut honte d'un aveu si triste et si clair.

La quatrième partie du Zarathoustra ne trouva pas éditeur. Schmeitzner, qui peu de mois auparavant avait signifié à Nietzsche que « le public ne voulait pas lire ses aphorismes », lui écrivit, sans se gêner davantage, que le public voulait ignorer son Zarathoustra.

Frédéric Nietzsche essaya d'abord quelques démarches qui l'humilièrent et n'aboutirent pas; puis, choisissant un parti plus fier, il paya de son argent l'impression du manuscrit dont il restreignit le tirage à quarante exemplaires. A vrai dire, ses amis n'étaient pas si nombreux. Il trouva sept destinataires — dont aucun n'était vraiment digne. Quels furent-ils? Présumons, s'il se peut : sa sœur (il ne cessait de se plaindre d'elle); mademoiselle de Meysenbug (elle ne comprenait rien à ses livres); Overbeck (ami exact, lecteur intelligent, mais réservé); Burckhardt, l'historien baslois (celui-ci répondait toujours aux envois de Nietzsche, mais il était si poli qu'on le pénétrait mal); Peter Gast (le disciple fidèle, que Nietzsche trouvait sans doute trop obéissant et fidèle); Lanzky (bon compagnon de cet hiver); Rohde (qui dissimulait à peine l'ennui de ces lectures imposées).

Tels furent, présumons-nous, ceux qui reçurent, mais ne prirent pas tous le soin de lire cette quatrième et dernière partie, cet « intermède » qui termine, mais qui n'achève pas, *Ainsi parla Zarathoustra*.

On nous demande souvent de quoi se compose officiellement une collection complète des cahiers.

A la date du premier mai 1909, une collection complète des cahiers se compose officiellement de :

A. — *une collection complète de nos* éditions antérieures ;

B. — *une collection complète de nos* neuf premières séries ;

C. — *un abonnement à la* dixième *série ;*

D. — *une inscription pour un exemplaire du* Polyeucte.

Ces quatre éléments sont également indispensables et nulle collection ne peut, dans le commerce de la librairie, être tenue pour complète si elle manque, en tout ou en partie, de l'un quelconque de ces quatre éléments.

A. — *nos* éditions antérieures *sont énumérées à la quatrième page de la couverture du présent cahier ;*

B. — *nos* neuf premières séries *sont énumérées à la fin du premier cahier de la présente série ;*

C. — *les conditions de l'abonnement à la* dixième *série, qui est la série en cours, sont énoncées ci-après ;*

D. — *les conditions de l'inscription pour un exemplaire du* Polyeucte *ont été énoncées en tête du premier cahier de la présente série.*

Il a été tiré de ce cahier treize exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant ;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur ;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur ;

et dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement.

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits ; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement ; l'abonnement sur whatman à cette dixième série est de deux cents francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume, J. Saling et compagnie successeurs), 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième, de la sixième, de la septième ou de la huitième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII+408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la dixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et à leur date les cahiers à paraître de cette dixième série.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, c'est-à-dire du premier septembre de chaque année au 31 août de l'année suivante; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie.....	vingt francs
	Autres pays de l'Union postale universelle.....	vingt-cinq francs
Abonnement sur whatman.....		deux cents francs pour tous pays

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 2

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine ... 5

DU MÊME AUTEUR en vente à la *librairie des cahiers*. 7

DANIEL HALÉVY. — *le travail du Zarathoustra.* 9

I. — la conception du Retour Éternel..... 11

II. — Ainsi parla Zarathoustra..... 35

III. — la visite de Heinrich von Stein..... 65

On nous demande souvent..... 87

Il a été tiré de ce cahier 89

Pour savoir ce que sont 91

Nos cahiers sont édités..... 93

Table de ce cahier..... 95

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour treize cents exemplaires de ce douzième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mardi 20 avril 1909.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 3560

TREIZIÈME CAHIER DE LA DIXIÈME SÉRIE

CHARLES PÉGUY

à nos amis
à nos abonnés

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant le dimanche
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

139949
4, 10, 16

à nos amis

à nos abonnés

A NOS AMIS

A NOS ABONNÉS

à nos abonnés. — Comme on a déjà pu le voir au bas de la première page de la couverture des deux cahiers précédents, une modification importante venait dès lors de s'introduire dans notre périodicité. Nos cahiers paraîtront désormais toutes les quinzaines pendant les mois d'hiver, et toutes les deux quinzaines pendant les mois d'été, sans aucune interruption de vacances. Nous nous conformerons ainsi à la loi (de finances) du 29 avril 1908, *concernant les tarifs postaux applicables aux journaux et écrits périodiques.* L'article 2 de cette loi est ainsi énoncé :

Article 2. — Ne sont considérées comme périodiques, au point de vue de l'application de la taxe, que les publications remplissant les conditions de la loi sur la presse, *paraissant au moins une fois par mois* et dont la fin ne peut être prévue d'avance.

Nos séries commenceront désormais le premier septembre de chaque année et finiront le 31 août de l'année suivante. C'est d'ailleurs à ces deux dates que commençaient et finissaient déjà nos exercices budgé-

taires. Nos cahiers paraîtront par quinzaines sensiblement de la mi-novembre à la mi-mars, et toutes les deux quinzaines sensiblement de la mi-mars à la mi-novembre.

à nos amis. — Je ne puis taire, et nous ne pouvons pas cacher plus longtemps ce que savent depuis le commencement de cette série tous ceux de nos amis qui viennent quelquefois au bureau des cahiers: que j'ai été très sérieusement malade et que cette maladie a mis en danger l'existence même des cahiers. Je ne parle pas seulement de la mienne.

J'avais employé ce qu'on nomme les vacances à préparer la dixième série, comme je prépare une série toutes les vacances, et en outre à préparer la fabrication de notre *Polyeucte,* j'avais même commencé de lancer les premières circulaires de ce *Polyeucte* quand je tombai presque brusquement, le 10 septembre. Je dus garder le lit pendant quatre semaines, et non guéri je dus sauter du lit et de la maison, car il était temps, pour affronter cette vague redoutable de la rentrée. Je me suis provisoirement et pour cette fois rétabli et guéri en travaillant et à force de travail, mais il ne faut pas tenter la fatalité.

Je dois dire encore, nous devons ajouter que pourtant cette maladie n'avait rien d'imprévu, qu'elle peut me reprendre demain, qu'elle était toute naturelle, si je puis dire, que par sa nature et ses modes, par sa qualité elle dénonçait elle-même qu'elle n'était que la conséquence inévitable de quinze ans de surmenage et de soucis (car il faut bien compter les cinq années de préparation et d'apprentissage, avant le départ même

de ces cahiers, avant le départ d'il y a dix ans) et, car il faut dire le mot, de soucis d'argent.

Nous souffrons surtout, depuis quatre ou cinq ans, d'une opinion totalement fausse qui s'est établie sur la prospérité de nos cahiers. Quand nous rencontrons des gens, même des amis, qui ne nous ont pas vus depuis un certain temps: Eh bien! nous disent-ils, ça va très bien, les cahiers. Ils veulent dire par là confusément ensemble: qu'ils sont très contents des cahiers qu'ils reçoivent, qu'ils entendent parler très favorablement partout des cahiers, et que par conséquent nous sommes évidemment très à l'aise pour les fabriquer.

Nego consequentiam. Je nie cette conséquence. Il faut rompre cette conséquence, il faut dissiper cette confusion. Je reconnais moi-même qu'elle est toute naturelle. Quand nos abonnés reçoivent de quinzaine en quinzaine, avec une régularité aussi ponctuelle, des cahiers fabriqués avec une attention aussi soutenue, aussi inlassable, avec tant de sérieux, avec tant de sévérité, avec tant de soin, avec tant de convenance, avec tant de sollicitude, comment ne croiraient-ils pas, en ce temps de sabotage universel, que c'est que nous en avons les moyens, et que nous sommes à notre aise pour travailler. N'est-ce point là la conséquence? la pente?

Qu'ils se détrompent. Et qu'ils se détrompent doublement. Qu'ils se détrompent en fait. Si en fait en ce temps de sabotage universel nous avons maintenu la décence et la propreté de la fabrication, de toutes les fabrications, de la fabrication intellectuelle et de la fabrication industrielle, de la plume et de l'encre, de la typographie et de la copie, du papier et de l'œuvre, ce

n'est point que nous en ayons ni que nous en ayons jamais eu les moyens, c'est que depuis quinze ans nous travaillons très au-dessus de nos moyens. Nous ne sommes à aucun degré ni en aucun sens des amateurs. Nous sommes dans le sens le plus rigoureux de ce mot, le plus beau de tous, des professionnels. Nous travaillons d'un certain métier, d'un dur métier. Le peu que nous faisons nous ne le faisons point par amusements ni avec notre superflu, mais nous le faisons de notre chair et de notre sang, de notre substance même, et nous exerçons un métier.

Nous vivons en un temps si barbare que quand on voit des hommes imprimer des textes propres sur un papier propre avec une encre propre tout le monde se récrie: *Faut-il qu'ils aient du temps à perdre! Et de l'argent!* Nous n'avons pas de temps, nous n'avons plus d'argent, nous n'avons que notre vie à perdre. Nous avons failli la perdre; et nous sommes exposés à recommencer.

Nous vivons en un temps si barbare que l'on confond le luxe avec la propreté. Quand un ouvrier essaye de travailler proprement, on l'inculpe de luxe. Et comme dans le même temps et de l'autre part le luxe et la richesse travaille toujours salement, il n'y a plus littéralement aucun joint par où la culture puisse ni se maintenir, ni essayer seulement de se réintroduire, ni seulement se défendre. Par où elle puisse passer.

Ceux qui n'ont pas d'argent font de la saleté sous le nom de sabotage; et ceux qui ont de l'argent font de la saleté, une contre et autre saleté, sous le nom de luxe. Et ainsi la culture n'a plus aucun joint; où passer. Il n'y a plus cette merveilleuse rencontre de toutes les

anciennes sociétés, où celui qui produisait et celui qui achetait aimaient également et connaissaient la culture.

C'est comme si l'on concluait, de ce qu'un statuaire travaille dans le marbre, qu'évidemment c'est un homme très riche, puisqu'il travaille dans le marbre, et que le marbre est très cher. C'est ici le plus odieux raisonnement moderne, le contre-sens injurieux de la barbarie et de l'amateurisme. C'est le contraire. Si un statuaire est pauvre, et s'il faut qu'il achète son marbre, il tombe irrévocablement dans des misères sans fin. Il s'enfonce, il descend dans des misères descendantes sans fin.

Nous avons mis sur pied, nous avons soutenu à travers des dangers de toute sorte, à travers toutes les épreuves, à travers tous les accidents, à travers toutes les misères, la plus importante, la plus grosse entreprise de publication littéraire et autres, périodique et autres, qui ait été tentée pendant ces dix ans, et nous l'avons faite, et nous l'avons tenue sans jamais avoir un sou devant nous; ce que tant de capitaux mêmes autour de nous n'ont pu faire, nous avons créé en dix ans une firme nouvelle, presque universellement connue, très généralement estimée, très bien cotée, universellement respectée, nous l'avons faite et nous l'avons maintenue sans jamais avoir un sou devant nous. Tout homme qui a quelque expérience des réalités économiques saura, pourra mesurer ce que représente une telle entreprise, et que c'est une véritable gageure. Mais il saura aussi, il mesurera ce que coûte une telle gageure, et de la tenir pendant dix ans, et où se prend ce que l'on ne prend pas à l'argent, ce que l'on ne demande

pas à l'argent, car il faut toujours que cela se prenne quelque part, et que ce qui ne coûte pas à l'argent, ce qui ne coûte pas en argent, se paie par un surmenage perpétuel, un risque de mort constant, des ravages irréparables de la santé.

C'est ainsi que les seules personnes, les quelques personnes qui sachent non seulement vraiment mais réellement ce que c'est que les cahiers sont quelques chefs, propriétaires, directeurs des plus grandes maisons d'édition de Paris, dont le nom a paru quelquefois dans ces cahiers dans les remerciements que je leur ai faits, qui sont nos abonnés, qui nous lisent et nous suivent de près, qui seuls peut-être nous mesurent à notre mesure, et le peuvent, qui dans la misère croissante de ce pays, dans le marasme croissant des affaires, dans toutes ces crises des affaires, et plus que toutes autres dans le marasme et dans l'effroyable crise de la librairie, nous estiment à notre juste prix, je veux dire en connaissance de cause, en connaissance de difficulté, qui me traitent personnellement avec une amitié affectueuse, confraternelle et quelquefois, vu leur autorité, presque paternelle, et qui, sachant, eux, ce qu'ils disaient, m'ont dit vingt fois : Ce que vous avez fait, personne n'aurait pu le faire, et à aucun prix.

D'autre part et deuxièmement, non plus en fait, mais en calcul, que l'on ne se trompe pas en calcul. Que l'on ne s'abuse pas sur ce qui nous attend. Ni sur l'avenir prochain de nos cahiers, ni sur l'avenir prochain de ce pays. Dans cette barbarie, dans cette inculture croissante, dans ce désarroi des esprits et des mœurs, dans ce désastre de la culture, plus nos cahiers seront bons,

moins ils auront accès auprès du grand public, auprès de ce que nous pouvons nommer le public, tout court.

De plus en plus, d'année en année, et pour de longues années peut-être, le grand public s'abandonne et on l'abandonne, le public est abandonné à toutes les bassesses : à la pornographie, et non pas seulement à la pornographie grossière, vulgaire, basse, à la pornographie du ruisseau, à la pornographie des foules et des masses, à la pornographie populaire, à la pornographie de la plèbe, dont nos moralistes professionnels mènent tant de bruit, qui serait encore la moins dangereuse de toutes, et presque naturelle, en un certain sens, mais à la pornographie censément élégante et sociable, à la pornographie mondaine, à la pornographie du salon, du coin de la cheminée, la plus pernicieuse de toutes, à beaucoup près, et qui, à son tour et par un débordement prévu, par une imitation, par une contrefaçon, par une singerie prévue envahit le peuple même; à la frivolité, à la fatuité mondaine, à la légèreté, à la futilité, à la fausse élégance mondaine, à toute la mondanité, barbarie infiniment pire et plus dangereuse que l'obscénité même. Et de ce que sont devenues les mœurs politiques, parlementaires, électorales, de la corruption politique il vaut mieux ne point parler.

Ne nous félicitons pas. Nous sommes des vaincus. Le monde est contre nous. Et on ne peut plus savoir aujourd'hui pour combien d'années. Tout ce que nous avons soutenu, tout ce que nous avons défendu, les mœurs et les lois, le sérieux et la sévérité, les principes et les idées, les réalités et le beau langage, la propreté, la probité de langage, la probité de pensée, la justice

et l'harmonie, la justesse, une certaine tenue, l'intelligence et le bon français, la révolution et notre ancien socialisme, la vérité, le droit, la simple entente, le bon travail, le bel ouvrage, tout ce que nous avons soutenu, tout ce que nous avons défendu recule de jour en jour devant une barbarie, devant une inculture croissantes, devant l'envahissement de la corruption politique et sociale.

Ne nous le dissimulons pas : nous sommes des vaincus. Depuis dix ans, depuis quinze ans nous n'avons jamais fait que perdre du terrain. Aujourd'hui, dans la décroissance, dans la déchéance des mœurs politiques et privées, nous sommes littéralement des assiégés. Nous sommes dans une place en état de siège et plus que de blocus et tout le plat pays est abandonné, toute la plaine est aux mains de l'ennemi. Tous les *champs*. Comme disent nos vieilles chroniques, *l'ennemi s'était mis par les champs*.

Nul aujourd'hui, nul homme vivant ne nie, nul ne conteste, nul ne songe même à se dissimuler qu'il y a un désordre; un désordre croissant et extrêmement inquiétant; non point en effet un désordre apparent, un trouble de fécondité, qui recouvre un ordre à venir, mais un réel désordre d'impuissance et de stérilité; nul ne nie plus ce désordre, le désarroi des esprits et des cœurs, la détresse qui vient, le désastre menaçant. Une débâcle.

C'est peut-être cette situation de désarroi et de détresse qui nous crée, plus impérieusement que jamais, le devoir de ne pas capituler. Il ne faut jamais capituler. Il le faut peut-être moins encore d'autant que la place est plus importante et plus isolée et qu'elle est

plus menacée et que justement le pays est au pouvoir de l'ennemi. Cette place où nous tenons n'est point une place que nous ayons rencontrée au hasard sur le chemin d'une déroute; ce n'est point, elle n'est point une place de fortune; il n'y a jamais eu l'ombre d'une déroute et d'un *sauve qui peut,* rendons-nous cette justice; c'est une place que nous avons bâtie de nos propres mains, patiemment, que nous avons faite nous-mêmes, au cours d'une retraite difficile, un réduit central, dont nous connaissons toutes les pierres, et tout le parement, et tout l'appareil. Par dix ans, par quinze ans d'une recherche patiente, infatigable, nous avons constitué un corps de collaboration qui ne se fût point constitué, qui ne pouvait pas se constituer ailleurs ni autrement ni par d'autres, par d'autres mains ni par un autre ministère; qui ne pourrait se reconstituer nulle part, si aujourd'hui, si jamais il était dispersé; et non seulement qui ne pourrait pas se reconstituer, lui-même, mais comme on ne pourrait pas en reconstituer un autre; car il a fallu pour constituer celui-ci un concours inouï de circonstances et de dévouements et de telles rencontres et de telles préparations, si nombreuses et si bien venues, et de telles patiences, que de telles fortunes aussi ne se trouvent pas, ne se produisent pas deux fois. Plus que cela par cette même patience nous avons constitué un corps d'abonnés dont je puis dire non seulement qu'il est unique au monde, mais qu'il est supérieur encore, dans son ensemble, au corps de nos collaborateurs.

Nous nous sommes permis quelquefois de communiquer la liste de nos abonnés, non point publiquement certes, mais nous avons cru pouvoir et devoir la com-

muniquer, montrer nos fiches et nos étiquettes d'envoi seulement à ceux de nos collaborateurs qui nous le demandaient, qui voulaient savoir, comme ils en avaient le droit, et même le devoir, à qui nommément ils s'adressaient, à qui allait leur travail, qui serait atteint par leur copie; à qui enfin ils parlaient; c'était même d'une très bonne économie, d'une très bonne administration : il n'y a jamais eu qu'un cri, et qu'une opinion sur ce point : que la liste de notre abonnement, comme elle est actuellement constituée, d'abord est sans contredit ce que nous avons fait de mieux; de plus fort; et de plus difficile; la formule qui sort généralement alors, qui échappe à tout le monde, est la formule qui dès le principe m'a échappé, à moi le premier, c'est que c'est sans aucun doute notre meilleur cahier; et ensuite sur ce point que c'est le dernier refuge, le seul refuge sérieux de tous les hommes qui ont gardé quelque attachement pour la culture dans le relâchement, dans l'abaissement général des compétences et des caractères.

C'est littéralement le dernier rendez-vous des hommes de bonne compagnie. Sans rien demander à personne, rien qui ressemble même à une adhésion, sans rien imposer à personne, sans imposer aucune ligature, sans avoir (publié) *aucun programme* (et ceci naturellement était le plus difficile, on le sait assez, c'est ce qui compliquait le plus notre tâche, qui contribuait le plus à la rendre difficile), (et même qui nous rendait presque suspects, tant, dans cet envahissement des mœurs électorales, il faut partout un programme), (et quand on n'en a pas les gens vous en demandent un, quand même; c'est toujours comme à la porte des théâtres; il est vrai qu'en effet ce n'est que théâtre, immense

théâtre et cabotinage; ils ont tellement le goût de la servitude, et l'ignorance et la méconnaissance des mœurs de la liberté, qu'ils vous supplient, impatiemment, bientôt arrogamment, de vouloir bien lier leur liberté; et aussi la vôtre; et si vous refusez encore, d'abord ils vous agonisent d'injures; et enfin vous prenant en pitié, comme *deminutus,* ils vous le font, votre programme, ils vous le découvrent; ils ne sont pas si bêtes, ils le connaissent bien; et par charité pure ils vont le proclamer partout, de votre part : Il ne veut pas le dire, il n'ose pas le dire, mais c'est cela, son programme. Je le sais.) sans déclaration, sans proclamation, sans déclamation, sans appareil, extérieur, sans apparat, sans statuts, prétentieux, sans formalités nous avons obtenu deux résultats importants : le premier, qui est peut-être le plus important, est de *n'être pas* devenu ni une secte, ni une école, ni une boîte, ni un parti, ni une cabale, ni une affaire, aucune sorte de monôme : je dis peut-être le plus important car c'est déjà beaucoup, c'est certainement le plus, c'est peut-être tout de *ne pas* faire de mal aussitôt que l'on veut seulement remuer le petit doigt : c'est ici la première règle de l'action, la première loi, le premier principe, le principe préliminaire même, le principe avant les principes, la règle antérieure de toute morale de l'action, c'est-à-dire de toute morale : il ne faut donc pas s'étonner que tant de maîtres respectés, qui nous ont enseigné tant de morales, n'aient point pensé d'abord à nous enseigner ce principe commun, ce premier principe, ce principe antérieur de toutes les morales.

Deuxièmement nous avons obtenu ce résultat que sans

exercer rien qui ressemblât à une pression, d'aucune sorte, sans exercer ni demander aucun entraînement, sans rien demander à personne, sans rien exercer ni demander qui ressemblât à une adhésion, à une sollicitation, à un engagement, à une aliénation quelconque nous avons par cette longue patience, par un recrutement longuement patiemment poursuivi, par un filtrage, par une épuration, par un épurage si je puis dire encore plus longuement patiemment poursuivi, constitué peu à peu, sans engager personne, une société d'un mode incontestablement nouveau, une sorte de foyer, une société naturellement libre de toute liberté, une sorte de famille d'esprits, sans l'avoir fait exprès, justement; nullement un *groupe,* comme ils disent; cette horreur; mais littéralement ce qu'il y a jamais eu de plus beau dans le monde : une *amitié;* et une cité.

Techniquement, expressément ce que Michelet nommait une amitié.

Et naturellement et pour cette raison cette amitié, de notre abonnement, dispersée, serait encore plus impossible à reconstituer que le premier groupement de nos collaborateurs. Que le groupement du premier degré.

C'est à nos amis de décider à présent s'ils veulent ou s'ils ne veulent pas que tant d'efforts mis dans une œuvre, dans une institution, rendent ou ne rendent pas, et n'aient plus qu'un intérêt historique. Ils sont les maîtres. Nous autres d'ici nous avons conduit la barque au delà de ce que nous pouvions. Ceux de nos amis qui m'ont assisté dans cette crise savent que mon idée

secrète, que ma tentation était la tentation d'un silence absolu. Entrer enfin dans une retraite totale. Nous sommes saturés, nous sommes excédés de cette activité. Pouvoir se taire.

Et pouvoir travailler. C'était aussi la tentation du travail. *Travailler pour soi,* comme nous disions naïvement à l'École. J'avais la tentation de travailler pour moi. Je ne puis oublier que je suis un philosophe. Je le dis avec une certaine fierté, en un temps où de toutes les cultures, la philosophie est certainement la discipline la plus exposée aux injures, aux ravages, aux mépris ensemble et aux (pires) flatteries, et, ce qu'il y a de pire, aux contrefaçons de toutes les démagogies.

Je ne nie pas, je ne veux point oublier tout ce que je dois, pour mon travail, pour le peu que j'ai de philosophie, à cette épreuve, à cette expérience de quinze années. J'y ai appris et presque j'y ai pris beaucoup de ce que l'on n'apprend pas dans les écoles et dans les assemblées. Je sais aujourd'hui, de la seule manière dont on le puisse savoir, par une expérience réelle et involontaire (je veux dire qui n'avait jamais voulu ni prétendu être une expérience), par une dure et cruelle épreuve, et longue, ce que c'est que des frais généraux et des frais de premier établissement, tout ce que c'est qu'un budget, non seulement le budget d'une famille vivant réellement d'un travail de production, du travail d'une production, mais le budget d'une œuvre, d'une institution, d'une maison; j'entends d'une maison aussi de production; j'ai appris, je sais ce que c'est qu'un exercice, que des comptes courants, un *doit*, un *avoir*, un excédent, un déficit, un prix de revient, un bilan, un sondage, un inventaire, un (pour cent de) rendement,

un lancement, une force de production, je sais ce que c'est que de la publicité. Je sais en un mot ce que c'est qu'un organisme économique, industriel et commercial. J'ai appris aussi, je sais ce que c'est que l'amitié, cette puissance économique. J'ai connu d'une connaissance, d'une épreuve, d'une expérience unique, non interchangeable, ce que c'est que la fidélité, et l'infidélité au contraire, j'ai connu la constance et j'ai connu l'inconstance. J'ai beaucoup connu l'ingratitude. J'ai connu la camaraderie, cette pire de toutes les misères. Et comme j'avais appris la nourriture et le rendement d'une œuvre, j'ai appris aussi la nourriture d'un sentiment. Et le rendement. J'ai connu l'amitié ce qu'elle est, et ce qu'elle n'est pas. J'ai connu les amitiés et les inimitiés, les amours et les haines, le silence concerté, le boycottage, l'étranglement sourd, l'étranglement rauque, l'*index* laïque, l'investissement silencieux, la guerre économique, le blocus, déjà et de tout temps le siège.

Je ne nie point cette expérience, et qu'elle soit unique, et que ces quinze années et ce travail et cette vie m'aient apporté un enseignement unique, m'aient apporté, m'aient fait faire une expérience comme on n'en trouverait nulle part ailleurs. Nulle part une autre. Mais je sais aussi, je vois bien que de cette expérience j'en ai assez. J'en suis comme plein, comme débordant. J'en ai par dessus la tête. J'en suis saturé. J'en suis rassasié. J'en ai presque (beaucoup) plus qu'il ne m'en faut, s'il était permis de parler ainsi de l'expérience. Je sais aussi qu'il est temps de penser aux œuvres, ou tout au moins à la mise en œuvre, à un essai de commencement de mise en œuvre. Ce n'est pas tout que d'acquérir toujours. La vie est courte. Il vient

un âge de produire. Les deux thèses du doctorat es lettres que je préparais depuis tout ce temps pour la Faculté des Lettres de l'Université de Paris seront parvenues dans quelques mois à tout ce que je pourrai leur donner d'achèvement. Dans la thèse complémentaire je me suis proposé de mettre autant que je le pourrai ce que j'ai acquis d'expérience dans les arts et métiers de la typographie. Dans la thèse principale je me suis proposé de mettre un peu de ce que j'ai acquis d'expérience dans la connaissance que nous pouvons obtenir par l'histoire des réalités mêmes de l'action publique et privée; politique, sociale, religieuse; économique, militaire et toutes autres; notamment intellectuelle et morale.

La vie est brève et si l'on se tue dans l'expérience même et pour l'expérience, qui en produira jamais les résultats ?

Si même l'on se fatigue de trop, comment voir encore et comment subir utilement l'expérience et l'épreuve ?

Pour voir il ne faut point avoir les yeux ni brouillés ni usés.

Le désir secret, la tentation, la convoitise était certainement du silence total et d'entrer dans une retraite absolue. Tu ne convoiteras pas la retraite et le silence de ton voisin. Tu ne convoiteras pas la charnelle solitude. C'était assurément ensemble et dedans la tentation du travail. La philosophie est le plus beau des métiers. Il faut toujours croire que le métier que l'on exerce est le plus beau de tous les métiers. Et d'abord c'est un métier. Il faut dire que la philosophie est le plus beau des métiers en un temps où plus que toutes les disci-

plines, avant toutes les disciplines, elle est exposée aux dérisions, aux lacérations du primaire, mon cher Halévy, de la démagogie du primaire, de la domination du primaire.

Ce n'était pas seulement la tentation du travail. C'était aussi, c'était peut-être autant, il faut l'avouer, une tentation, une réalité de lassitude. Un grand épuisement de force et de santé, peut-être. Mais surtout un grand épuisement d'espérance, de la force la première de toutes, la plus forte de toutes, peut-être la seule forte, de la force de l'espérance. Ce n'est pas impunément qu'une génération comme la nôtre subit tant de déceptions. Non pas même tant de déceptions. Fragmentaires. Discontinues. Discriminées. Distinguées. Et dont on peut dire l'une après l'autre que ce sont des déceptions, telle et telle déception. Mais une seule déception continue, perpétuée. Presque amorphe. Gélatineuse. Indistinguée intérieurement. Étalée sur dix et quinze ans. Un désabusement perpétuel, commencé il y a dix ans par un coup d'éclat, continué incessamment depuis par une accélération, par une aggravation perpétuelle.

Un de nos abonnés, M. Salomon Reinach, me disait un jour dans son cabinet : *l'Affaire Dreyfus est la plus grande escroquerie du siècle*. Sans doute il n'y voyait pas, il n'entendait pas par cette phrase, par ce mot terrible, il n'y voulait pas dire tout ce que nous y mettons aujourd'hui ; autrement il eût été un peu prophète, ce qui, je crois, n'entre pas dans son système de l'histoire des religions ; et je ne veux pas surtout lui faire dire ce qu'il ne voulait pas dire ; mon intention n'est naturellement pas de le compromettre ni même de le citer comme témoin. Le temps des témoignages n'est pas encore

venu. C'était le temps où Bernard-Lazare mourait. La banqueroute frauduleuse de l'affaire Dreyfus dans la fourberie politicienne mettait une amertume sans fond au cœur des véritables dreyfusistes. On voit qu'il y a déjà de cela beaucoup d'années. Pour qu'on puisse même parler de véritables dreyfusistes. On ne pouvait pas prévoir alors, même dans ce flot d'amertume, même dans ce coup d'éclat de la désillusion, jusqu'où irait cette déchéance, ni surtout qu'elle irait sans fin. Comme une mécanique affolée qu'elle ne s'arrêterait pas. J'étais allé le voir ce jour-là uniquement pour lui donner et lui demander des nouvelles d'une chère santé, d'un homme dont la santé nous donnait déjà les plus graves inquiétudes, pour causer je ne dirai pas seulement d'un ami commun, mais d'un homme qui était pour lui un ami plus jeune, qui était pour moi un ami, moins jeune, un confident, de toute confidence, de toute pensée, de l'un à l'autre, de l'un et de l'autre, et l'un des plus grands des prophètes d'Israël.

Le plus grand que j'aie connu, avec notre Marix.

J'étais jeune homme alors; je n'étais pas haut de cent coudées; novice, bien que mon instinct, un instinct profond, m'ait toujours averti contre la politique. Cette parole me frappa. Je ne l'ai certes point enregistrée pour le plaisir. L'homme qui l'a dite l'a peut-être oubliée aussitôt, l'a certainement oubliée depuis. Je ne l'oublierai jamais. Le maître, qui a beaucoup d'élèves, oublie. L'élève, qui n'a pas beaucoup de maîtres, n'oublie pas. Contrairement à ce que l'on croit, c'est le maître qui oublie l'enseignement. Et c'est l'élève qui ne l'oublie pas.

Le riche, aussi, oublie; le pauvre et le misérable n'oublie pas.

Cette parole d'ailleurs ne répondait que trop à cet instinct profond. Et la maladie et la mort de Bernard-Lazare lui donnait non point une valeur épisodique, supplémentaire, mais plus qu'une valeur symbolique, une valeur tragique, une valeur aiguë, temporellement tragique, une sanction, temporellement, corporellement, charnellement saisissable.

Des témoignages mêmes de ce grand Bernard-Lazare j'aurais honte de les reproduire, de les introduire ici. Tant ils sont demeurés saisissants. Le temps de ces témoignages n'est point encore venu. Il viendra. Le temps des confessions n'est point encore venu. Ce sont des témoignages terribles. Ce prophète, prophète du malheur, au moins du malheur temporel, comme tous les véritables prophètes, eut l'amertume infinie, au moment même et dans les antécédences de la mort, de mesurer du regard, de ce regard d'une infinie bonté, d'une infinie douceur, mais d'une sûreté totale; d'une gaieté infinie, infiniment et amèrement amusé du scandale même, mais d'une clairvoyance de sang-froid terriblement infinie; cette abhorreur, cet abîme de barbarie et de lassitude, de corruption publique et politique où depuis nous descendons infatigablement, où nous roulons de cercle en cercle.

Et non seulement infatigablement; mais, à ce qu'il semble, avec une vitesse qui s'accélère.

Ces témoignages viendront. Ils sont encore trop terribles. Il faudra un jour arrêter arbitrairement une date dans cette déchéance. C'est ce que font généralement

les historiens. Il faudra écrire jusqu'à cette date cette *Histoire de la décomposition du dreyfusisme en France.* Il faudra que cette Histoire elle-même ne soit que le dernier chapitre, le plus important hélas, et un chapitre sans fin, d'une très brève *Histoire de l'affaire Dreyfus.*

Cette décomposition commande toute notre vie, toute notre fortune, tout notre événement. On peut aller jusqu'à se demander si elle ne commandera point toute notre destinée. D'elle vient, d'elle date toute notre misère. C'est une grande pitié pour une génération, c'est une grande peine, c'est une grande misère, une déchéance infatigable que d'avoir débuté dans la vie par une aussi retentissante déception, par un aussi brutal, aussi brute désenchantement. Une génération peut ne pas s'en relever. Cette capitulation initiale, post-initiale de notre État-Major a commandé toute notre histoire. Elle l'a commandée jusqu'ici. Elle en a peut-être pris le commandement pour toujours. Elle la commandera peut-être sans retour, et sans reprise possible. Les maréchaux généralement trahissent. Même dans l'histoire militaire. Ils ne sont même faits que pour cela. Quelques-uns trahissent formellement. La plupart trahissent comme tout le monde, non moins réellement, au sens réel que nous donnons, que nous reconnaissons à ce mot. Mais nous avons touché un État-Major, nous pouvons nous vanter d'avoir touché un État-Major qui nous fit bonne mesure. Du premier coup, d'un seul, il passa la moyenne, et même le *maximum.* Il nous trahit, il trahit notre cause, la cause, hélas, qui nous était commune, ensemble avec lui, plus qu'il n'est raisonnablement permis, infiniment plus qu'il n'est dans l'office

même d'un État-Major. Infiniment plus enfin que pour son grade.

Nous sommes une génération sacrifiée. Nous ne sommes pas seulement des vaincus, une génération vaincue. Cela ne serait rien. Cela n'est rien. Il y a des défaites glorieuses, des désastres retentissants, plus assis, qui fixent mieux la gloire, plus beaux, plus admis, plus commémorés que n'importe quel triomphe. Mais notre défaite est la pire de toutes, une défaite obscure, et nous ne serons pas même méprisés : nous serons ignorés; tout au plus nous serons peut-être grotesques. Il y a des défaites, *Waterloo morne plaine,* qui plus que des victoires, plus avantageusement, se fixent dans les mémoires des hommes, dans la commune mémoire de l'humanité. Nous serons mesquins, nous serons petits, nous serons ordinaires, nous serons moyens, ou plutôt nous ne serons pas du tout. On ne s'occupera pas de nous. Nous passerons inaperçus. Une défaite sans grandeur, liminaire, nous aura condamnés à ce silence éternel, temporellement éternel. Un silence règnera, un silence pèsera, le silence se fera sur nous. Ou plutôt il n'aura pas même à se faire. Il se fera, il se sera fait tout seul, de soi-même. Devant l'histoire ce n'est pas le silence qui aura jamais à donner, à se trouver des causes positives, des efficiences. Il est de règle et les déficiences suffisent. Pour l'établir. Il suffit que les déficiences jouent et laissent librement la place, donnent place libre, le peu de place qu'il y a, aux efficiences concurrentes. Nous ne serons jamais grands; nous ne serons jamais connus; nous ne serons jamais inscrits. Nous ne serons jamais grands. Nous ne serons pas de l'ordre même où il y a, où il peut y avoir de la grandeur, his-

torique. L'histoire n'aura aucun moyen de nous mesurer. Et à vrai dire elle n'en aura aucun goût. Elle n'inscrit à vrai dire que ceux qui s'inscrivent eux-mêmes. Elle ne mesure, elle n'enregistre que ceux qui se font mesurer de force. C'est encore un royaume qui ne se prend que de force, qui *souffre la force*, et les hommes de force, *et violenti rapiunt illud*. On aura beau changer les méthodes historiques. Il y aura toujours peu de place(s) dans l'histoire, dans la mémoire, même commune, et dans les opérations de la mémoire, dans toutes les sortes de commémorations, et les véritables inscriptions seront toujours fort rares.

Dans cette rareté, dans ce resserrement du marché de l'histoire c'est une singulière destinée; et ce serait un malheur irrévocable, une infortune infinie que la nôtre, pour qui mettrait son espérance, le sot, dans les jugements et dans les connaissances de l'histoire temporelle. Pour qui mettrait, pour qui placerait son espérance, temporelle, dans aucunes sortes de commémorations, temporelles. Nous pouvons nous rendre aujourd'hui ce témoignage, nous pouvons l'introduire, l'apporter, le donner solennellement, le contribuer, aujourd'hui que nous avons l'âge et l'expérience, que nous avons acquis l'un et l'autre, au juste prix, qui est cher et irrévocable, de connaître, de pouvoir à notre tour mesurer la vie et l'action. Nous pouvons parler aujourd'hui, nous avons acquis de pouvoir parler des jeunes gens que nous fûmes comme on parlerait d'étrangers, comme nous parlerions de jeunes gens que nous aurions connus, dans le temps. Nous pouvons donc en toute justice, en toute juste mesure, et j'ajouterai même pour cette fois en toute impartialité, nous

rendre ce témoignage, et c'est un témoignage posthume, que nous valions des hommes qui ont eu les plus grandes fortunes historiques et que nous n'aurons pas de fortune du tout.

Nous pouvons le dire aujourd'hui, puisque c'est vrai, et qu'on ne nous croira pas. Nous valions des hommes qui ont eu les plus hautes fortunes. Nous étions des jeunes gens, dont nous pouvons parler aujourd'hui avec un entier détachement, qui valions je ne dis pas seulement des hommes comme ceux de la Commune, mais, je le dis comme c'est, les hommes de la Révolution et de l'Empire. Et valant autant, nous avons autant qu'eux, peut-être plus que la plupart d'entre eux, jeté dans l'action, dans le public, dans le civisme, dans le civique, notre corps et nos biens, le peu que nous en avions, plus encore, plus peut-être. Sans compter. Nous y avons jeté notre destinée toute entière. Mais cela sans aucun rendement historique. Nous avons fait, opéré en réalité autant qu'eux; peut-être au moins. Mais le mécanisme était petit. Et une fois de plus, une fois encore nous retrouvons, nous recoupons ici cette importance capitale du mécanisme. Et on avait beau y mettre du grand. A l'entrée. Il n'en pouvait rien sortir, il n'en est rien sorti que de petit. A la sortie, au débouché, à la maison de vente; au magasin. Nous fournissions du grand à cet appareil. Mais historiquement comment le savoir, comment le *prouver*? Automatiquement il n'a jamais rendu, il ne nous a jamais rendu et fourni, il n'a jamais rendu et fourni au monde et mis dans le commerce que du petit. Nous avons été grands, dans la réalité; mais nous ne l'avons été que dans la réalité. C'est comme rien. Nous ne l'avons pas

été dans l'enregistrement, dans l'appareil d'enregistrement, dans l'histoire. Et quand nous le disons nous parlons comme des imbéciles. Nous apparaissons comme des imbéciles. Nous avons l'air d'être des imbéciles. Et nous le sommes; puisque nous faisons figure d'imbéciles. Qu'importe que nous ayons été grands *en réalité*? L'histoire ne s'occupe pas des réalités. Elle n'a que faire de la réalité. Elle s'occupe de ce qui fait figure. Elle s'occupe des figures ainsi faites, ainsi obtenues, et de les mesurer, comme elle peut. Elle s'occupe de ce qui apparaît. Science de mesure, comme toute science communément admise, science des mesures de l'événement, et de mesures communément, généralement grossières, puisqu'il faut qu'elles soient communément admises, *puisqu'il faut que ça s'enseigne*, et ainsi que ça se transmette, elle ne peut s'occuper, elle ne s'occupera jamais que de ce qui est mesurable. Elle n'aura pas besoin de nous flétrir. Elle n'aura même pas à nous mépriser. Elle ne s'occupera pas de nous. Elle nous oubliera, nous ignorera. Si elle s'occupait de nous, tout ce qu'elle pourrait faire pour nous serait de nous traiter négligemment d'imbéciles. Pour avoir tant mis dans un tel mécanisme. En quoi elle se tromperait, du tout au tout. Mais elle y est accoutumée.

Contre ce verdict où serait d'ailleurs l'appel temporel ?

Nous paraîtrions les mains vides. Mais nous ne paraîtrons même pas. Nous n'irons jamais jusqu'à l'audience, et à la présentation à cette reine des temps modernes, souveraine incontestée des temps futurs. Maîtresse de tout jugement. Étant maîtresse de toute postérité.

Reine de tout le temps.

Reine du temps. Même. *Regina temporis acti. Et praetereuntis.* Reine terrienne. Reine temporelle. *Regina terrarum et rerum praetereuntium.*

Où sont, dira-t-elle, où sont les marques de votre action, les signes, les mesures de votre dévouement, les mesures de vos sacrifices ? Où sont vos documents, vos monuments, vos preuves, vos témoins ? Vos mots d'écrit ? *L'histoire se fait avec des documents.* Où sont vos témoignages sensibles ? Vous y avez mis, autant que les autres, votre cœur et vos corps, vous y avez engagé vos cœurs et vos biens, vous y avez mis, vous vous y êtes mis corps (et âme). Tout ce que vous aviez ; tout ce que vous étiez. Plus encore. Je le sais. Mais je ne (le) sais pas. Je n'en sais rien. Moi officiellement je ne sais rien. Avez-vous vos papiers ? Je ne laisse passer que ceux qui ont des papiers. De ces papiers qui emplissent les archives. Les liasses de papiers. Où sont vos barricades. C'est à peine si vous avez renversé quelques ministères. Et encore vous vous y êtes pris de telle façon, imbéciles, de si mauvaise grâce que vous avez l'air, que vous vous êtes donné l'air que ce n'est pas vous qui les avez renversés. Vous ne m'en apportez aucune preuve. Tout le monde pourrait vous le disputer, et contester, et le plaider contre vous. Tout se plaide. Où sont vos mesures ? Vous ne m'apportez que de ce que je ne peux pas mesurer. De ce qui n'a pas de mesure matérielle. De commune mesure. Vous n'avez même pas renversé un gouvernement. Où sont vos mourants et vos morts. Vous mourez tous dans votre lit. Je ne m'intéresse pas aux personnes qui mettent cinquante ans à mourir dans leur lit. Cela aussi n'entre pas dans mes comptes. Cela aussi n'est point

matière de mesure, objet de mes mesures. Vous ne m'apportez jamais que de l'immesurable. Où sont vos guerres civiles et vos guerres nationales ? Vos guerres plus que civiles ? Où sont vos batailles rangées ? Où (sont) vos échafauds, les échafauds que vous avez dressés et ceux où vous êtes montés ? Car, vous comprenez, pour nous, ça revient identiquement au même : c'est l'échafaud, c'est la barricade, c'est la bataille, c'est l'appareil qui fait la grandeur et la dimension, c'est le parement et l'apparat qui fait la capacité historique ; c'est l'arrimage : peu importe après que vous soyez dessus ou dessous. Et le côté de la barricade est ce qui m'importe le moins. Pourvu qu'il y ait des barricades. Mais où sont vos batailles de rue, où sont vos batailles de plaines ? Les chaudes batailles dans les blés brûlés. Wagram. Ce brûlant soleil. Cette poussière. Et cette brûlante journée de juin où il y avait eu un orage la veille. Vous vous rappelez. Et alors les terres étaient détrempées, comme disent nos historiens. Vous comprenez ce que ça veut dire. Ça veut dire qu'il y avait de la boue. La sale boue (noire et) liquide des plaines belges. Boueuse. Pleine de boue. La terre pleine de terre et d'eau. Alors on n'en sortait pas. Alors l'artillerie n'avançait pas. Vous comprenez. Les canassons ne tiraient pas. Ne pouvaient pas en sortir.

Voilà la vérité. Alors la bataille a commencé trop tard. Des fondrières, quoi. Ce que dans tous les pays du monde on a toujours nommé vulgairement des fondrières. Alors il y avait de la boue, de la boue ordinaire, de la boue comme il y en a tous les jours, jusqu'aux essieux. Seulement ce jour-là elle a compté,

la boue. Vous vous rappelez. Tout le monde se rappelle. Il y en a souvent, de la boue. Tout le temps elle embête les charretiers. Seulement, ce jour-là, un jour élu, elle a embêté les charretiers de canons. Où sont vos martyrs? Où sont vos héros? Où sont seulement vos victimes? Vous savez que je vous ai dit que pour moi ça revient au même. Les centaines et les milliers et les centaines de milliers d'hommes marchant du même pas, tombant de la même mort, éternellement impérissables pour moi, les centaines et les milliers et les centaines de milliers d'hommes courant au même assaut, pliant de la même défaite, battant du même cœur, courant du même pied, soufflant, chantant du même souffle, charriés du même élan, éclatants de la même victoire, marchant du même pas, chargeant de ce même pas de charge, chancelants, rompus de la même débâcle, oscillants de la même détresse, crevés du même désastre, éclatants, rompus du même triomphe; les formidables et irréguliers alignements; ces centaines et ces milliers d'hommes, et ces centaines de milliers d'hommes penchés de la même pente, le corps tendu en avant, penché de la même pente, incliné en avant de la même inclinaison, innombrables corps obliques parallèlement promenés, parallèlement avancés, parallèlement se mouvant et mûs, innombrables corps mortels, impérissables pour moi, innombrables corps obliques parallèles, parallèlement conduits, parallèlement destinés vers le destin de l'assaut. Où sont vos *Marseillaises*? Et les clameurs innombrables dans les plaines? Les clameurs immenses, les montées des clameurs, les clameurs grandissantes, les clameurs assourdissantes; les stations et les prolongements et les profilements

dans les prés; les pas lourds dans les labours, si légers; les pas empâtés dans les labours; les mottes de terre; et les clameurs dans les blés, les incendies dans les blés mûrs, les meurtres dans les blés chauds. Et les drapeaux dans les charniers, les drapeaux en guenilles, penchés au front des bataillons? Ces énormes alignements mousseux, fins ou carrés, linéaires ou trapus, sur le mouvant terrain, d'hommes au jarret également tendu, le front en avant de la tête, la tête en avant du corps. Et les drapeaux couchés comme eux, battant comme eux, les drapeaux déchirés, claquant comme eux, déchirés comme eux, déchirés comme le fond de culotte et comme l'habit bleu et comme le parement et comme la peau qui est dessous. Parbleu! Ils n'étaient pas déchirés exprès pour le Musée de l'Artillerie. Ils étaient déchirés comme tout. A force d'avoir servi. Car c'est très drôle : des drapeaux qui servaient, comme la cantine, comme les bretelles de gibernes. Les drapeaux inclinés de la même inclinaison, battus comme eux, de la même tempête, craquant comme eux, craquant comme des branches, comme des vraies branches, d'arbres, noyés du même flot, battus de la même tourmente. Les drapeaux effilochés, usés, pliés à la hampe comme la voile au mât, tendus comme eux, pointant, pointés comme eux, culbutés comme eux, à la face du ciel, terrassés comme eux, vaincus comme eux, — se relevant comme eux. Où sont vos batailles de pleine plaine, et la section défendant le village, et sous l'ardent soleil, et les hommes dans le fossé, et la célèbre défense au coin d'un bois, du célèbre bois; et le mamelon, *Derrière un mamelon;* et le moulin sur la butte, l'irrécusable moulin; et le général, et l'État-Major

avec ses lorgnettes; le même État-Major bien entendu qui devait (tant) trahir plus tard; mais quand ça va mal on dit qu'il trahit, on voit qu'il trahit. Quand ça va bien, on ne trahit jamais; et le général des généraux. Vous comprenez, voilà ce qu'il faut me dire, à moi. Alors je vous entends. Mais vous vous n'entrez ni dans l'histoire militaire ni dans l'histoire économique. Vous n'entrez pas dans l'histoire militaire, la seule qui m'intéresse au fond. Et d'autre part vous n'entrez pas davantage dans les statistiques, vous savez, dans les histoires économiques, la seule à laquelle je suis forcée par les pouvoirs publics, depuis les nouveaux programmes, de faire semblant de m'intéresser uniquement; aussi je l'aime, dites-le bien, comme ma fille unique. N'oubliez pas surtout de bien le répéter à ces messieurs les inspecteurs. Vous me parlez de maladie et de mort. Une mort qui dure aussi longtemps ne m'intéresse pas. Elle m'est même suspecte, sachez-le. Et à bon droit. Avez-vous seulement cette magnifique hécatombe, cette semaine rouge, les rues rouges, *la rue rouge,* cette semaine pourpre, cette semaine admirable, cette semaine pourprée, cette semaine sanglante, rouge comme une rose pourpre, ces trente mille morts, trente mille fusillés. Et pour Paris l'auréole, la tragique auréole de ce double siège. Non, n'est-ce pas. Alors de quoi parlez-vous? Apportez-moi donc seulement vos morts. Voyons, comptons-les.

Où est votre semaine. Quelle sera votre *fête*? Quel votre anniversaire? Quel jour sera le jour de votre commémoration? Quel jour les petits arrivistes ultérieurs célébreront-ils, organiseront-ils votre glorieux cinquantenaire, votre centenaire, votre bi-, votre cinq-

centenaire. Il faut tout cela pour l'histoire. Où est votre cette semaine tragique, la plus belle peut-être de toutes, semaine de mai, de qui mai est taché pour son éternité temporelle, semaine tragique, grande comme l'antique, plus grande, si puissamment, si grandement tragique, si douce à moi cruelle. Tant de grandeur, tant de bassesse(s). Trente mille martyrs; trente mille morts; trente mille meurtres; trente mille crimes. Des dévouements sans nom. Trente mille sacrifices; trente mille folies. La terreur et le meurtre. Et dans tout ça, mêlées, des histoires de concierge. L'assouvissement des haines. La luxure du meurtre et du sang. Un orgueil fou. Une insouciance encore plus admirable. Le(s) concierge(s) roi(s). Tant de bravoure comme aux temps (les plus) héroïques. Un exercice de trahison comme aux temps les plus bas des abjections romaines; un jeu de délations plus qu'impériales, plus que triumvirales; et un exercice, un jeu de fidélités plus qu'antiques, une célébration d'hospitalité plus qu'antique, plus qu'hellénique, plus qu'odysséenne, et plus que Priam aux pieds d'Achille. Et tant de haine et tant de charité qu'en plein treizième siècle. Une sorte de reéclatement à distance, à quelle distance, un éclat soudainement éclaté, à vingt siècles, à sept et quatre siècles, de tout l'antique et de tout le chrétien. Tant d'infamie, tant d'ignominie, tant d'ignobiliesse. Et tant d'espièglerie héroïque. Vous me parlez, mon ami, de maladie et de fatigue. Vous allez me parler de potion. Oui, vous prenez de l'euonymine Thibault, sans doute, peut-être de l'aloïne, dernier perfectionnement. Vous comprenez combien je méprise toutes ces drogues. Et qu'il faut que vous soyez vraiment bien goujat pour oser parler ainsi en public, (même

en privé), de toutes ces questions de drogue. Vous me parleriez d'ipéca. Cela sent, mon ami, l'infirmerie régimentaire. Vous me parleriez de pilules, de médecins et de pharmaciens. Laissons tous ces herboristes. Les chambres de malade ne sont pas mon affaire. Et les liniments. Et les flacons. Et les potions. Et les tisanes, qui sont trop sucrées. Comment pouvez-vous boire ça? Ces tisanes fades, ces boissons, cet air fade. Tout cela fait si mal au cœur. Tous les malades sont pour moi des malades imaginaires. Il me faut une mort bien fauchée. En fait d'hôpitaux il ne me faut que des hôpitaux de campagne. Et encore, hein, il ne faut pas trop en parler. Je ne suis pas de semaine. Les hôpitaux publics et privés ne sont pas mon fait. Je ne fais aucun usage des maladies, ni la *prière pour le bon*, ni la prière pour le mauvais *usage des maladies*. Je ne suis pas même démoniaque. Le tragique combat de la vie et de la mort ne m'intéresse pas, quand il se poursuit dans les draps du lit. Alors je ne dis pas que ça n'est pas intéressant. Seulement ça regarde d'autres personnes, n'est-ce pas, qui s'occupent d'autres choses, de choses comme du salut. De la sainteté. Je fais une très grande différence entre les différents liquides qui peuvent exsuder, ou extravaser, du corps humain. Le sang est un liquide noble. Couler le sang, faire couler le sang, c'est très bien. Il faut qu'un *san kimpur* abreuve nos sillons. Je n'ai que du mépris au contraire pour les mucosités plus ou moins flatulentes. Les débris sanguinolents ne me disent plus rien. Les humeurs me sont dégoûtantes comme les tisanes elles-mêmes. Ce Lannes même au fond (un de mes enfants pourtant, mais ai-je bien des enfants?) cesse de m'intéresser aussitôt que

par l'administration d'un boulet de faible calibre il a la rotule droite brisée et le jarret gauche déchiqueté. Singulière destinée. Il ne m'appartenait pas avant, il ne m'appartient pas, il ne m'appartient plus après. Avant quoi? Avant que d'entrer dans mon corps de volontaires. Quand il a commencé, il n'était pas encore entré dans mes contingents. Fils d'un garçon d'écurie, apprenti teinturier, on a beau dire, et nous raconter des histoires sur les petites gens, sur les petits métiers, sur l'histoire économique, sur l'histoire des petites gens et des petits métiers, sur l'histoire du travail, je ne connais pas ce Jean Lannes. Vous avez beau faire, il n'exerçait pas un métier historique. Vous avez beau faire des manuels. Et créer des chaires. Il y aura toujours des métiers historiques et des métiers non historiques. Mais il y a un Jean Lannes que je connais. C'est celui qui est de Lectoure; il a commencé sergent-major au deuxième bataillon des volontaires du Gers. Vous demanderez de ses nouvelles au prince de Siévers. Vous savez que j'ai décidé que ceux qui contractaient un engagement dans les bataillons de la Révolution et de l'Empire et les conscrits contractaient *ipso facto* un engagement dans mes contingents historiques; cela, cet engagement équivaut à un bon pour la gloire. Mes bureaux de recrutement ont beaucoup travaillé parmi ces volontaires. Ils signaient deux engagements ensemble, l'un, valable, pour la patrie; le deuxième, valable, pour moi. Il fut longtemps des miens. C'était un homme dur. Mais je commençai de sentir que j'éprouvais le besoin de le renier quand son genou et son jarret se furent trouvés sur la trajectoire de ce boulet de faible calibre. Car il commençait de devenir ainsi suspect de vouloir devenir

candidat à devenir de la matière d'hôpital. C'était par le chemin de ce village allemand. Il avait eu cette affaire avec le maréchal Bessières, ou plutôt sur le maréchal Bessières. Une route vers Essling, une route vers Aspern. Ces journées du Danube et de Vienne qui tiraient déjà, qui montraient déjà la corde, qui sentaient, qui annonçaient les difficultuosités des difficultés ultérieures, les lointaines et déjà prochaines acrimonies, étroitesses, les imminents étranglements, les resserrements, les pénuries, les parcimonies des finales, des définitives retraites, du désastre. Ah c'était des batailles, des victoires d'âge mûr, des batailles querellées. Des victoires alourdies. Ce n'étaient plus les jeunes, les belles batailles de jeunesse et d'enfance de la campagne d'Italie. Les souples, les sveltes batailles élancées. Quand on est jeune ils avaient eu des matins triomphants. L'archiduc Charles ne conçut pas moins que (l'espoir) (et le projet) de jeter l'armée française dans le Danube. C'était déjà une idée bien hardie pour un Autrichien. Mauvais signe : les Autrichiens, (les (anciens) Impériaux) commençaient d'(oser) avoir des idées; bien hardies. Qu'un archiduc eût eu l'idée de jeter une armée française dans un Danube, c'était grave. Le moins grave est qu'il y faillit réussir. Le Danube aussi eut l'idée de déborder. Et puis à force de se battre on perdait du monde. On s'usait. On perdit Saint-Hilaire. On perdit notamment Lannes, Jean Lannes. Les ambulances. La destruction de l'armée française? On perdit Pouzet. Une centaine de pas dans la direction de Stadt-Enzersdorf. Assis au bord d'un autre fossé. Quelques sombres réflexions au bord d'un fossé, *la main sur les yeux, et les jambes croisées l'une sur l'autre,... lorsqu'un petit boulet de*

trois, lancé par le canon d'Enzersdorf, arrive en ricochant.

Ce fut alors qu'il commença de sortir de mon domaine. Il faisait très chaud pour une amputation. Il mourut dans une des meilleures maisons d'Ebersdorf. Il y avait eu cette crue du fleuve. *La situation* du maréchal *fut aussi bonne que possible pendant les quatre premiers jours qui suivirent sa blessure... Mais les fortes chaleurs qui nous accablaient depuis quelque temps redoublèrent d'intensité, et leur effet produisit un bien fâcheux résultat sur le blessé.* C'est ce que nous nommons la pourriture d'hôpital. *Une fièvre ardente s'empara de lui, et bientôt survint un délire affreux. Le maréchal, toujours préoccupé de la situation critique dans laquelle il avait laissé l'armée, se croyait encore sur le champ de bataille; il appelait à haute voix ses aides de camp, ordonnant à l'un de faire charger les cuirassiers, à l'autre de conduire l'artillerie sur tel point, etc., etc... En vain le docteur Yvan et moi cherchions-nous à le calmer, il ne nous comprenait plus; sa surexcitation allait toujours croissant;* il ne reconnaissait même plus l'Empereur !... *Cet état dura plusieurs jours sans que le maréchal dormît un seul instant, ou cessât de combattre imaginairement!... Enfin, dans la nuit du 29 au 30, il s'abstint de donner des ordres de combat; un grand affaissement succéda au délire; il reprit toutes ses facultés mentales, me reconnut, me serra la main, parla de sa femme et de ses cinq enfants, de son père... et, comme j'étais très près de son chevet, il appuya sa tête sur mon épaule, parut sommeiller, et rendit le dernier soupir!... C'était le 30 mai au point du jour.*

Peu d'instants après ce fatal événement, l'Empereur

arrivait pour sa visite du matin, je crus devoir aller au-devant de Sa Majesté, pour lui annoncer la malheureuse catastrophe, et l'engager à ne pas entrer dans l'appartement infecté de miasmes putrides ; ...

Vous voyez que j'avais bien raison de vous dire qu'il y avait déjà plusieurs jours que ce malheureux ne m'appartenait plus, qu'il était hors de mes frontières, qu'il avait passé, que son corps avait passé les frontières de mon (étroit) domaine. Je ne suis pas comme l'empereur Napoléon, moi : je n'entre pas dans un appartement infecté de miasmes putrides. Je suis comme ces deux valets de chambre : *De terribles secousses morales et physiques avaient ébranlé ma santé ; ma blessure, fort simple d'abord et facile à guérir, si, après l'avoir reçue, j'eusse pu jouir de quelque repos de corps et d'esprit, s'était horriblement enflammée, pendant les dix jours que je venais de passer dans de terribles angoisses et des fatigues continuelles; car personne ne m'avait secondé dans les soins qu'exigeait l'affreuse position du maréchal, pas même ses deux valets de chambre. L'un d'eux, espèce de* mirliflor, *avait abandonné son maître dès les premiers jours, sous prétexte que la mauvaise odeur des plaies lui soulevait le cœur. Le second valet de chambre montra plus de zèle, mais les émanations putrides, qu'une chaleur de 30 degrés rendait encore plus dangereuses, le forcèrent à garder le lit, et je fus obligé de faire venir un infirmier militaire, homme rempli de bonne volonté, mais dont la figure inconnue, et surtout le costume, paraissaient déplaire au maréchal, qui ne voulait rien prendre que de ma main. Je le veillai donc jour et nuit; ...*

D'ailleurs, il avait trop traîné, ce maréchal. Il avait

traîné neuf jours. C'est trop. Ce qu'il me faut, à moi, c'est une mort avec une date. Baudin, par exemple, en voilà une (belle) réussite. Il n'a rien eu à faire de toute sa vie durant, ce garçon-là. Il a fait *la mort de Baudin.* Vous me dites que c'est souvent plus difficile. De faire quelque chose tout le durant de sa vie. Je le sais mieux que vous. C'est toujours plus difficile. Seulement ça entre ou ça n'entre pas dans mes mesures. Valmy a été une petite bataille de rien du tout. Une canonnade. Un moulin, comme je vous le disais. Des chapeaux sur les baïonnettes. Pour une bataille difficile, non, ça n'a pas été une bataille difficile. Et pourtant le canon de Valmy tonnera éternellement. Ce fut bien le jour des clameurs envahissantes. Et descendantes. Cent autres batailles, plus héroïques, infiniment plus difficiles, n'auront jamais le même retentissement. Ça ne me regarde pas. Toute la question est d'être bien placé. C'est le mystère même de la destinée, la destination de l'événement. Cette prise de la Bastille, quoi de plus facile ? Infiniment plus facile que tout ce que vous faites. N'est-ce pas ; il faisait chaud ; un superbe soleil de juillet ; il n'y avait qu'à se laisser faire, pour prendre la Bastille. Il n'y avait qu'à se baisser pour la prendre. C'était de ne pas prendre la Bastille, qui aurait été difficile. Tout vient du moment où on tombe. Et, ce qui est le même, de la place où on tombe. Toutes les petites blanchisseuses de Paris étaient amoureuses de tous les garde française. C'est connu. Nous avons tous appris ça dans *madame Sans-Gène.* Seulement, voilà, c'était la Bastille. Il y avait dix siècles de monarchie derrière. Il y avait la fête nationale devant. Cinq siècles selon les historiens ; mais au moins dix siècles en comptant

comme Victor Hugo. C'était le seuil d'un grand événement. Et ces pierres, qu'on a foutues (1) par terre, surtout le lendemain, n'étaient pas des pierres comme tout le monde. Vous autres vous êtes mal placés.

Vous n'êtes même pas placés du tout.

C'est ainsi que parla sa voix triste et superbe. Triviale quelquefois, car elle est le maître de l'heure. Et en outre elle affectait la brutalité factice du langage militaire. Nous ne l'en croirons point. Nourris dans d'autres disciplines, nourris dans des cultures, nourris dans d'autres philosophies, nous savons de certain, nous connaissons, nous avons appris, nous avons connu de toute certitude que le regard de l'histoire n'est pas le seul regard et n'est pas tout le regard. Il n'est qu'un regard d'emplacement, de place, c'est elle qui le dit, de relativité des places, un regard de perspective. Il est, il peut être un regard de vérité. Il n'est point, il s'en faut, il ne peut pas être, aucunement, il s'en faut de tout, un regard de réalité, et surtout un regard d'épuisement de la réalité. Il n'est à aucun degré un regard total, un regard de la totalité. Nourris dans d'autres philosophies, d'autres philosophies nous ont enseigné, une philosophie notamment nous a révélé que la réalité a un tout autre prix, qu'elle a une valeur intrinsèque infiniment autre, infini-

---

(1) *Fou.ues* était là, comme on s'en doute, uniquement pour la couleur locale, et parce que l'histoire voulait se mettre au ton de son sujet. On sait assez en quoi consiste le langage *révolutionnaire*. Et aussi parce que c'est un langage *militaire*. — Note de la rédaction.

ment supérieure, qu'elle a d'infiniment autres exigences, qu'elle requiert, qu'elle exige de tout autres calculs, qu'elle nous fait faire de tout autres comptes, et que nous n'en avons jamais fini. Nous savons, nous connaissons de toute certitude, nous avons appris, nous avons connu que le regard temporel de l'histoire n'est ni le regard total, ni le regard définitif, que les réalités de la conscience ne se réduisent aucunement, et qu'il s'en faut au moins d'une infinité, au regard temporel de l'histoire, à un regard de perspective, temporelle. Quand même le regard de l'histoire ne serait point ce qu'il est, quand même il ne serait point, ce qu'il est, infiniment fragmentaire, fragmenté, infiniment précaire, infiniment incomplet, même dans son genre, infiniment brisé, dans son ordre, quand même il serait, ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne peut pas être et ne pourra jamais être, un regard entier, dans son genre, dans son ordre, un regard total, un regard à qui rien, par une hypothèse invraisemblable, impossible, ne manquerait, à qui rien ne serait refusé, à qui rien ne serait caché, masqué, à qui rien n'échapperait, même alors, même dans cette hypothèse impossible, invraisemblable, même alors, quand même le regard de l'histoire ne comporterait, comme tel, aucune défectuosité, quand même il serait par impossible totalement complet dans son ordre, même alors il serait, encore, infiniment éloigné de saisir, à fond, d'épuiser la réalité, il y serait encore, en ce sens, infiniment étranger, il s'en faudrait, il s'en manquerait encore infiniment, d'une infinité, qu'il saisît et épuisât, qu'il pût saisir et épuiser la réalité, car il n'est, jamais, et il ne sera jamais qu'un regard de perspective, et la réalité n'est pas toute en perspective, non, nullement un regard éternel, un

regard partout présent, partout contemporain, qui saisit, embrasse, épuise tout d'un regard. Ce qui est dire, ce qui revient à dire qu'il s'en faut de deux infinités au moins, multipliées pour ainsi dire l'une par l'autre, que l'histoire saisisse, épuise la réalité de l'événement; l'une qu'elle est infiniment incomplète dans son propre ordre; l'autre que quand même par impossible elle y serait complète, même alors elle ne serait qu'un regard comme linéaire, un regard de perspective.

Or la réalité n'est pas plus faite pour une perspective ni épuisée par une perspective qu'un paysage n'est fait pour une perspective ni épuisé par une perspective. Ici comme là, et justement parce que le paysage lui-même est une réalité, un fragment de la réalité, une sorte de la réalité, une partie intégrante de la réalité, ici comme là il faut au moins, au premier degré, une infinité de perspectives; et il faut en outre sortir de là, il faut au deuxième degré sortir de toute(s) perspective(s), sortir de l'ordre même de la perspective et des perspectives, essayer de contempler d'un tout autre regard.

— De quel éclat brillaient dans la bataille...

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus?

Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

« De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la Victoire usés.
La liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.

Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »

Il faudra même, dit l'histoire, il faudra que je fasse une enquête, et une sérieuse, une enquête philologique et critique enfin sur ces beaux vers. Car ce Béranger est mort en 57, et *les Châtiments* ont été composés au moins depuis 51. Et il est bien impossible de ne pas reconnaître dans ces beaux couplets quelques-uns des plus beaux vers de mon grand ami. Le vers admirable de *l'Expiation:*

Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,

y est tout entier :

Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!

Et les accentuations des *soldats de l'an II: (à l'obéissance passive)*

Ils chantaient, ils allaient, l'âme sans épouvante
Et les pieds sans souliers!

Au levant, au couchant, partout, au sud, aux pôles,
Avec de vieux fusils sonnant sur leurs épaules,

Passant torrents et monts,
Ils allaient
(je ne me rappelle plus)
Sans repos, sans sommeil, coudes percés, sans vivres,
Ils allaient, fiers, joyeux, et soufflant dans des cuivres
Ainsi que des démons!

Chocs, rencontres, combats; et Joubert sur l'Adige,
Et Marceau sur le Rhin!

Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales,
Et ton rire, ô Kléber!

Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes
Sur le monde ébloui!

La tristesse et la peur leur étaient inconnues.

Je sais bien que c'est le même sujet. Mais il y a tout de même des rencontres singulières entre tous ces deux textes, et ça ressemble encore à des *suppliants parallèles*. J'adore ces problèmes, vous le savez. Ce sont eux qu'on nomme des problèmes d'histoire, des problèmes historiques, des problèmes d'histoire littéraire. Ce parallélisme m'est un peu suspect. C'est ce que j'aime. Il faudra faire des recherches. C'est mon office, et mon métier et ma raison d'être. Il faudra même que je voie si je n'en ferai pas faire une thèse par un de mes jeunes acolytes.

Au fond je suis partagée (c'est ce que j'aime). Ce Victor Hugo est mon plus grand ami, vous le savez. Il avait une telle affection secrète, une telle affinité profonde, une telle complicité avec moi pour les grandeurs de l'ordre que j'excelle à mesurer. C'est un vieux com-

plice à moi. S'il a volé ce Béranger, c'est bien fait. Et il en avait cent fois le droit. C'est royal. Un homme comme lui prend son bien partout. Mais j'aime bien aussi ce Béranger, parce que ce que j'aime par dessus tout, ce sont les médiocres. Je suis une espèce de suffrage universel en long.

Ainsi parla Clio, *fille de Mémoire*. Laissons parler Clio, fille de Mémoire. Car nous savons, nous aussi par tous les textes et par les monuments, nous savons qu'il y a d'autres Muses. Nous savons qu'il y a d'autres disciplines. Nous savons qu'il y a d'autres filles de Mémoire, des filles peut-être un peu plus insubordonnées. Je veux dire beaucoup plus libres.

Laissons dire la vieille. Maîtresse d'erreur(s); mère des impostures. Elle n'a pas fait tout le compte.

Laissons dire la vieille. Celle qui ne peut pas; et qui ne veut pas; et qui ne sait pas se taire; celle qui ne sait pas le prix du silence. Nourris dans d'autres disciplines, nous savons que l'histoire est sporadique et qu'elle ne donne que des cendres. Mais non pas même des cendres continues, totales, une continuité et une totalité, au moins, de cendres. Un système de cendres. Non, quelques cendres discontinues, disrompues, des fragments de cendres même, des brisures de cendres dans le creux de la main. *Solvet saeclum in favilla. — Solvit; solvitur; solutum est.* Le siècle temporel n'attendra point le règne éternel pour se résoudre en cendre. Tous les jours du temps dans le présent nous le voyons qui s'y résout. A mesure même qu'il passe. Dans tout l'immense passé, dans tout le présent, à mesure que l'évé-

nement réel passe, nous avons vu, nous connaissons, tout le monde a vu, sous nos yeux nous voyons tous les jours que par là même et automatiquement devenant l'événement historique automatiquement aussi et en cela même il devient presque instantanément événement historique; d'événement réel qu'il était, qu'il venait d'être, qu'il était à l'instant, événement historique : moins que rien, une cendre, en comparaison du réel. Une cendre temporelle. *Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.* Le siècle temporel ne laissera, déjà ne laisse qu'une poignée; moins qu'une poignée; moins qu'une pincée de cendres : une (vague) traînée de cendres temporelles. Et non seulement des cendres; mais des cendres disparates; et les plus inconsistantes du monde. Des *traces* de cendres, ce que nous lisons dans les *analyses* (chimiques) d'eaux minérales, sur les étiquettes collées sur les bouteilles. Non seulement le monde est cendre et il retournera en cendre. Mais d'une part cette cendre n'est point une cendre complète. C'est une cendre infiniment incomplète. Une poussière de cendres. Et d'autre part déjà nous voyons qu'il y retourne tous les jours. Et que tous les jours du temps il y est retourné. *Memento,* qu'il se rappelle : il n'a pas même à se rappeler. Car c'est tout de suite, c'est à présent, c'est à chaque instant que s'accomplit sous nos yeux la tombée en cendre, la finale et irrévocable, la définitive, la déjà temporellement éternelle incinération et délitation cinéraire. Sous nos yeux le jugement temporel s'accomplit tous les jours, les siècles s'accomplissent tous les temps. Sous nos yeux à mesure que tout l'événement, sur un seul front, sur un immense front (comme un immense camp d'Israël qui tomberait

constamment sur tout son immense front de bandière, constamment renouvelé, constamment nouveau), à mesure que tout l'événement campé, sur tout ce front universel, tombe comme une immense cascade incessante, comme une cataracte, perpétuelle, régulière, inépuisable, temporellement éternelle barrant pour cette chute inépuisable d'un barrage latéral et ainsi perpendiculaire le cours, le fleuve immense, temporellement universel de l'événement, à mesure que sur ce front tout l'événement tombe, descend inépuisablement du présent dans le passé, de ce qui se fait à ce qui est fait, du discuté à l'acquis, de ce qui est en cause à ce qui est acquis; à cette mesure et sur tout ce front, par là même et en même temps, en cela même et par la même aventure, du même mouvement, après la même oscillation, de la même tombée, de la même descente, par le même événement l'événement tombe en cendre. Incessamment sous nos yeux. Incessamment depuis le commencement. Incessamment jusqu'aux fins. Par le même événement, par la même histoire, par le même *épisode* constant, par la même partie de son histoire et de son propre événement l'événement, de présent devenant passé, tombant passé, aussitôt et aussi et en ceci même de réel devient historique, c'est-à-dire cinéraire même, cendre d'événement; tombe historique, et il ne remontera jamais cette pente; et il ne devient même historique qu'au sens et dans la mesure où il devient cinéraire. Et réciproquement. Car c'est tout un.

— Je suis, dit-elle, la grande Mademoiselle. Il me faut des sièges et des appareillements, le faubourg Saint-

Antoine et des habillements de guerre. Ne me parlez pas de tisanes. Je ne suis ni une sœur ni une dame de charité, ni ne suis ni ne serai jamais une Fille repentie. Mon royaume est de ce monde. C'est l'appareillage, c'est l'armement, c'est l'équipage qui fait l'histoire.

Je ne suis point Fille de la Charité, ni Dame du Bon Pasteur, ni Fille de la Merci-Dieu, ni Fille de la Paix, ni Dame Hospitalière de la Miséricorde saint Gervais, ni petite sœur des Pauvres, des petits Pauvres, ni sœur de saint Vincent de Paul, ni ces sœurs qui soignent les malades dans cette maison de santé.

Laissons dire Clio, fille de Mémoire. La mère a d'autres filles; la vieille mère, la première mère, la mère commune. Laissons dire et parler celle qui fait profession, qui fait métier de dire et de parler, mais qui a reçu ce don de ne pouvoir dire et de ne pouvoir parler que par (des) échos. Laissons retentir ces échos indéfiniment prolongés. Nourris dans d'autres disciplines, non seulement nous savons le prix et la valeur du silence, et la grande connaissance obtenue dans le silence; non seulement nous savons le prix et la valeur de la réalité ; non seulement nous savons que la réalité n'est point épuisée par une perspective, par une seule perspective; mais nous savons que peut-être, que sans doute elle ne serait point épuisée par une infinité même de perspectives, tant qu'elles seraient et qu'elles restent des perspectives, des regards de perspective, qu'il y faut autre chose et un autre regard, un tout autre, n'étant peut-être même pas du tout faite pour être, pour devenir un objet de perspective, une matière de per-

spective, pour être enfin *mise* en perspective. Et il ne faut assurément pas la mettre du tout. En rien. Ni en perspective. Ni, et notamment, en système.

Laissons dire Clio, fille de Mémoire, sœur des huit autres. Laissons-la remémorer et tenter de remémorer. Et puisqu'elle est elle-même et qu'elle ne peut être en définitive, et qu'elle ne peut faire qu'un exercice de mémoire, puisqu'en dernière analyse l'histoire n'est et ne peut être et ne peut faire qu'un exercice et tout au plus une accommodation de la mémoire, *memento*, qu'elle se souvienne, qu'elle se rappelle donc ; et qu'elle se rappelle *d'*elle-même, qu'elle pense d'abord à elle-même ; que sur elle d'abord, sur soi elle exerce sa propre mémoire ; qu'elle se rappelle d'abord, qu'elle commence par se rappeler ; qu'elle se rappelle qu'elle est cendre elle-même ; et poussière et poudre ; la première et la dernière de toutes et plus que toutes, que seule même de toutes, en un certain sens, elle est poussière ; et non pas même comme la poussière de la route, qui fait au moins semblant d'être continue, qui offre au moins, qui affecte une apparence, une image, grossière et imparfaite, un semblant d'une continuité ; une image de route, une image itinéraire ; qu'elle est à peine une discontinuité même, un vague alignement de points de discontinuité ; (et) qu'elle n'a pas même à retourner en poussière ; qu'elle y est déjà ; qu'elle est essentiellement poussière, par sa nature, par sa fonction, par sa matière, par son office.

Nés du même temps, que tout ce qui est temporel est temporaire.

Nourris dans d'autres disciplines nous savons que la réalité est comme elle est, non comme elle apparaît ; qu'elle est ce qu'elle est, non ce qu'elle apparaît ; qu'elle vaut ce qu'elle vaut, non ce qu'elle se mesure ; qu'il faut la saisir ce qu'elle est, tant que nous le pouvons, nullement l'effleurer toujours de ces regards circonférentiels. De ces effleurements, qui ne touchent que des affleurements. Que la réalité est ce qu'elle est, non, nullement ce qu'elle rend à l'enregistrement, ce qu'elle laisse aux mains des méthodes résiduelles ; qu'elle est tout ce qu'elle est, non seulement, nullement seulement son propre résidu.

Nous savons que la réalité est ce qu'elle est, vaut ce qu'elle vaut, nullement ce qu'elle est rapportée, ce qu'elle est contée, ce qu'elle est même vue, ce qu'elle est estimée, ce qu'elle est honorée, ce qu'elle est considérée, ce qu'elle est glorifiée, ce qu'elle est commémorée, remémorée, ce qu'elle est regardée de ce regard perpétuellement tangentiel. Cette histoire ne nous fait jamais voir que des soleils couchés. *Ces soleils qu'on attend sont des soleils couchés.* Et elle veut nous faire croire au moins que ce sont des soleils couchants ; pour qu'il soit dit qu'ils ne sont pas tout à fait tombés. *Des obliques rayons, des flammes éclatantes ; des soleils prolongés sur les cimes des tentes.* Et les éclats mêmes, et les retentissements de sa voix, qui paraissent éternels, ne sont eux-mêmes que des échos prolongés sur les cimes des tentes.

Sa voix n'est qu'une voix d'échos.

Un regard de perspective et ainsi de circonspection. Or ce que la réalité est le moins, c'est circonspecte.

Nous sommes vaincus; et nous sommes vaincus de la défaite la plus ingrate. Premièrement, au premier degré, nous sommes des vaincus. Deuxièmement, au deuxième degré, nous sommes historiquement battus d'une défaite telle, si petite, si désagréable à voir, au point qu'elle n'(en) est même pas laide, si mesquine, si insignifiante, si déplaisante, si désobligeante, que l'on ne s'occupera jamais de nous, si ce n'est peut-être pour nous juger, pour nous considérer comme les derniers des imbéciles; ce qui sera sur nous, hâtons-nous de le dire, le véritable point de vue historique.

Nous sommes des vaincus. Nous le sommes même tellement, si complètement, que je ne sais pas si l'histoire aura jamais enregistré un exemple comme celui que nous fournissons. Je ne sais pas si la même histoire, que nous nous permettons d'avoir déjà nommée, aura jamais connu des vaincus comme nous, battus comme nous, non pas honteux certes, mais honteusement battus; non pas d'une défaite qui apporte la gloire, à qui vont les suprêmes honneurs, — (de la gloire, car un secret instinct, un avertissement secret, un secret remords nous avertit qu'il y a toujours quelque impureté dans la réussite, une grossièreté dans la victoire, une certaine impureté, au moins métaphysique, un reliquat, un résidu d'impureté, une impureté résiduaire dans la fortune; et qu'ainsi et pour la même cause et du même mouvement il n'y a de véritablement, de totalement pur, et ainsi de totalement grand, que la défaite, pourvu qu'elle soit vaillamment, glorieusement supportée, vaillamment, glorieusement acquise pour ainsi dire; soutenue; et qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir

de véritable, de totale pureté que dans l'infortune; et que c'est donc à bon droit que les grands honneurs secrets de la gloire, les suprêmes honneurs, ont donc été toujours historiquement à l'infortune; aux grands désastres; et l'histoire ici, une fois dans son ordre, et son ordre admis, et mise à sa place, qui est grande, ne s'y est jamais trompée); — mais d'une défaite la plus mal venue que l'on puisse imaginer; la plus disgracieuse, et disgraciée, la plus petites gens que l'on ait jamais pu faire et que l'on ait jamais faite et réussi à faire. Être vaincus, ce n'est rien. Ce ne serait rien. Ça peut même être beaucoup au contraire. Ça peut être tout; le suprême. Être vaincu n'est rien : (mais) nous avons été battus. Nous avons même été rossés. En quelques années la société, cette société moderne, avant que nous ayons même eu le temps d'en esquisser la critique, est tombée à un état de décomposition tel, à une dissolution telle que je crois, que je suis assuré que jamais l'histoire n'avait rien vu de comparable. Je ne crois pas que l'égoïsme notamment et les préoccupations de l'intérêt soient jamais tombés à ce degré de bassesse. Cette grande décomposition historique, cette grande dissolution, ce grand précédent que nous nommons littérairement la pourriture de la décadence romaine, la dissolution de l'empire romain, et qu'il suffit de nommer avec vous, cher monsieur Sorel, *la ruine du monde antique*, n'était rien en comparaison de la dissolution de la société présente, en comparaison de la dissolution et de la déchéance de cette société, de la présente société moderne. Il y avait sans doute alors beaucoup plus de crimes et encore un peu plus de vice(s). Mais il y avait aussi infiniment plus de ressources. Cette pour-

riture était pleine de germes. Ils n'avaient pas cette sorte de promesses de stérilités que nous avons aujourd'hui, si l'on peut dire, si ces deux mots peuvent aller ensemble.

Nous sommes des vaincus. Je crois, je suis assuré que jamais l'histoire n'a enregistré, n'a eu à enregistrer des vaincus comme nous, des vaincus autant que nous. En moins de cent vingt ans l'œuvre non pas de la Révolution française, mais le résultat de l'avortement de la Révolution française et de l'œuvre de la Révolution française sous les coups, sous la pesée, sous la poussée de la réaction, de la barbarie universelle est littéralement anéantie. Complètement. Et non seulement il n'en reste plus rien. Ni traces de rien. Mais nulles traces de promesses même, ni d'aucune fécondité ultérieure.

Nous sommes des vaincus avant que de naître. Nous sommes nés dans un peuple de vaincus. Nous sommes des vaincus militaires. Nous sommes nés, peu de temps après la défaite, après le désastre, après l'invasion, dans un peuple militairement vaincu. Nous sommes héréditairement et solidairement les vaincus d'une guerre désastreuse. Il faut le dire. Longtemps nous avons cru que nous serions des générations nouvelles, que nous ferions une œuvre nouvelle, non entachée; que nous n'étions pas marqués, entachés de ce désastre; de la trace de ce désastre. Une œuvre non marquée d'avance. Au moins irrévocablement. Il faut en revenir. Il faut s'y rendre. Il faut avoir le courage de le dire. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous avons voulu faire depuis quinze ans est commandé

par le souvenir, par un souvenir implacable, par la trace de ce désastre antécédent, par ce désastre antécédent même. Par la situation qu'il nous a faite dans le monde et par la situation qu'il nous a faite en nous-mêmes. A nous-mêmes dans le monde; à nous-mêmes en nous-mêmes. Nous avions cru, un peu naïvement peut-être, que nous pourrions parler *comme si* nous n'avions pas été battus en 70. L'événement nous a rappelé, comme toujours, un peu durement, un peu âprement, comme toujours, que la réalité n'admet jamais le *comme si;* qu'elle n'admet que la réalité même; que le *comme si* peut être langage de science, qu'il est même l'articulation, essentielle, du langage de la science, mais qu'il ne peut être que cela; que dans la réalité on n'est reçu à parler que le langage de la réalité; même. Et nous avons appris du même enseignement, contrairement à tous les enseignements de tous les historiens modernes, et notamment des antimilitaristes professionnels; nous avons appris, nous avons connu, nous avons été enseignés, l'événement nous a rappelé, comme toujours, durement, âprement, comme toujours, que les réalités militaires ont une importance du premier ordre, une importance fondamentale, comme soubassement des autres réalités, du plus grand nombre des réalités matérielles, des réalités économiques, des réalités de puissance, et d'un très grand nombre des réalités d(e l)'esprit, des réalités intellectuelles et mentales; morales même. J'oserai dire : religieuses.

L'expérience nous a montré, une fois de plus, l'événement nous a rappelé, durement, âprement, une fois de plus, que le vaincu ne peut pas *parler comme* le vainqueur, ou au moins comme celui qui n'est, qui n'a été

ni vaincu ni vainqueur; qu'il ne peut pas parler le même langage, ni tenir le même ton, qu'il a beau faire, qu'il ne peut pas, qu'il n'a pas droit au même ton; qu'il n'y a pas le même droit physique, pour ainsi dire, que c'est irrévocable; qu'une défaite militaire dure aussi longtemps qu'elle n'est pas réparée; qu'une situation de vaincu militaire dure aussi longtemps qu'elle n'est pas révoquée; qu'il peut bien y avoir des amnisties pour les guerres civiles, des amnisties qui sont d'ailleurs généralement, surtout aujourd'hui, des jeux parlementaires, des jeux de la politique parlementaire; mais qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir ni amnésie ni amnistie militaire, pour les événements militaires, antécédents, pour les situations nées des événements militaires. Pour les *situations faites* militaires. Dans le sévère compte des forces militaires, des événements, des situations militaires. Parce que la force militaire est non pas seulement une force brutale, mais surtout une sorte de force pure, je veux dire une force plus purement force. C'est ici une question de saveur. On a beau faire; on a beau vouloir se le faire croire : le goût de la défaite n'est pas le goût de la victoire, comme la résonance n'est pas la même, et il n'est pas même le goût de ni l'un ni l'autre. Celui qui ravale sa défaite, celui qui est vaincu, sa salive qu'il ravale n'a pas le même goût que celui qui est vainqueur ou que celui qui n'est ni l'un ni l'autre. C'est un goût irrévocable, jusqu'à ce que la défaite elle-même ait été révoquée.

Non seulement le vaincu ne peut irrévocablement plus parler au monde le même langage que le vainqueur ou même que celui qui n'est ni l'un ni l'autre; mais en lui-même et dans son propre pays, dans son

propre sang, dans son propre peuple, le vaincu, le peuple vaincu ne peut pas se parler à lui-même le même langage que le peuple vainqueur. Car le reste du monde est là, qui écoute, qui intervient. Au moins comme témoin, sourdement, silencieusement, tacitement, présentement, par sa seule présence, même et surtout quand il n'intervient pas. Nos grands pères de la Révolution française s'en sont bien aperçus, qui ayant voulu parler un autre langage, un langage nouveau, substituer simplement un langage à un autre, un nouveau à un ancien, le langage nouveau régime au langage ancien régime, l'Europe bientôt entière s'intercala, finit par s'intercaler; s'opposa; et il y eut maille à partir. Nos moins grands contemporains s'en apercevront peut-être bientôt, si, comme tout permet de le supposer, ils ont l'intention de changer encore une fois de langage, de substituer encore une fois un langage à un autre, un nouveau à un ancien, le langage syndicaliste au langage parlementaire. Nos pères n'ont pas pu se parler (à eux-mêmes pourtant) le langage révolutionnaire, le langage nouveau régime sans qu'intervînt la guerre, et la victoire ou la défaite. Et il fallut choisir. Nos moindres contemporains (et quand je dis moindres je n'en sais rien, (et) je le dis par habitude, car enfin ces *grands* révolutionnaires n'étaient point si grands *avant* la Révolution, quelques années avant la grande, et même au seuil de la grande, et même assez de temps après le commencement de la grande, et nous ne savons nullement, nul ne peut augurer, même par habitude, nul ne peut conjecturer, nul ne sait ce que sera demain, quel ordre de grandeur nous arrivera demain), nos contemporains ne pourront, ce demain, se parler (à eux-

mêmes pourtant) le langage révolutionnaire, le langage syndicaliste sans que la même guerre intervienne, qui sait? une guerre plus grande, si possible, et encore et toujours d'être vainqueur ou vaincu. De choisir. Notre maître M. Sorel (maître étant en bon français ici non pas, naturellement, celui qui commande, mais celui de qui on a (beaucoup) appris, celui de qui on a reçu des enseignements essentiels) notre maître M. Sorel n'avait pas seulement annoncé de longue date (puisqu'il y a déjà de cela plusieurs années) quel pouvait être et ce que serait *l'avenir socialiste des syndicats*, mais il a fort bien vu, et fort bien dit, et je crois bien qu'il a écrit quelques parts qu'il n'y aurait vraiment qu'une seule difficulté, qu'il n'y avait qu'un empêchement peut-être à un triomphe d'un syndicalisme socialiste et révolutionnaire : (c'est d'abord la limitation de la nature humaine, on vient de le voir; mais ceci est constant, désormais acquis, est de plein droit, n'a donc plus besoin d'être même dit) c'était de savoir ce que l'Europe fera (on dit l'Europe par habitude et parce que c'est le plus près) (mais de proche en proche bientôt ce sera le monde); c'est-à-dire que ce sera de savoir exactement, et peut-être et sans doute en plus grand, ce que c'était de savoir il y a cent vingt ans; et que pour la Révolution syndicaliste qui est prête, et qui sera une Révolution économique et incidemment politique, comme pour la Révolution française qui a été faite, et qui est demeurée presque purement une Révolution politique, il n'y a qu'un résidu, qu'une épaisseur, qu'une difficulté : le monde; le reste du monde; l'*autre* monde; savoir seulement ce que le monde dira, comme on a su ce qu'il a dit. Savoir ce que feront les autres. Comment

l'Europe réagira. Et comme les autres ne sont pas nous, et n'ont jamais été nous, et qu'ils n'ont aucune envie ni aucune possibilité de le devenir, malgré certaines apparences trompeuses, et les propos de nos humanitaires, il y a toutes les chances pour qu'elle ne dise pas comme nous, pas plus que la première fois; pour, étant autre, qu'elle dise autrement que nous, et qu'elle en vienne aisément à dire et faire contre nous. Et alors tous nos pacifistes et nos antimilitaristes sauront le prix de la guerre. Défendant un ordre, ou un désordre nouveau, ils feront d'ailleurs des guerres merveilleuses. Du moins il faut l'espérer. Ces pacifistes et ces antimilitaristes font toujours, quand il faut, des soldats admirables. N'est-ce pas d'ailleurs une guerre qu'ils soutiennent perpétuellement contre nous, contre la nation, un commencement de guerre civile; déjà une guerre; des préparations, des exercices, militaires, des apprentissages, des grandes manœuvres de guerre civile. Qui leur donnent un certain entraînement. Quel peuple était plus pacifique, plus pacifiste, officiellement et réellement, formellement et intentionnellement, que le peuple français à la veille de cette grande secousse, militaire. Une moitié l'était spirituellement, hélas, avec Voltaire; une moitié avec Rousseau l'était sensiblement. Jamais on ne fut tant aux larmes, et au bêlement de la paix. Quelques années ne s'étaient point écoulées que ce peuple inscrivait la plus merveilleuse épopée militaire que le monde ait jamais eu à enregistrer. Aujourd'hui nous sommes reconduits à la même situation, à une situation très analogue. Dieu veuille qu'elle ait au moins la même grandeur, à défaut de la réussite, qui temporelle n'est jamais

donnée définitive. La même situation se reproduira : la France d'un côté, le monde, représenté par une grande partie du monde, de l'autre. En fait il n'y a plus rien en effet en France entre le régime et je ne dis pas une révolution syndicaliste, mais le triomphe d'une révolution syndicaliste ; il n'y a plus une épaisseur, plus une feuille de papier. Mais il y a cette épaisseur externe, cette pellicule extérieure : le monde. Au moment de passer d'un langage à un autre, au moment de substituer au langage démocratique et parlementaire le langage syndicaliste et statutaire, nos syndicalistes, à qui rien ne s'oppose plus intérieurement, connaîtront, nos antipatriotes éprouveront que dans le système charnel et même dans un système mystique temporel, dans tout système temporel, il faut un corps, une chair temporelle qui soit le soutien, matériel, qui se fasse le support, la matière d'une idée. C'est très exactement, dans l'ordre politique et social, dans l'ordre historique, le problème de *la relation du corps à l'esprit*. Comme dans la création naturelle nous ne connaissons pas naturellement d'esprit qui n'ait le support de quelque corps (généralement quelque mémoire qui n'ait le support de quelque matière), qui ne soit incorporé de quelque sorte, et incarné (et c'est même la seule définition peut-être un peu sérieuse que l'on puisse donner de la création naturelle) de même ou plutôt du même mouvement, de la même considération, de la même définition dans cette même création, naturelle, nous ne connaissons pas naturellement d'idée, d'esprit politique ou social, — j'oserai dire, religieux, — d'esprit historique enfin qui se soit réalisé, qui ait même pu apparaître sans un certain *corpus*, sans un corps de peuple, sans un appui,

sans un soutien, sans un mécanisme, sans un support de peuple, sans une matière, sans un peuple qui fût tout cela, sans un peuple corps, en un mot sans une patrie. Au sage il a fallu la cité hellénique; au prophète il a fallu la race et le peuple d'Israël; au saint il a fallu le peuple chrétien. Et certains peuples de l'Occident, au moins pour commencer. Et il n'est pas jusqu'à cette sorte de préformation temporelle de l'Empire romain dans et pour l'avènement du christianisme, si importante, qui charnelle, corporelle, matérielle, ne nous paraisse en effet d'une importance comme excessive, très vraiment inquiétante. Nos positivistes apprendront la métaphysique comme nos pacifistes apprendront la guerre. Nos positivistes apprendront la métaphysique à coups de fusils. Mutuels. Je veux dire qu'ils donneront et qu'ils recevront. Ils apprendront même la psychologie. Ils apprendront la relation du corps d'un peuple à un esprit d'un peuple. Nos antimilitaristes apprendront la guerre, et la feront très bien. Nos antipatriotes apprendront le prix d'une patrie charnelle, d'une cité, d'une race, d'une communion même charnelle, et ce que vaut, pour y appuyer une Révolution, un peu de terre.

Fils de vaincus, nés dans un peuple de vaincus, nous avons été vaincus nous-mêmes. Et en personne, si je puis dire. Vaincus dans notre peuple et comme peuple, une première fois, au premier degré, nous l'avons été

une deuxième fois, au deuxième degré, dans un réduit, intérieur. dans un cercle intérieur et concentrique, dans toute notre action à l'intérieur de notre peuple. Vaincus une première fois en race pour ainsi dire, dans notre race et dans notre souche et dans notre peuple et comme en effigie et en représentation anticipée, par une sorte de délégation antérieure, en image et plus qu'en similitude, intérieurement ensuite dans un cercle intérieur concentrique nous l'avons été nous-mêmes, sans image, (cette fois), et sans délégation. Sans députation aucune. La défaite enfante la défaite et jusqu'à la révocation de la défaite c'est un cercle vicieux de compromissions liées, de progressions, de dégressions circulaires descendantes. Ce n'est pas seulement la communication extérieure qui est coupée à un peuple vaincu, demeuré vaincu; ce n'est pas seulement la conversation extérieure qui lui demeure interdite : c'est, nos révolutionnaires l'éprouveront, la communication même intérieure, la conversation même entre soi, même avec soi. Au coin du feu. Feu, foyer. Le premier des biens : la liberté; le simple, l'intime, le vrai, le libre propos au coin de la cheminée. A ce coin de cette vieille cheminée nationale. Marquée pour nous de telles armes. Et la conversation même dans le secret du cœur, car la défaite, le goût de la défaite atteint jusqu'à la voix intime, altère jusqu'à la résonance de la voix intérieure la plus secrète. Nous avons été vaincus personnellement. D'autres, tout le monde, tous nos maîtres, se sont consolés de cet échec; plus que de cet échec, infiniment plus; infiniment plus que d'une défaite : de cet avortement frauduleux de l'affaire Dreyfus. A force de s'en consoler, quelques-uns, hélas, bientôt s'en réjouissent;

secrètement. Presque publiquement. Mais je ne m'en consolerai jamais. Parce que je tiens à être ridicule, et seul, et déplorable. Et parce que je tiens à être ridicule j'en parlerai toujours. Une occasion unique (s') était offerte de régénérer ce peuple. Une fortune. Un coup de fortune. Une occasion qui ne se représentera jamais. Comme il n'y en a pas deux, dans la vie d'un homme. Dans la vie d'un peuple. Comme ça n'arrive pas deux fois. Comme il n'en est pas donné deux à la même personne, homme ou peuple. A la même histoire. A la même aventure. Ce crime a inauguré notre vie publique, notre vie civique. En réalité il a inauguré toute notre vie; et on ne peut se défaire de son inauguration. Irrévocablement il commandera toute notre vie de ce temps; non seulement notre vie publique et civique; mais toute notre vie intellectuelle et morale, mentale; et même physique. Car il y a une atteinte physique de toutes les atteintes, une atteinte charnelle, une inscription physique de tous les anciens crimes. Il a inauguré, aussi, et ensemble, et d'ensemble, de déchéance en déchéance, de démagogie en démagogie il a commandé, il a fait cette déchéance où nous sommes; il nous a mis où nous sommes.

Je ne m'en tairai jamais. J'en resterai, j'en demeurerai, je m'en laisserai toujours inconsolable. Je n'ai jamais tant senti, aussi nettement, ce que c'est qu'un événement historique, qu'une fois, et que c'est toujours un monument historique, je ne l'ai jamais autant éprouvé; qu'une fois; c'était un gamin de dix-huit ans, qui était venu; et à qui j'en vins, je ne sais comment, à parler de l'affaire Dreyfus. Un gamin. Je me rappelle

fort bien qu'il n'y a que quelques années qu'un homme de dix-huit ans était un homme. Je parlais, je parlais devant ce gamin comme devant moi, comme avec moi ; comme avec quelqu'un de mon âge, de mon temps; *de ma classe*. Il me répondait fort honnêtement. Je continuais, j'allais, j'allais. Je lui disais un peu de ce que je viens d'écrire ici, et de ce que j'espère bien que je finirai d'écrire un jour ou l'autre. J'allais toujours mon grand bonhomme de chemin. Quand une fois il me répondit si poliment, si honnêtement, si petitement, si soumis; si plein, si porté de respect, si porté de bonne volonté : *Oui monsieur;* que tout d'un coup, tout d'un ressaisissement je vis; je mesurai que ça n'y était pas du tout et que ça n'y serait jamais; qu'il n'y était pas du tout et qu'ils n'y seraient jamais, que tous ils n'y seraient temporellement éternellement jamais, eux autres, la postérité, *posteri, et posteri posterorum.*

Il était si docile. Il avait son chapeau à la main. Il tournait son chapeau dans ses doigts. Il m'écoutait, m'écoutait. Il buvait mes paroles. *Il se renseignait. Il apprenait.* Hélas il apprenait de l'histoire.

Il s'instruisait. Je n'ai jamais aussi bien compris qu'alors, dans un éclair, aussi instantanément senti ce que c'était que l'histoire; et l'abîme irrefranchissable qu'il y a, qui s'ouvre entre l'événement réel et l'événement historique; l'incompatibilité totale, absolue; l'étrangèreté totale; l'incommunication; l'incommensurabilité : littéralement l'absence de commune mesure même possible.

Comme je parlais il m'écoutait tout, il m'entendait tout, il buvait toutes mes paroles; et comme je parlais il ne m'entendait pas. Pas un mot; il ne m'entendait

aucunement. Je disais, je prononçais, j'énonçais, je transmettais une certaine affaire Dreyfus, l'affaire Dreyfus réelle, où je trempais, où je n'avais pas cessé de baigner; où nous n'avons pas cessé de tremper, nous autres de cette génération; c'était ce que je nomme l'affaire Dreyfus. Il entendait, il recevait un certain système, un certain arrangement, une certaine théorie, un certain arbitraire, homothétique au premier; ou plutôt, non pas homothétique au premier; ni aucunement superposable au premier, réellement et moléculairement, histologiquement superposable; ni élémentairement substituable; mais grossièrement, pratiquement, commodément, finalement et définitivement bon à mettre à sa place pour qui le veut bien, pour qui a le cœur et le contentement facile, pour qui est d'avance résolu à s'en contenter; comme dans une vieille église française on peut toujours remplacer la rosace abolie, dans le besoin, par quelques carreaux de plâtre. Cela tient la même place; et même, pour qui veut s'en contenter, par la substitution même cela a sensiblement la même forme.

Seulement cela ne fait pas le même office.

La réalité, l'événement de la réalité, l'événement réel est cette rosace réelle aux fleurs de rose infiniment fouillées. L'histoire, l'événement de l'histoire sont ces carreaux de plâtre qu'aussitôt la rosace abolie nous mettons au même lieu, chacun tous tant que nous sommes selon notre petit entendement, selon nos petits moyens et notre petite capacité. Selon notre petit commerce. Après la rosace abolie et seulement alors et à défaut de la rosace abolie quand nous sommes corrects. Avant même et au besoin en la démolissant, nous-

mêmes, quand nous sommes pressés, quand nous faisons du zèle, ce qui est le plus fréquent.

Le monde est la rosace réelle infiniment fouillée, la rosace de pierre, les roses réelles de pierre infiniment poussées, merveilleusement, plus que merveilleusement, mystérieusement recreusées. L'histoire est les pauvres carreaux de plâtre que dans le besoin, dans l'universel besoin, dans la pauvreté nous mettons sensiblement au même lieu.

Je lui donnais du réel, il recevait de l'histoire. Dans quel mystérieux abîme intercalaire se faisait, s'opérait, s'obtenait la déperdition; la disparition; la défection; dans quel abîme de la mémoire même; dans quel abîme sombrait le vaisseau précieux entre tous, le vaisseau qui ne fait qu'un voyage; dans cet abîme intercalé partout; (partout) entre la demande et la réponse; entre le départ et l'arrivée; entre toute demande et toute réponse; entre tout départ et toute arrivée; dans ce mystérieux abîme où l'on y met quelque chose, du réel: et sans rupture apparente, sous des apparences de continu il en sort tout autre chose; une imitation; une contre-façon; presque toujours une parodie; une substitution; un substitut; un remplaçant; une chose tout à fait étrangère : une opération intellectuelle : une histoire.

Je lui donnais du réel, comme à moi, comme avec moi, comme devant un cœur ami du même âge, comme devant quelqu'un qui en eût été, comme devant quelqu'un du dedans, (et c'est exactement le sens de la communion, de toute communion), comme avec et à un contemporain. Incontinent et comme immédiatement, comme instantanément dans la même forme, dans les

mêmes paroles, dans le même moule il entendait ceci : de l'histoire. Dans le même temps il m'entendait déjà comme un homme d'un autre temps. (Dans le même temps pour moi, car ce temps, qui était le même temps pour moi, pour lui au contraire, pour lui étrangèrement s'analysait aussitôt, se décomposait en un temps autre, en un temps étranger; en un langage autre, en un langage étranger.) Il m'entendait en un langage étranger. C'est dire, hélas, qu'il ne m'entendait pas du tout. Et même moins. Et ce qu'il y a de merveilleux, et qui fait qu'on n'en sortira jamais, c'est que ce langage aussi parfaitement étranger correspond naturellement jusque dans ses moindres éléments. Au langage du réel. Il correspond mot pour mot. Et jusque dans ses ponctuations. De sorte qu'à mesure que nous *vivons* un discours dans le langage du réel, à mesure on peut le *jouer*, le même, aussi bien, sinon mieux, et même mieux, et on le joue dans le langage de l'histoire. Ce que je nommais *l'affaire Dreyfus*, avec une certaine intonation, lui aussi le nommait *l'affaire Dreyfus*, non d'un autre mot, vous pensez bien, avec la même intonation, mais transportée seulement dans le registre du respect.

De sorte que ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la conversation peut continuer tout le temps, sans qu'on s'entende jamais, et qu'en fait toutes les conversations continuent tout le temps, et qu'on fait semblant de se comprendre; et que la mort déboutant promptement le réel, il n'y a bientôt plus que l'histoire qui parle; mais elle parle toute seule entièrement substituée; élément pour élément; pièce pour pièce; seulement c'est pièce inorganique pour pièce organique, élément mort et

calcaire pour élément vivant animal ou végétal. C'est une pétrification. Mais nous avons trop d'intérêt à ne pas nous apercevoir de la substitution.

Jamais je ne compris autant que dans ce saisissement, dans cet éclair, quelle est la béante, l'invincible contrariété intérieure de l'histoire; et qu'aussitôt que l'on est seulement résolu à l'apprendre, en cela même et par cela même aussitôt on s'est déjà condamné, dans cette attitude mentale et par cette seule attitude mentale même, à ne jamais la savoir; j'entends à ne plus jamais savoir l'événement du réel.

Jamais je ne mesurai dans un tel éclair, dans un tel saisissement, qu'il y a le réel, et qu'il y a l'historique; qu'il y a la réalité, l'événement de la réalité, et qu'il y a l'histoire.

Ils sont décalés l'un de l'autre, décalés de l'un sur l'autre. Entre l'événement réel de la réalité et l'événement feint, imaginé, imité de l'histoire un abîme se creuse instantanément partout, à chaque instant, à mesure, automatiquement, une fissure, intercalaire, une intercalation court partout. Un frémissement, un frissonnement, un frisson de rupture secrète court partout. Un σεισμός. Un ébranlement irréductible. — Une dégradation perpétuelle. Et ce qui est de l'autre côté n'a plus rien de commun avec ce qui est de ce côté-ci.

Jamais je ne vis dans un tel éclair, dans un tel saisissement, qu'il y a le présent, et qu'il y a le passé. Le présent, quel qu'en soit la longueur de temps, où l'on se meut. Le passé, où qu'il atteigne, déjà, où qu'il s'avance, où qu'il monte, où qu'il ait gagné, quand qu'il commence à chaque instant, où l'on ne se meut pas; et où l'on a de bonnes raisons pour ne pas se mouvoir.

Pour chaque homme et pour chaque événement, pour tout événement élémentaire, pour tout élément, pour toute molécule d'événement il vient une minute, une heure, il tombe une heure où il devient historique, il sonne un certain coup de minuit, à une certaine horloge du village, où l'événement, de réel, tombe historique.

Et comme il faisait très clair je profitai de cette grande clarté qu'il y avait pour voir du même regard à la même lumière pour voir qu'on n'a jamais, qu'on ne se fait, que jamais on ne peut se faire d'amis que du même temps et du même âge, que de son même temps, que des amis contemporains; amis du même temps, du même âge, *aequales,* amis de la même compagnie, de la même formation, de la même société, du même monde. Amis du même appel, d'un seul et même ban, de la seule et même *classe.* Amis d'une (seule) fois, les seuls amis. Et je regardai qu'on ne recommence jamais. Amis nés, formés ensemble, les seuls véritables amis. Amis d'enfance, amis de famille; amis d'école, de petite école, d'école primaire; amis de lycée; amis de régiment; amis de cahiers; ensemble les seuls qui soient véritablement des amis, littéralement; les seuls à qui ce nom convienne, soit exact. Les seuls que ce nom puisse habiller jamais. Les autres ne comprennent pas. Je mets naturellement les amitiés de l'affaire Dreyfus, si secrètes, ensemble dans et parmi les amitiés des cahiers. Aussitôt après les suivants ne nous comprennent plus et ne nous comprendront jamais. Tout le reste est hautement honorable, ce qui suit, et utile, et souvent

beau; et il y aura même les élèves, hélas, et il faut qu'il y en ait. Tout cela n'est point l'amitié. L'amitié est une opération charnelle qui se fait une fois dans la vie. Et qui ne se recommence pas. Je veux dire qu'elle est essentiellement une opération terrienne, une opération de date, une opération temporelle qui se fait, qui s'inscrit une fois, dans une certaine terre, à une certaine date du temps de la vie. C'est une de ces opérations qu'il n'est point donné à l'homme de recommencer, de faire deux fois, d'imiter, de feindre, de controuver, de forger, de faire *comme si*. C'est une de ces opérations qui ont dans la vie de l'homme, dans la carrière de l'homme une valeur unique, un prix incommutable et non interchangeable, un prix unique, un prix inévaluable, sans équivalent, sans contre-partie possible, et pour ainsi dire un prix sans prix. C'est une opération de l'ordre du berceau, de la famille, de la race, de la patrie, du temps, de la date, de tout cet ordre temporel, d'une importance unique, irremplaçable, où l'opération ne se fait qu'une fois.

Car il faut pour la déterminer un recoupement, une intersection : entre la ligne ascendante, verticale, de la race et la ligne horizontale du temps.

Toute amitié, pour chaque homme, est comme une promotion. Elle s'obtient en coupant une certaine race, une certaine histoire, qui monte, à chaque fois par un certain temps, par une certaine date, qui barre.

Et quand on la manque et dans la mesure où on la manque (et on la manque toujours en quelque mesure, comme toute opération humaine) on ne la recommence pas davantage; ça compte pour joué; on n'a tout de même que cette fois-là.

Il est donné plusieurs fois à l'homme de faire son salut parce que ce n'est ni essentiellement, ni surtout efficiemment, ni même originairement sans doute du terrestre et du charnel, du temporel et du terrien. Et c'est même un des signes où cela se voit le mieux, que c'est une opération tout autre, pour celui qui a un peu l'habitude du laboratoire. Mais de tout ce qui est temporel, de tout ce qui est destiné à tomber dans l'histoire, de tout cet ordre au contraire, de tout ce qui tombe sous la date et dans et sous le lieu rien n'est recommençable ou commutable, rien n'est interchangeable. Il n'est pas donné à l'homme de rien recommencer ou changer du temporel. Rien du temps et du lieu ne se déplace. L'amitié est une opération d'une fois. Tout le temporel est une opération d'une fois. Une opération non inventée, non imaginaire. Ce n'est pas là qu'on peut rien rattraper, qu'un éclair de génie ou de la grâce paye pour toute la longueur d'une vie. Le plus grand génie du monde ne remplace pas d'avoir eu tel berceau, telle patrie, d'être sorti de telle race terrienne. Le plus grand génie du monde aussi ne remplace pas d'avoir eu telle amitié, à telle date, en ce lieu, tel berceau d'amitié. Tout homme a, par sa naissance temporelle, par sa situation temporelle, par son lieu, par son temps temporel, par sa prise de date, une certaine zone d'amitié, et nulle autre, une certaine zone où il travaille, où il peut travailler, où l'événement travaille, pour ou contre lui. Une zone étroite, une sorte de coupe. Il n'est donné à l'homme de se faire une amitié, de lier l'amitié que dans une seule génération, dans une seule promotion, dans une seule zone. Le reste est autre. Il n'est pas donné à l'homme de se faire un autre berceau,

ni de se refaire le même, enfin de s'en faire un deuxième de quelque sorte, ni de prolonger outre mesure, au delà du temps marqué, l'usage de cet osier.

CHARLES PÉGUY

Je profitai aussi de la grande clarté qu'il y avait pour voir aussi et par cela même que comme j'ai eu l'honneur de l'exposer nous autres de l'affaire Dreyfus nous ne serons jamais pour ceux qui viennent après nous que des vieilles bêtes. Et ceux qui viennent après nous, mes amis, bientôt c'est tout le monde.

C'est aussi pour cela que les éclaircissements que la mort pratique dans les rangs de l'amitié ont ce caractère d'éclaircissement irrévocable et d'antécédence de la mort propre. Ce caractère définitif et déjà final. Ces éclaircies ne sont point comme les éclaircies des forêts, comme les coupes sombres et claires, qui repartiront, qui repousseront du pied. Contrairement à ce qui se passe dans les autres ordres, dans les ordres de la vie et de la végétation et de la fécondité de foisonnement, dans l'amitié nous n'avons pas à garder les places de ceux qui disparaissent. Elles se gardent bien toutes seules. Nul ne vient remplacer ceux qui manquent. Ce n'est pas comme dans les batailles militaires où derrière les vétérans il y a les recrues, où il suffit donc de *serrer les rangs,* où derrière les régiments de ligne et les divisions de marche il y a les bataillons de dépôt. Et c'est vraiment ici qu'une nuit de Paris ne répare rien du tout.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour treize cents exemplaires de ce treizième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mardi 15 juin 1909.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, JULIEN CRÉMIEU successeur
13 et 15, rue Pierre-Dupont. — 3809

BINDING LIST DEC 1 1931

AP
20
C15
sér.10
no 11-13

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY